



E. Belville
96



DICTIONNAIRE BIBLIOPHIQUE Par Octave Uzanne.



Paul Bert

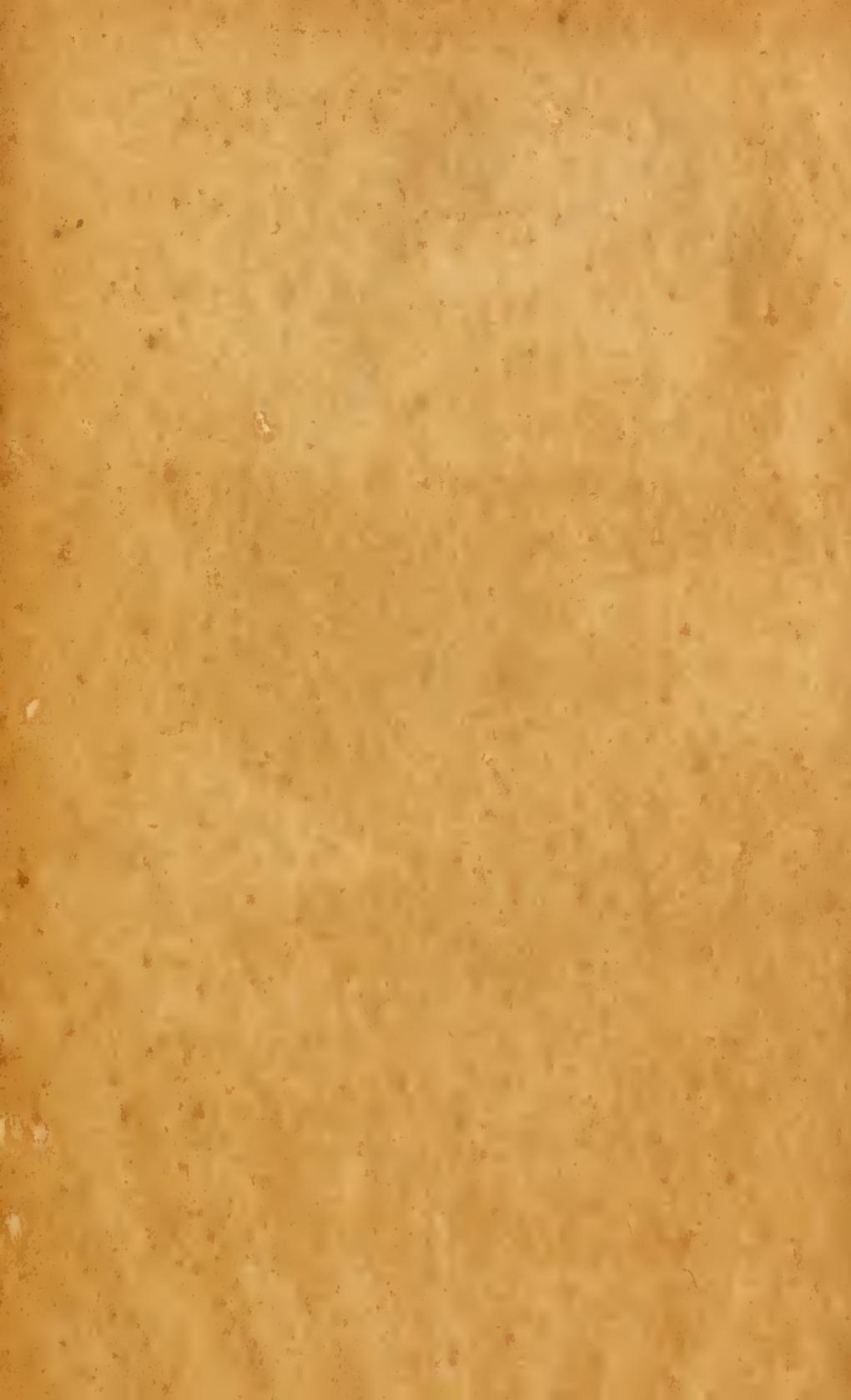
PUBLIE A PARIS EN EDITION ORIGINALE POUR LES
BIBLIOPHILES CONTEMPORAINS ACADEMIENS ET
EAUX LIQUIDES PARIS 1895



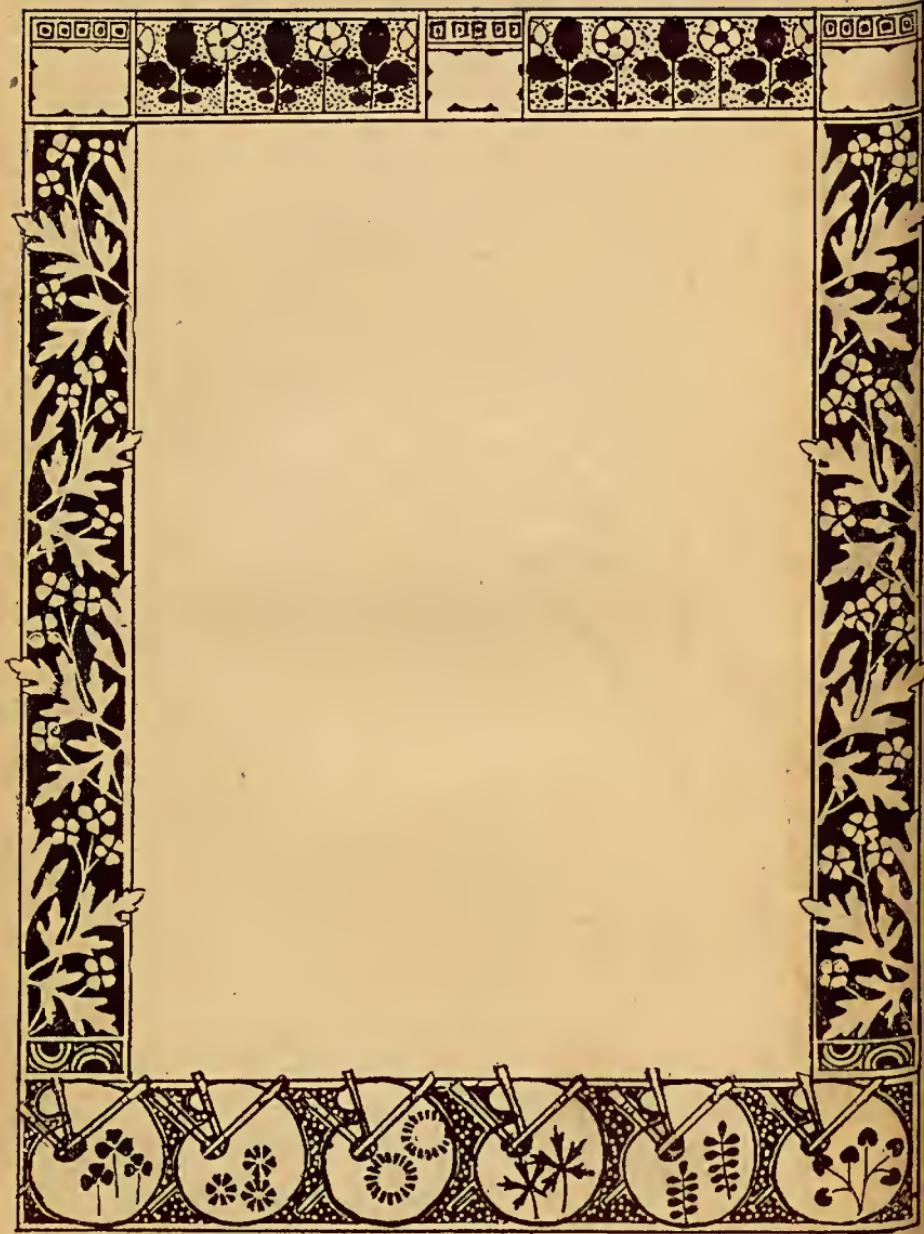
DICTIONNAIRE Bibliophilosophique

DÉDIE PAR
OCTAVE UZANNE
aux
BIBLIOPHILES CONTEMPORAINS

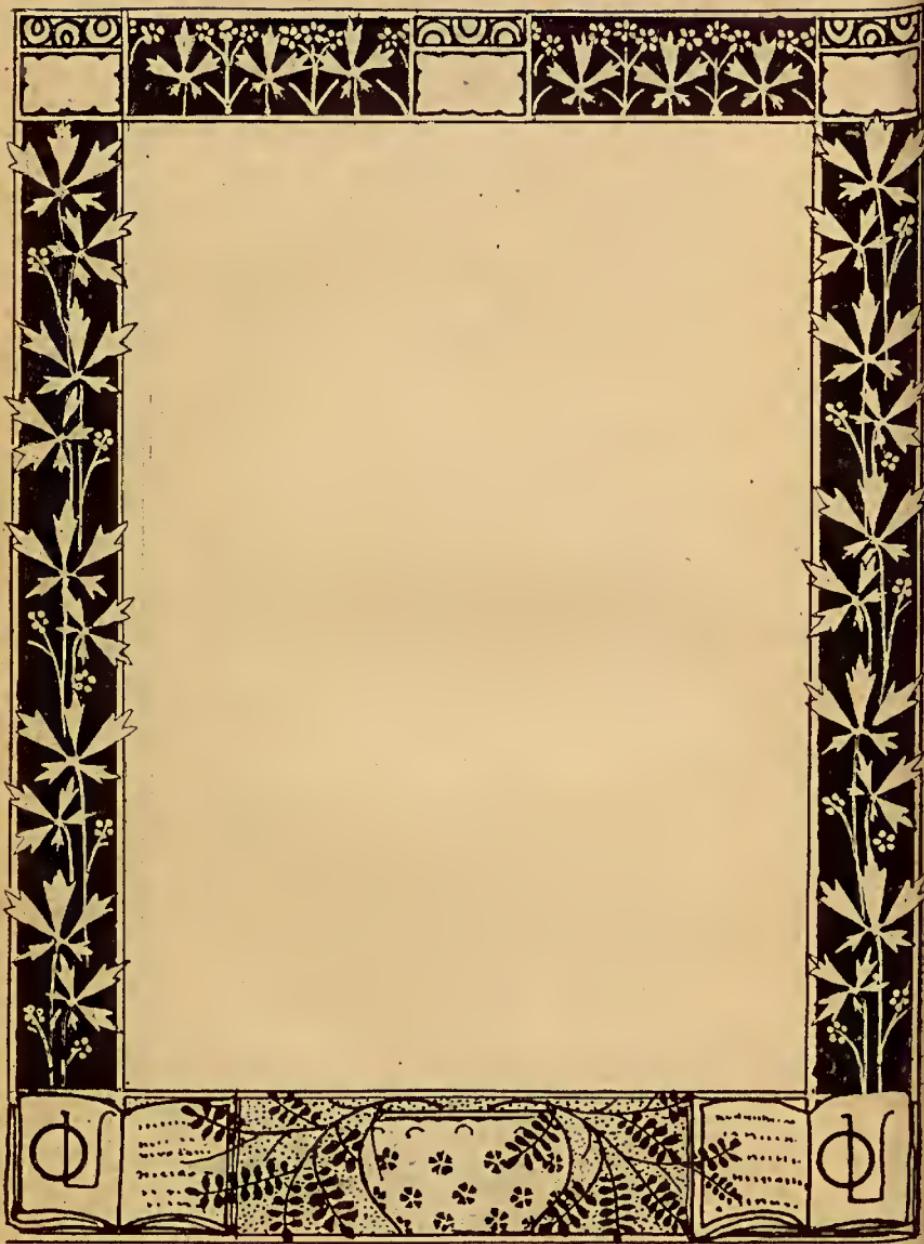












DICTIONNAIRE
BIBLIOPHILOSOPIQUE

Bibliophiles
Contemporains
Bibliophiles
Contemporains
Bibliophiles
Contemporains



L'ÉDITION ORIGINALE
DE CE
Dictionnaire Bibliophilosophique
A ÉTÉ PUBLIÉE
pour MM. les Sociétaires
DE L'ACADEMIE DES BEAUX LIVRES
sur les fonds de réserve de cette Société
désormais dissoute
par les soins et sous la direction de l'auteur
Octave Uzanne
CI-DEVANT
Président-Fondateur et Dissociateur
DES
CENT SOIXANTE BIBLIOPHILES CONTEMPORAINS

Le Tirage a été fait au nombre exact de Cent
soixante-seize exemplaires numérotés.

Ex. de M. Gustave RUBATTEL

N° 136

Diamond

DICTIONNAIRE
Bibliophilosophique

TYPOLOGIQUE, ICONOPHILESQUE
BIBLIOPÉGIQUE ET BIBLIOTECHNIQUE

A L'USAGE
*des Bibliognostes, des Bibliomanes
et des Bibliophilistins*

PAR

OCTAVE UZANNE

POLYBIBLIOGRAPHIE ET PHILOLOGUE

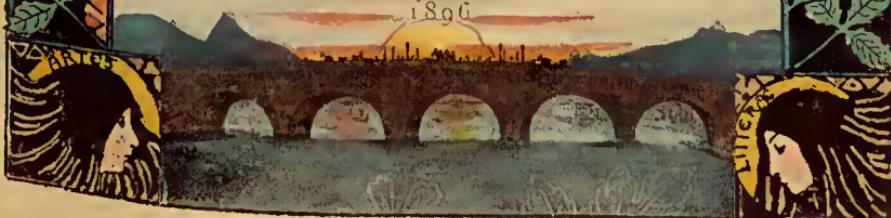


PARIS

IMPRIMÉ POUR LES SOCIÉTAIRES
DE L'ACADEMIE DES BEAUX LIVRES
Bibliophiles Contemporains.

En l'An de Grâce Bibliomaniaque

1896



BIBLIOTECA DO SENADO FEDERAL

Este volume acha-se registrado
sob o número 3401
do ano de 1974

AVANT LE DÉFILÉ DES MOTS

INSPECTION D'ENSEMBLE

Aux Compagnons retraités
des Bibliophiles Contemporains.

Messieurs,

Par menues compagnies, à effectifs assurément incomplets et réduits, nous nous sommes donné mission de réunir pour la présenter à votre jugement une véritable petite légion de mots bibliologiques, typographiques, iconophilesques, recrutés dans toutes les provinces d'un pays glorieux qui nous est cher. Nous avons équipé de notre mieux cette guerrière cohorte, nous l'avons façonnée, instruite et disciplinée pour la manœuvre à thème philosophique dont vous allez être admis à faire valoir la critique raisonnée.

Nous sommes persuadé que vous ne manquerez pas à cette agréable tâche.

Vous voudrez bien, toutefois, admirer en leurs cadres, soigneusement et artistement constitués, ces légères troupes alignées en une Revue d'ensemble qui

sera aussi une Revue d'adieu et dont, pour vous, le souvenir restera d'autant plus précieux et durable que notre petite armée aura été levée et entraînée au bon combat bibliophilique sur les seuls excédents de notre budget de campagne et sans que nous ayons eu à vous taxer du moindre impôt supplémentaire.

Vous remarquerez avec quelle juste prudence nous avons exercé notre contrôle sur la matière conscriptible, n'enrôlant que des mots faits et déjà consacrés par un long service de corvée dans les casernes des glossaires; nous avons fait en sorte d'élever, lors de la revision de notre recrutement, la taille de nos termes au-dessus des moyennes vulgaires et répudié les contextures chétives et les disponibilités sans références suffisantes. De cette manière, nous avons pu mobiliser des contingents sérieux et solides, capables de parcourir sans faiblesse toutes les étapes de notre cycle alphabétique.

Ce sera pour vous, Messieurs, — nous l'espérons du moins, — un plaisir de pouvoir reconnaître au passage tant de troupiers de vieille et récente formation dont la physionomie vous est sympathique, mais dont vous ignorez parfois les origines et l'histoire.

Beaucoup méritent que vous les interrogiez, que vous en tirez connaissance, que vous vous intéressiez au récit de leurs aventures, de leurs luttes, de leurs fatigues, de leurs périls en des victoires d'ensemble dont vous jugez souvent de prime abord le résultat comme infinitement trop aisés. A les consulter, vous gagnerez plus de savoir et aussi plus d'indulgence dans les jugements à



porter sur les entreprises auxquelles ils prêtent leur effectif concours.

Vous allez passer sur le front de ces illustres locutions dont vous devez avoir le patriotisme, puisque toutes sont réunies sous le fier drapeau de notre commune passion ; vous les trouverez logiquement rangées en bataille, précédées du guidon décoratif de leur lettre générale et divisionnaire ; elles feront reluire à vos yeux l'éclat de leurs armes de vérité à petite portée, et nous estimons que vous apprécierez leur belle tenue, leur valeur martiale, leur sincère esprit de discipline et aussi leur résistance à l'ironie bibliophilosophique, qui, fort souvent, peut être synonyme de fatigue.

C'est la première fois, Messieurs, qu'une pareille concentration de termes concourant à un même but, formant une même famille, opérant d'ensemble, est mise en activité pour le seul plaisir d'une Société en dissolution, laquelle est évidemment plus éprise de littérature d'art illustrable et illustrée que de science technique. Mais en la circonstance, — puisque naguère, Messieurs, nous eûmes la fantaisie et la vanité de vous constituer en une Académie qui eut pour nous ses fatigues et ses ingratitudes, pour vous, sa gloire et ses profits, — vous admettrez que ce nous soit aujourd'hui un agrément de dilettante que de vous préparer ce défilé final, cette revue d'effectifs professionnels, ce cortège de cérémonial, à la tête duquel nous exécutons la parade définitive en vous donnant le salut du dernier branlebas.

Cette marche en colonne et par division s'opère pour

vous seuls, Messieurs, loin des foules et sans qu'il y ait pour nous l'attrait d'une publicité, l'espoir des applaudissements; le plaisir que donné l'inconnu des spectateurs anonymes, tout ce par quoi nous viennent nos triomphes d'orgueil. Nous l'avons voulu ainsi pour vous complaire.

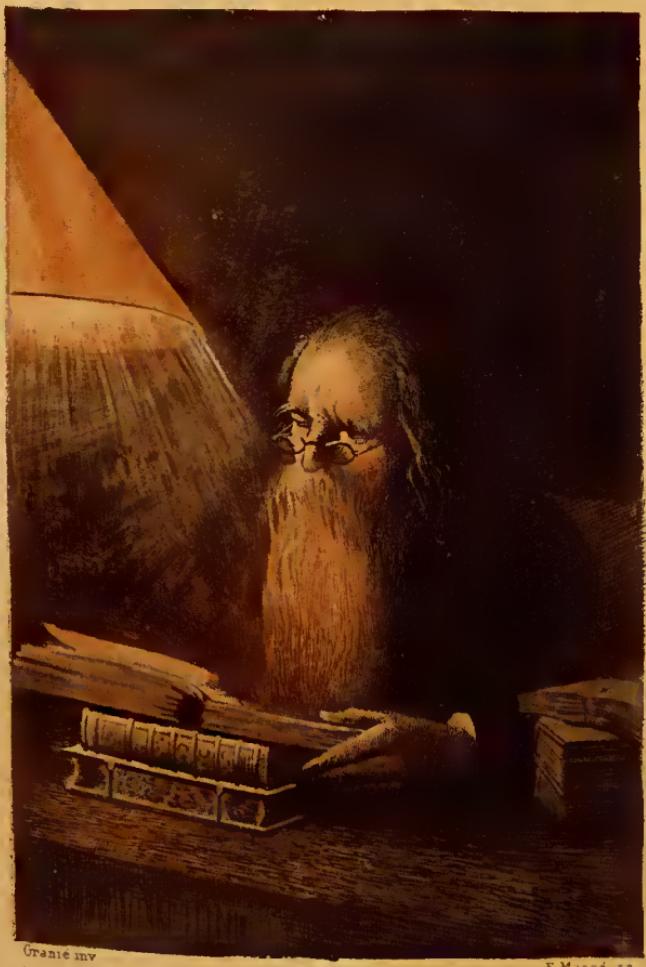
Après le défilé général, ce sera la dislocation! Le témoignage de ce déploiement de forces sera limité à vos cent soixante lumières, en dehors desquelles notre champ de manœuvre demeurera longtemps pour tous autres curieux dans le silence et dans l'ombre.

Si quelque jour lointain, très lointain, nous faisons appel à ces mêmes éléments, à ces mêmes unités de combat pour une nouvelle concentration éditoriale et que nous offrions l'accès de notre champ clos au grand public, notre dispositif serait réformé, notre plan remanié, nos opérations reprises sous toutes leurs formes, afin de vous conserver intact le souvenir de cette cérémonie à la fois originale et privée.

Adieu donc, Messieurs; nous vous saluons de la plume, cette épée des Philologues! A vos places, s'il vous plaît, sans plus tarder, braquez vivement vos jumelles! l'inspection est commencée, les troupes déjà s'ébranlent; le premier escadron de la brigade A s'avance. Hipp! Hipp! Hourrah!

OCTAVE UZANNE.

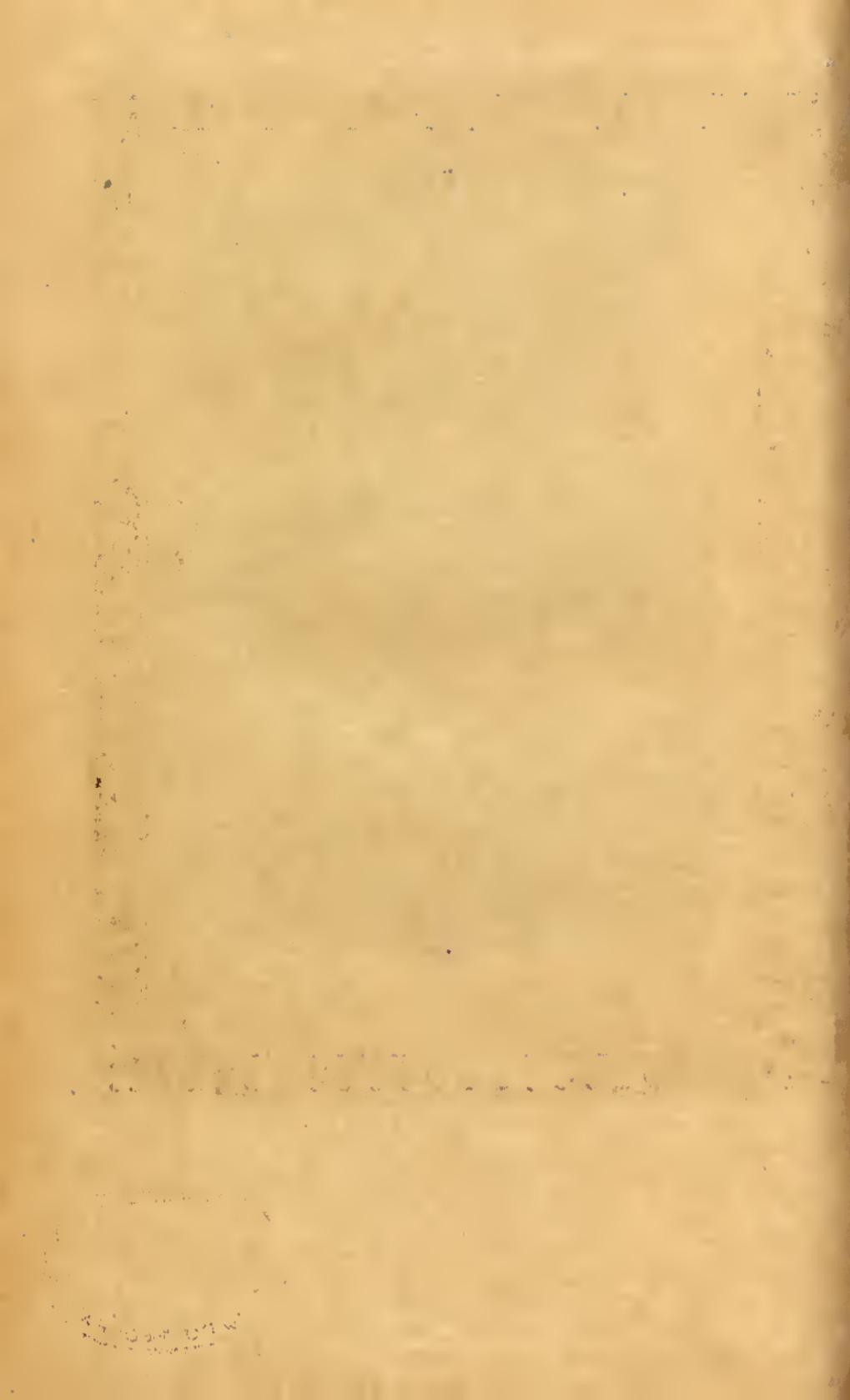
6 octobre 1897.



Granier inv

F. Massé sc

Liseur sous la Lampe



a

A

1



Abonné. — Personne abonnée à une feuille ou à quelque publication périodiques, c'est-à-dire payant un prix déterminé pour en recevoir livraison pendant un temps limité. — L'Abonné est celui qui prend un abonnement à ou avec. — Les Abonnés d'une revue.

Les Abonnés sont en réalité les souscripteurs, les soutiens réels de toute publication périodique. — Aussi, combien recherchés sont-ils par les publicistes et les libraires dépositaires de livraisons !

La chasse à l'Abonné — en raison de la prodigieuse production de journaux et de revues de l'heure présente, — est devenue un des sports les plus pénibles et les plus ingénieux du *Struggle for Life* contemporain. — Il n'est point d'invention, de séductions, que les

Bibliophiles
Contemporains
Bibliophiles
Contemporains
Bibliophiles
Contemporains



BIBLIOTECA

SENADO FEDERAL

chercheurs de publicité, dans toutes les branches des lettres, des arts, des modes, des sciences et du commerce, ne déploient pour atteindre l'Abonné, gibier souvent fantomatique et irréalisable. L'Abonné récalcitrant au service gratuit préalable, aux primes, bons de photographie, de comestibles, de vêtements, aux offres de livres au rabais, de patrons de mode, etc., etc. — Rien n'est épargné pour enrichir un genre de réclame où nous demeurons toutefois bien en arrière des Anglo-Saxons passés maîtres en cet art d'amorcer la clientèle et de *boumer*, comme ils disent outre-Océan.

Le Français, d'ailleurs, semble être très particulièrement résistant aux sourires de l'Abonnement par persuasion à divers périodiques quotidiens, hebdomadaires, bi-mensuels et mensuels. — Il a ses habitudes « *Son Journal!* » et point n'en veut démordre. — En province, l'Abonné aux *Débats* ou bien à la *Revue des Deux Mondes*, tire honneur de ce titre; c'est un gros personnage... un *lettré*.

Cependant, faute d'Abonnés la chute annuelle des feuilles est abondante. Aussi, nombreux encore sont les Directeurs de journaux insuffisamment connus, qui pourraient naïvement répondre à quelqu'un se présentant à eux, en qualité d'Abonné... *Tiens! cher Monsieur,... c'est donc vous?*

Achevé d'imprimer. — Expression par laquelle un imprimeur clôt et date certains livres

sortis de ses presses. *Achevé* implique l'idée que le livre est non seulement terminé, mais encore parfait et accompli, ou que, du moins, on suppose n'avoir rien négligé pour qu'il le soit.

L'*Achevé d'imprimer*, qui fut longtemps une référence de premier ordre pour les bibliographes et que les anciens libraires mettaient avec soin en culispice du livre, — comme conclusion normale du Privilège du Roi placé en frontispice, — tend, hélas! à disparaître de nos mœurs typographiques, sauf pour quelques ouvrages de luxe, œuvrés avec goût et témoignant d'un certain souci de survie.

L'imprimeur signe aujourd'hui les livres qu'il imprime par une ligne finale qui en indique sommairement l'origine. — Plus de marque gravée, plus de devise, plus aucun de ces jolis et curieux emblèmes qui étaient naguère les enseignes typographiques, les titres de noblesse des maîtres imprimeurs parisiens et provinciaux.

Nous sommes de ceux qui regrettent les vieux us et nous nous efforçons souvent fois de les rétablir.

L'*Achevé d'imprimer* est d'une incontestable utilité; c'est le certificat d'origine, l'état civil du livre. Il doit indiquer le jour de sa mise en œuvre et celui de son achèvement. C'est bien le sceau définitif qui mérite de s'épanouir en belle page aussitôt après la table des

matières de l'ouvrage. — Il semble indispensable, pour ainsi dire, à toute publication honnêtement exécutée. — Mais qui paraît se soucier de ce détail, à cette heure, même parmi les Bibliophiles si rarement bibliognostes? — Quant aux libraires qui font métier de faire imprimer, dare dare, une prose hâtive, peu leur importe la bonne tenue d'un livre. — Combien en est-il, parmi eux qui comprennent l'harmonie, la philosophie, le caractère même de la typographie sacrée!

Affiche. — Feuille imprimée, — et ordinairement décorée de quelque figure ou de quelque scène, — dont la destination est de couvrir les murs comme mode de publicité. Beaucoup d'affiches, depuis vingt ans, ont été élevées vraiment à l'œuvre d'art, aussi trouvent-elles de nombreux collectionneurs qui les appendent consciencieusement chez eux au milieu de leurs cadres, de leurs livres et de leurs bibelots.

Balzac écrivait vers 1840... « Que ne collectionnerait-on pas? On arrivera un jour, vous le verrez, à collectionner jusques à des Affiches. »

Ce qui semblait un comble est devenu la plus normale, la plus courante des manies. — Les Collectionneurs d'Affiches foisonnent en France sur la fin de ce xix^e siècle. L'*Affichofolie* s'est emparée de la plupart des Bibliophiles et elle exerce ses ravages dans les

demeures les moins faites pour subir cet envahissement considérable de papier polychromé.

La mode ne se discute pas. — Celle de réunir les Affiches contemporaines en est une, et des plus tyramiques. — Elle se justifie, à certain point, par le grand talent décoratif déployé en de fulgurantes lithographies par les maîtres du genre : Jules Cheret, Grasset, Willette, Steinlen, Forain, Mucha, de Feure, Toulouse-Lautrec, auxquels vinrent s'adjoindre, plus récemment, des étrangers : Dudley-Hardy, Aubrey-Beardsley, Anning-Bell, Bradley, L. Rhead et tant d'autres Belges, Anglo-Américains, Suisses ou Allemands, si nombreux qu'il faudrait individuellement cataloguer leur œuvre en d'épais recueils.

La France n'est pas seule atteinte d'*Affichomanie*, — les Anglais et les Américains se livrent avec ardeur à la chasse des *posters*. Les revues anglaises et les magazines d'outre-océan consacrent aux Affiches et aux peintres d'Affiches de substantielles études. — C'est aujourd'hui une branche de l'art, reconnue pour avoir été gressée normalement par le goût public et le talent des professionnels —.

Le commerce des Affiches récemment encore cantonné chez certains libraires spécialistes, a pris depuis peu une extension considérable. A Paris, les boutiquiers marchands de livres et d'estampes qui alimentent les nouveaux amateurs *Afficholâtres* se multiplient chaque jour davantage.

Il existe une sorte de *Bourse des Affiches* comme il

y a une bourse des timbres postés et les poster's-lovesr seront bientôt aussi nombreux que les philatelistes.

Il y a dix ans, Paris ne comptait que deux Collectionneurs d'Affiches, deux terribles rivaux, MM. Des solliers et Maindron; aujourd'hui les amoureux de l'estampe murale sont au nombre de plus d'un millier. — Ils ont comme guide et comme Moniteur officiel un organe spécial périodique imprimé chez Chaix; ils sont également pourvus d'excellents catalogues annotés. — Erasmus *redivivus* pourrait ajouter un chapitre de plus à son *Éloge de la folie*.

Mais que fera la postérité de ces énormes chromos si difficiles à classer, à déployer et à admirer?

Bien malin qui nous le diroit!

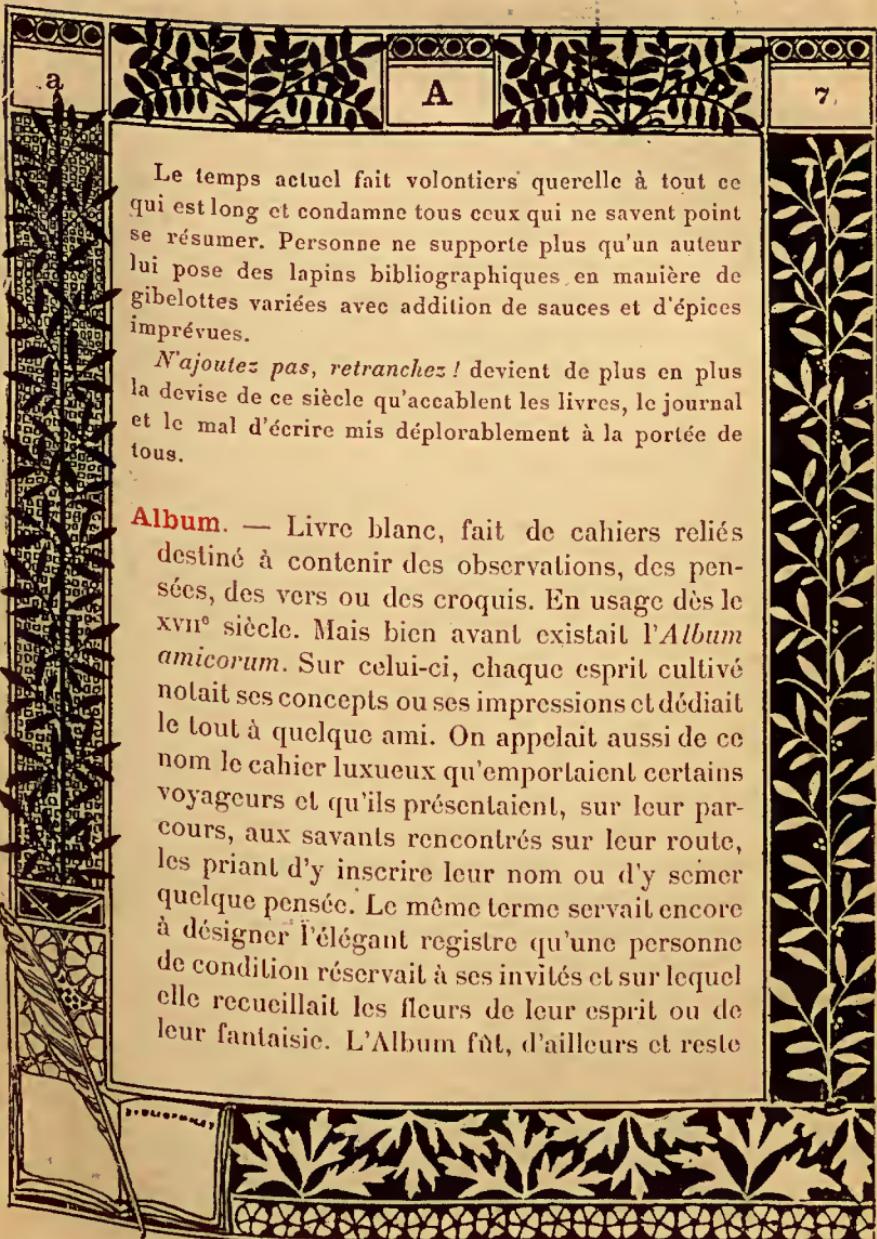
Ajouté: — Ce qu'on ajoute au texte d'un manuscrit, sinon à une épreuve typographique, l'addition dont on les charge.

Les Ajoutés font le désespoir du typographe; ce sont les *béquets*, les *bourdons*, les addenda, qui viennent renforcer les colonnes du texte primitif et nécessiter le remaniement des paquets ou de la mise en page.

Peu d'auteurs contemporains, il est juste de le reconnaître, font des Ajoutés — ils opèrent assez généralement par bloc manuscrit *ne varietur*. — La mode semble définitivement passée des nouvelles éditions, revues, remaniées et considérablement augmentées.



Le Marchand d'Affiches



à proprement parler, et d'une façon générale, un recueil. On trouve des Albums (on devrait dire *alba* au pluriel) de gravures, de portraits, de musique, des Albums d'estampes ou de dessins originaux. Toute collection qui se peut enclore entre les parois d'un carton est dite Album.

Les Albums sont le fléau des hommes de lettres, des poètes et des artistes, qui se voient obligés d'y jeter à l'improviste des observations, des pensées, des vers ou des croquis généralement médiocres, — comme toute chose obtenue par surprise, — pour complaire à la dame ou à la demoiselle de la maison où ils sont accueillis. C'est le « dénier à Dieu » de l'hospitalité moderne.

Heureusement le « coup de l'Album » ne se fait plus que fort rarement en France; mais combien fréquent est-il encore en Allemagne, en Suisse, en Angleterre! C'est la terreur du voyageur de marque et c'est aussi une des formes agressives du brigandage contemporain à la portée des gens du monde qui se disent *bien élevés*.

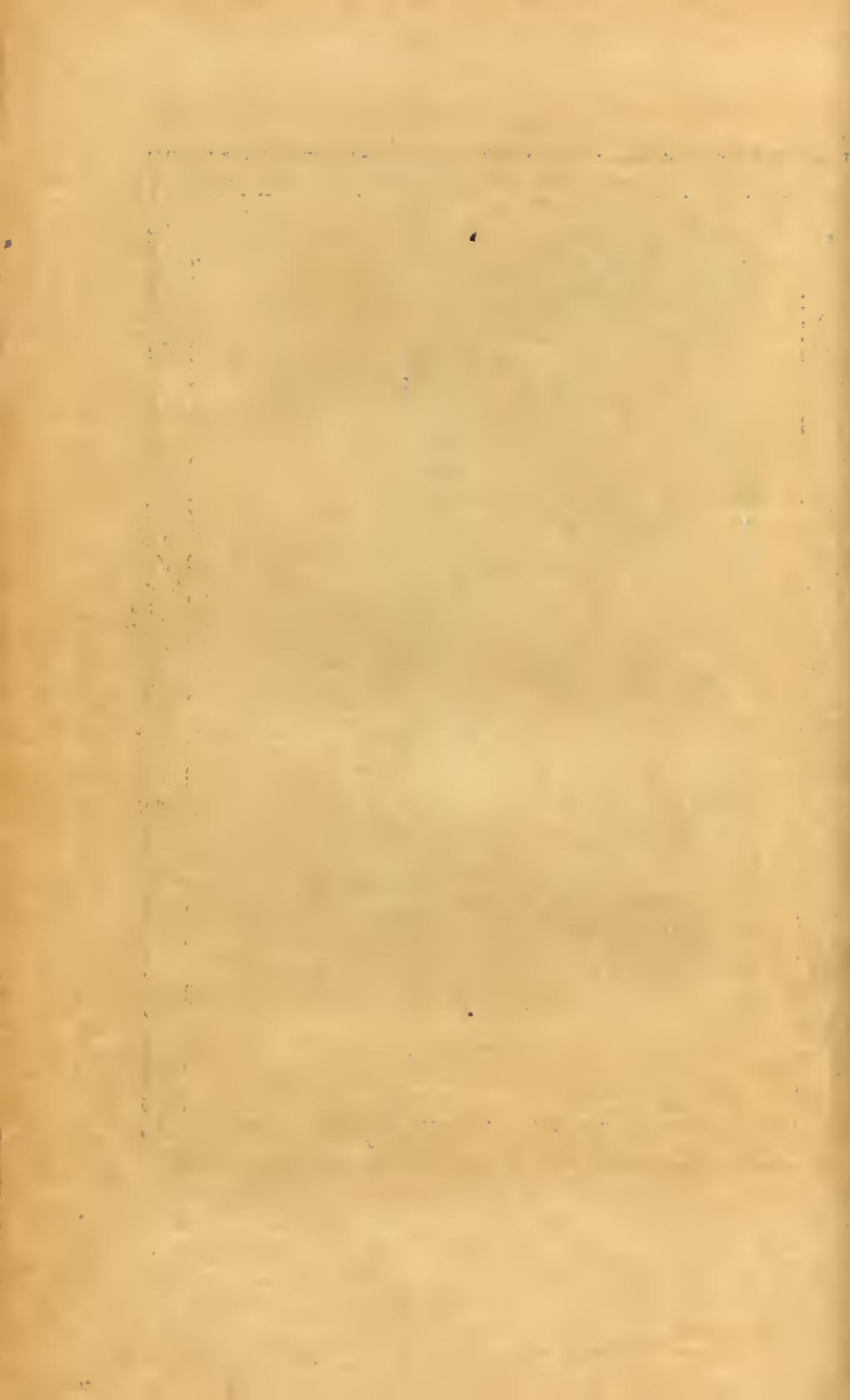
Toutes les vierges d'outre-Rhin se constituent une sorte de dot intellectuelle avec le truc de l'Album. Et quels recueils sont ceux de ces jeunes filles! Quel étrange florilège de pensées blanches, d'aphorismes desexués, de phrases musicales en fade majeur, de croquis mous, d'aquarelles à l'eau de rose!



Granit inv

F. Massé sc

L'escuse sous la Lampe



a

A

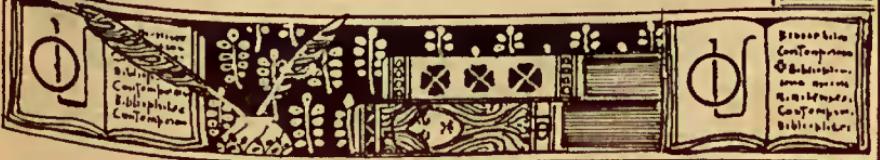
9

L'américaine a remplacé l'album par l'éventail, chaque branche de ce sceptre des grâces pouvant recevoir un autographe précieux. Il y a aussi le menu du dîner signé par tous les convives — cela au moins est d'une puérilité qui désarme, autant en emportent le vent de l'écran ou les fumées du repas.

Alphabet. — Le livre, ordinairement exigu, qui contient les lettres de l'alphabet et les éléments de la lecture. — La suite ou la série des choses homogènes, des termes techniques ou d'argot. En terme d'imprimerie, on désigne ainsi les jeux complets de lettres ornées de motifs décoratifs, volutes, rinceaux, arabesques ou de figures qui prennent place au commencement des sections, sinon en tête des grandes divisions ou des chapitres de livres de luxe.

Du xv^e au xvii^e siècle, nos pères eurent le génie décoratif des Alphabets de Style. On en faisait amoureusement graver sur bois ou sur cuivre pour l'ornementation des livres, et chaque éditeur apportait de la coquetterie à posséder dans son matériel d'impression de nombreux Alphabets d'art spécialement gravés pour la gloire de la maison.

A l'heure actuelle, en dehors de l'Angleterre où une intéressante renaissance dans la décoration du livre se produit, — Renaissance qu'il importe de suivre et



d'étudier, — les Alphabets d'ornements sont malheureusement tombés en désuétude. — Les éditeurs — si lamentablement privés de goût et du désir de recherche, et dont la plupart ne visent qu'aux succès hâtifs et faciles, au petit bonheur des publications qu'ils lancent, — trouvent plus commode de se passer de ces lettres initiales décoratives qui réclameraient d'eux une certaine compréhension de l'harmonie des pages typographiques. Les bibliophiles ne paraissent guère se soucier davantage de cette absence de lettrines qui contribueraient toutefois si coquettement à la beauté et à la perfection d'un livre.

Les copistes du XIII^e et XIV^e siècle employaient des patrons en laiton pour les lettres capitales si chargées d'ornements dans leurs manuscrits. — Dans la chartreuse située près de Mayence, on découvrit jusqu'à soixante Alphabets complets découpés dans des feuilles de laiton.

Les maîtres compositeurs de lettres, du XV^e siècle à la Renaissance, furent Léonard de Vinci, Albert Dürer, Ludovico Vicentino, Geoffroy Tory, Palatino, Juan Yegan, Tagliente, Hondius, Paul Fürst, Pouget fils, etc. Du XVII^e au XVIII^e siècle, Bernard Picart, Bérain, Choffard, Eisen, Cochin et nombre d'autres artistes excellèrent dans la disposition ingénieuse des lettres d'Alphabets décoratifs. L'un des derniers de ce temps fut Clodius Popelin. Un graveur modeste et inconnu, M. Lemaire, fit de 1867 à 1875 de forts jolis types pour les réimpressions d'auteurs classiques

et pour les *Parnassiens* de chez Alphonse Lemerre:

Les éditeurs romantiques auront été toutefois les seuls de ce siècle qui aient montré le goût et l'entente des Alphabets expressifs. — Depuis qu'on fait des livres de luxe, à l'usage des Bibliophiles, il semble (si extraordinaire que la chose puisse paraître), que l'art et la recherche décorative du livre se soient perdus.

Souhaitons que nous revienne le goût des Alphabets ?

Almanach. — Livres publiés annuellement qui contiennent, outre le calendrier, de multiples et divers renseignements sur les lieux, les personnes ou tout ce qui concerne quelque genre, quelque étude spéciale.

Almanachs d'autrefois ! Littérature des colporteurs, délices des boudoirs, recueils frivoles et éphémères qui serviez de véhicule à la réclame et offriez des débouchés aux faiseurs de sotties et calembredaines : jolis *Almanachs des Dames et des Grâces*, ornés de gravures et vêtus de satin ou de maroquin à grain long, rehaussé de fers à la grecque, faut-il vous regretter, jolies fleurs fanées de notre lointaine librairie ! — Vous donnez bien, à qui vous admire aujourd'hui, l'expression d'époques où l'on avait encore le loisir de sentir les pulsations des jours, les variations des mois, le changement de l'année. Vos grâces surannées sont incomparables et touchantes, vous évoquez les Biblio-

thèques des petits-maîtres, la toilette des coquettes à vapeurs, mais votre goût et votre utilité sont à jamais périmées ; nos mœurs vous repoussent inexorablement.

De nombreux almanachs vivent encore par la force acquise de leur vulgarisation, et apparaissent, en de spéciales officines, au début de novembre. Ce sont des petits volumes massifs, sommairement cousus comme le *Liégeois*, ou des brochurettes à l'usage des jardiniers et des viticulteurs, mais l'industrie des Almanachs agonise, et, ainsi qu'on érige une lourde pierre tombale, un bibliographe suisse-allemand vient de dresser minutieusement l'historique de ces livres naguère glorieux. Hélas ! cette bibliographie même, masse compacte, est venue s'abattre comme une pierre lunaire dans l'indifférence publique sans même éveiller la verve facile des chroniqueurs.

En un article ou en un livre, que de choses plaisantes et émues il y aurait cependant à évoquer au sujet des Almanachs ! — Quelle œuvre pour un poète amoureux des dires du passé!!! *Almanachs des Muses, des Dames et des Grâces ! Almanachs d'Apollon !* Jolies collections comparables à celle des papillons diaprés, comment ne comprendrait-on pas les derniers bibliophiles qui vous aiment à la passion !

Amateur. — L'amateur de livres est censé désigner celui qui se passionne pour les belles éditions ou les ouvrages rares. Epris sincère



ou simple curieux, il se spécialise presque toujours dans ses admirations individuelles et cantonne ses préférences et ses collections dans un département limité des lettres, des sciences ou des arts. Le terme d'amateur impliquait à l'origine un dillettantisme marqué, une culture particulière.

Est-il un qualificatif plus énervant que celui-ci ! — Le mot d'*Amateur* est devenu dans notre langage, sans qu'on ose franchement se l'avouer, un terme équivalent à ceux de *ponte*, de *casqueur*, d'*éclaireur* ou de *braiseur*, selon les mots d'argot de la rue — C'est toujours l'*Amateur* en effet qui, en librairie, « crache au bassinet », qui « huile la pince », qui *dérondine*, qui se *fend* ou qui *douille* — On table sur lui avec âpreté, on le vise, on l'aguiche, on lui monte le coup comme à un Géronte de comédie, et vraiment l'*Amateur* prête, sans vouloir s'en rendre compte, trop souvent à la farce bibliopolesque.

D'ordinaire peu instruit des choses d'art, privé de goût personnel, amoureux du poncif et du banal, sans instinct qui le guide, plein de désiance pour son propre jugement, il devient, vacillant et passif, la proie facile des libraires et des éditeurs qui le savent prendre, mettre en régie, et conduire par son insoudable vanité.

L'*Amateur*, c'est fréquemment le glorieux, le satisfait, le *snob* du livre. — Dans le monde de la librairie,

il devient vite comparable à ce qu'est le *miché* dans le monde de la galanterie. — De même que le *miché* recherche les courtisanes surannées qui n'ont plus de beauté mais qui se sont fait un nom, l'Amateur aime les talents consacrés, les réputations assises et déjà ankylosées dans la stagnation du succès; il se plaît à entretenir toutes les vieilles gardes de l'illustration, de la gravure et de la reliure, rarement il marche avec les jeunes, vis à vis des nouveaux venus, il s'efface... il a peur de se compromettre.

L'Amateur ne découvre jamais un artiste; sauf en d'exceptionnelles occasions il ne cherche point à protéger les talents nouveaux et il demeure obstinément fermé aux évolutions de l'art contemporain. — Le cher homme accueille le mérite à l'ancienneté; il lui faut un mouvement d'opinion qui l'entraîne et le rassure. — Il se figure alors être très *dernier jeu*, c'est le soliveau qu'un débordement de réclame soulève et emporte dans le courant général.

Cependant il joue facilement au Mécène, singe les « petits manteaux bleus » de l'art, tranche effrontément de toutes choses, se pavane, mène grand bruit et montre la plus haute idée de son dilettantisme — l'Amateur ne lit jamais, il regarde les matières imprimées et les juge avec sérénité.

La vrai Bibliophile ne peut vivre toutefois que dans la ploutocratie des Amateurs. S'il n'y avait qu'une élite, les livres se tireraient à deux cents exemplaires, mais heureusement que l'Amateur est là pour poser les zéros.

Ana. — S'emploie surtout au pluriel : des *ana*, et se dit des recueils de mots plaisants, d'anecdotes attribués à quelque personnage. On en tire l'origine du suffixe latin *anus* : ce qui appartient à, simon : ce qui est du crâne de.

Le journal, ce quotidien et trop souvent médiocre recueil d'*ANA*, a définitivement tué cette librairie spéciale d'anecdotes, de dits plaisants, d'historiettes, de remarques et de menus faits qui eut naguère tant de succès dans les bibliothèques de nos pères.

Parmi tant d'*ANA* publiés aux XVII^e et XVIII^e siècles, on ne conserve guère que le souvenir du *Ménagiana* encore utile à consulter et fourmillant d'intérêt, le *Calviniana*, le *Segraisiana*, le *Santoliana*, le *Sévignéana*, le *Voltairiana*, le *Bievriana*, le *Chamfortiana* et le *Bonapartiana*.

Panckoucke publia en 1791, en un format in-4^o un *Dictionnaire encyclopédique des ANA* contenant ce qu'on a pu recueillir de moins connu et de plus curieux parmi les saillies de l'Esprit, les écarts brillants de l'imagination, les petits faits de l'histoire générale et particulière de certains usages singuliers, les traits de mœurs et de caractère de la plupart des personnages illustres anciens et modernes ; les élans des âmes fortes et généreuses, les actes de vertu, les attentats du vice, le délire des passions, les pensées les plus remarquables des philosophes, les dictions du peuple, les

reparties ingénieuses, les anecdotes, épigrammes et bons mots ; enfin les singularités, en quelque sorte, des sciences, des arts et de la littérature.

Il existe aussi une *Bibliographie complète des ANA*. Les *Ana* de ce siècle sont plutôt rares. Les bons mots de nos contemporains dispersés aux quatre vents de l'esprit par la presse, — cette ogresse gaspilleuse d'intelligences et de talents, — seront difficiles à réunir plus tard, et, si l'on y parvient, ils auront perdu toute effigie personnelle. On n'exhumera plus que des traits démarqués de la fosse commune de l'esprit français aux ix^e siècle.

Et cependant quel intérêt aurait présenté une nouvelle Bibliothèque des *ANA* de ce siècle ! Qui nous pourrait donner aujourd'hui un *Hugoana*, un *Mussetana*, un *Lamartiniana*, un *Gautierana*, un *Barbet d'Aurevillyana*, un *Villiers de l'île Adamana*, un *Scholliana* ? La nouvelle à la main est loin cependant d'absorber tout l'Esprit contemporain ; le plus précieux se dissipe en causerie et n'est plus recueilli.

Les *ANA* avaient du bon, — il faut les collectionner. — Ils font partie de la bibliothèque de campagne — ce sont des livres à grappes dont on égrène agréablement l'esprit ; vendanges rétrospectives des bons vieux clos de notre domaine gaulois qui nous invigorent encore un moment.

Annales. — Ouvrages qui présentent le récit des

événements année par année. — Dans le style élevé, l'Histoire.

Les *Annales* font partie de la littérature collective, de la littérature embêtante, statistique, documentaire, sociale et administrative. — Les *Annales* distillent généralement l'intérêt soporifique de la plupart de nos recueils chronologiques; ce ne sont que procès-verbaux secs et gourmés des platitudes et inutilités de la vie, qui ne vaut vraiment que par la fantaisie.

Les *Annales* sont les pierres d'assise de l'histoire des Sociétés, des Académies, des Corporations et des Ministères. Il faut aimer les hypogées pour s'enfouir dans la lecture de tels documents !

Annonce. — Notule ou avis par lequel on porte une publication à la connaissance du public. La *Bibliographie de la France*, qu'on nomme couramment *Journal de la Librairie*, est l'organe officiel des Annonces de toutes les publications nouvelles et des réimpressions éditoriales ainsi que des demandes et offres d'ouvrages d'occasion.

Vigée s'écrie dans un de ses bouquins depuis longtemps oubliés :

L'Annonce très souvent recommande un ouvrage.
Je veux un prospectus qui fasse du tapage.

C'est assez l'avis de nos auteurs modernes, qui trouvant qu'on ne saurait mieux être loué que par soi-même, ne craignent pas de rédiger en personne le panégyrique de leurs œuvres dans une superlificoquentieuse Annonce, imprimée sur papier d'épreuve, et que l'on distribue aux journaux avec le livre fraîchement éclos.

Cela flatte singulièrement, on en conviendra, la critique actuelle trop souvent réduite à néant et qui, par complaisante parcimonie, insère régulièrement ces aimables petits papiers où fleurissent les mots de *chefs-d'œuvre*, de *subtile analyse*, de *roman vécu*, d'*émotion sincère* ou de *talent robuste*, d'*écriture artiste*, d'*observation cruelle* et autres vocables contemporains très à la mode.

Il faut cependant être juste et reconnaître que les auteurs se voient désormais contraints de passer outre leur modestie et de se livrer à cette réclame personnelle.

Qui le ferait pour eux ? — Les éditeurs ! — Mais où sont les éditeurs de ce jour qui lisent ce qu'ils publient ou qui connaissent les sujets des livres qu'ils mettent en vente ? — Les éditeurs sont des intermédiaires entre le public et les auteurs, rien de plus ; toutefois les lettrés se font rares dans la corporation éditoriale composée de négociants de toutes provenances et c'est à qui, parmi eux, ne saura point vraiment son métier.

L'auteur est donc seul livré au souci de faire connaître son livre, de battre la grosse caisse, d'attirer l'attention et de se décerner du génie avec une superbe assurance. La concurrence formidable des lettres ne lui permet pas de prendre une autre attitude.

L'Annonce a, depuis vingt ans, remplacé, en partie, la critique. Après les *Nouveaux Lundis*, nous restons aux bienveillants coups d'encensoir des auteurs-thuriféraires de leurs œuvres. Il y a quelque temps d'ailleurs que cela dure, et si l'on cherchait bien.... !!

Quel joli recueil on ferait de ces Annonces si personnelles rédigées par les romanciers et historiens ! Ces miscellanées pourraient prendre pour titre : *De l'hypnotisme ombilical de nos principaux écrivains.*

Le public toutefois se familiarise avec ce déchaînement de boniments ; il n'est plus dupe de la réclame en première page des journaux. — L'Annonce commence à se démonétiser ; bientôt les éditeurs et auteurs en seront réduits à chercher de nouvelles formules, des façons et combinaisons d'annonces non éventées. — Quelle sera l'annonce de librairie du xx^e siècle ?

Nous tremblons d'en imaginer le cynisme !

Annotateur. — Celui qui parsème un texte de ses notes, pour en souligner, en commenter ou en éclaircir certains passages.

Le bon temps des Annotateurs est passé. — On n'a plus le temps d'apporter de la lumière parmi les textes en les annotant — L'Annotateur doit être un érudit de premier ordre, un amoureux des sources, un contrôleur exact de documents.

Or, constatons que les érudits s'en vont, — tout au

moins ils se transforment, — mais la littérature légère n'en compte plus beaucoup, même parmi nos plus illustres polygraphes. — Voltaire Diderot, Rousseau, Chateaubriand, Lamennais, Sainte-Beuve étaient des Annotateurs.

Aujourd'hui il ne reste guère que des « piqueurs de notes », ce qui n'est plus même chose. Tout le talent de la jeune littérature ne s'occupe — depuis dix années — qu'à obscurcir le style de la prose et des vers; mais personne ne songe à apporter une lanterne avec soi.

On pourrait créer aujourd'hui une chaire de Stéphane Mallarmé, de Poictevin, de Verlaine et autres au Collège de France, — y songe-t-on?

Nous avons imaginé, sans nous en douter, le *tout à l'égout* des lettres; les Annotateurs semblent y être morts asphyxiés. — Il n'y en a plus, on n'en trouve plus, hors les domaines scientifiques, historiques et philosophiques.

Adieu, notes et manchettes..! Cela est d'un *Vadius*, d'un démodé d'annoter ses écrits!... mieux vaut ne pas se faire comprendre et depuis longtemps nos contemporains s'y voient résignés. — Les lecteurs du reste aiment d'autant plus l'impénétrable mystère des écrits qui paraissent qu'ils se sentent chaque jour moins d'ardeur à le violer.

Annotation. — La note explicative d'un texte, l'ensemble de ces notes.

Les médecins, les historiens, les philosophes usent encore de l'Annotation, de ce joli petit texte qui sert de



F. Massé sc.

Heidbrinck

*Un Auteur
qui désire garder l'anonyme*

piédestal aux pages d'un ouvrage, qui fait cimaise à la typographie courante. — Les Anglo-Saxons en sont friands, mais chez nous l'ardeur de l'Annotation a considérablement baissé. — Oh ! combien !

Depuis 1830, il semble qu'on ait désappris le sentiment décoratif de la typographie. — Plus de ces épigraphes qui se dressaient en aigrette ou flottaient ainsi qu'un drapeau en tête des principaux chapitres, plus de ces notes massives qui formaient comme d'utiles soubassements aux idées d'auteur.

L'Annotation c'était l'orchestration d'un chant personnel, la fioriture d'un thème individuel à l'aide des évocations du passé. — C'était surtout l'honnête référence d'un écrivain. L'annotation *calait* un volume et prouvait que le monsieur, qui l'avait écrit, connaissait la matière à fond, avait été aux provisions sérieusement, aux halles centrales du document ; à *la Nationale*.

Ah ! les bons *passim*, les renvois, les sous-notes !... tout cela sentait les fondations solides, les fouilles, les éruditions creusées, les bibliothèques éventrées ! — L'Annotation disparaît. La démoeratisation déplorable du livre, l'ignorance des écrivains, la *panmufisation* des littérateurs, tout a contribué à la fois à sa mise à mort comme une gêneuse. — A quoi bon prouver ce qu'on ne sait pas !

Glissons, amis, n'appuyons plus !

Annuaire. — Publication qui paraît chaque année et consigne, disposés avec ordre, en vue

sans être connus ; d'autres enfin par un mépris et une indifférence de cette vaine réputation qu'on acquiert en écrivant, ou parce qu'ils considèrent comme une bassesse et comme un sot orgueil de passer pour auteurs ; de même qu'en ont usé quelquefois des princes en publiant leurs propres ouvrages sous le nom de leur domestique. — Toutes ces raisons dignes du XVII^e siècle sont bien éloignées de nos scrupules.

On peut et on doit surtout ajouter que l'Anonymat contemporain est une coquetterie d'auteur qui aime à se laisser surprendre et reconnaître comme une jolie femme qui intriguerait sous le loup en se dévoilant habilement par ailleurs.

Le mystère est un masque de velours noir à barbe rose qui excite l'esprit public. — Un livre sans nom d'auteur, s'il est d'esprit satirique, spirituel, romanesque ou violent, attire généralement l'attention du public. On l'attribue malicieusement à tous les hommes de lettres de quelque notoriété, ou à toutes les femmes du monde et les salons en jasent à qui mieux mieux.

Le pseudonyme a peut-être moins d'effet sur le public que l'Anonyme. Un livre sans auteur responsable, cela démonte l'imagination comme une voiture sans cocher,... et chacun de chercher. — Les roublards inscrivaient autrefois sous le titre de leur souvrages : *Par un Auteur qui désire garder l'Anonyme*, et, presque en même temps ils s'empressaient de se révéler aux lecteurs intrigués par voie des journaux.

De 1830 à 1860, *l'Auteur qui désire garder l'Anonyme*

a tellement abusé du truc, en le renouvelant, qu'on n'ose décentement plus s'en servir actuellement.

Anthologie. — Sous ce titre gracieux, on présente, comme autant de fleurs rares, de petites pièces de vers ou une élite de proses choisies avec soin et harmonieusement groupées en un ou plusieurs volumes.

Dire qu'il y a tant de bibliomanes en quête d'occupations intéressantes, tant de bibliologues chercheurs d'idées à exploiter et penser qu'aucun esprit curieux ne s'est encore avisé de faire cet ouvrage utile, indispensable, amusant qui s'appellerait la *Bibliographie des Anthologies* depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à nos jours.

Et ce qu'il y en a d'intéressantes, de précieuses, d'imprévues parmi les Anthologies!... On ne s'en doute point. Il faut avoir flairé tous ces agglomérats de la littérature de tous les temps pour en avoir conscience!

Tout nous vient des Anthologies grecques, latines, orientales et tout nous ramène forcément au système anthologique. — La Postérité n'a qu'un seul moyen de se tirer d'affaire, dans notre déluge intellectuel, c'est de recourir à l'Anthologie qui est un filtre plus ou moins parfait des littératures passées, mais un filtre nécessaire. — Les encyclopédies, les dictionnaires, les recueils historiques, les guides, les bibliothèques mêmes

Bibliotheque
Contemporaine
Bibliotheque
Contemporaine
Bibliotheque
Contemporaine
Bibliotheque
Contemporaine
Bibliotheque
Contemporaine

ne sont, à proprement parler, que des Anthologies.

De même tout lettré, si savant, si universel soit-il, n'est jamais qu'un Anthologiste ayant, suivant ses instincts, ses goûts, ses aptitudes, recueilli à son usage et d'après son esthétique, des fleurs plus ou moins bien choisies dans l'infini parterre des littératures anciennes et modernes.

L'Anthologie est partout. — Les hommes se lèguent des herbiers de pensées qu'ils s'efforcent d'animer, d'embellir, et de transformer, mais le fond est toujours le même et nous nous enguirlandons de mots, d'observations, de jugements que nous supposons créer et qui ne sont au demeurant que des réminiscences.

L'humanité même n'est donc en résumé qu'une Anthologie. — On a représenté la mort avec la faulx, les Parques avec des ciseaux, ce sont là des symboles d'élagage et de sélection. — Nous n'avancons tous ici bas qu'au choix aveugle ou clairvoyant d'un destin que nous ne comprenons pas. Le *Macrobe* est un spécimen d'Anthologisme.

Appendice. — Nos ancêtres écrivaient *Appendix*; c'est la partie qui dépend d'une autre, le supplément qu'on joint à la fin d'un ouvrage.

L'Appendice, c'était naguère le *post-scriptum* du livre. L'auteur s'y réfugiait avec joie pour se disculper de certaines fautes aperçues en cours d'impression, pour réparer ses omissions, donner des éclair-

cissements ou apporter des documents nouveaux à l'appui de sa thèse. — L'Appendice était un confessionnal de sortie, où se faisait, en toute humilité, l'acte de contrition. Il balançait souvent les outrecuidances de la préface. — Nos littérateurs n'en usent plus que fort rarement — Pour l'architecture même du livre, nous aimons l'Appendice. Ainsi que la préface il forme pavillon de côté au bâtiment central et achève de l'enclader. Puis l'Appendice sert de pièce de débarras au livre pour les notes, les références, les documents exacts ; c'est l'office où tout le service régulier et méticuleux de l'ouvrage se trouve centralisé. — Il restera toujours nécessaire à l'auteur qui veut montrer l'état civil de son érudition. L'Appendice, c'est, au choix, la cave ou le grenier du livre — on y descend ou on y monte pour en voir le mécanisme, les assises ou la charpente.

Aqua-fortiste. — Artiste qui grave à l'eau-forte ses propres compositions ou plus souvent qui interprète celles d'autrui.

A cette heure de 1896, marasmeux, inemployé, logeant à l'hôtel de l'impécuniosité, l'Aqua-fortiste réduit à la philosophie des temps hostiles, songe aux beaux jours lointains de sa fortune et de sa gloire...

C'était... il y a quinze ans, alors que sévissaient dans la librairie Française les éditeurs D. Jouaust, Lemerre et tutti Quantin ; en ces temps, l'eau-forte était heu-

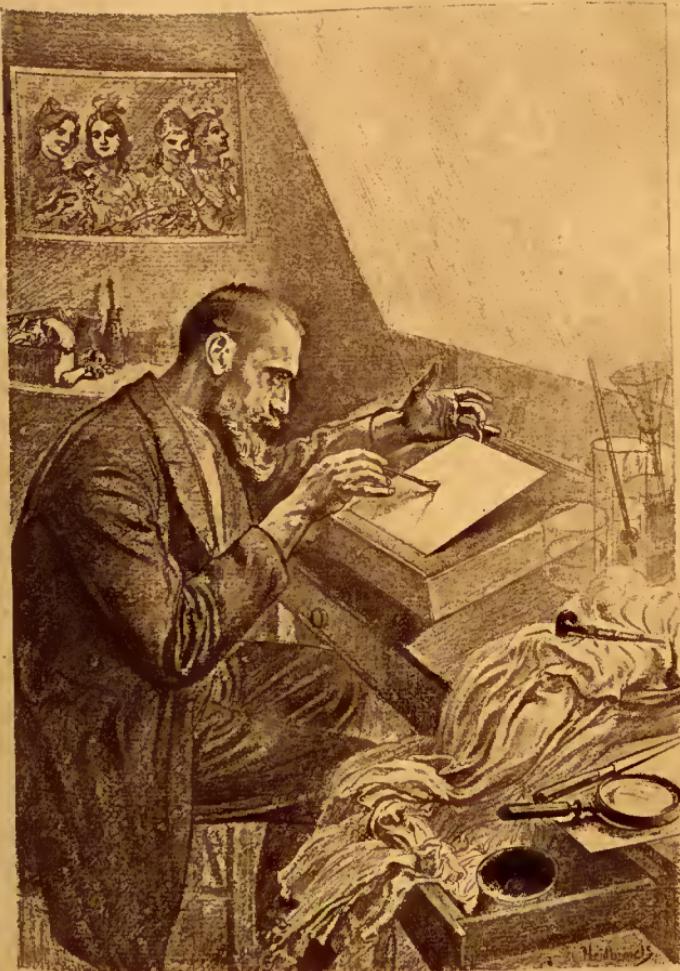
reuse, honorée, bénie; le cuivre valait de l'or, les Aqua-fortistes préparaient, en champ clos, des générations d'élèves qu'ils destinaient inconsciemment à la misère. — Hédoïn, Boilvin, Lalauze, Champollion et tant d'autres, étaient écrasés sous les commandes;... on illustrait, illustrait, illustrait. — Ce n'étaient que réimpressions de « *Manon Lescaut* », de Rabelais, de La Fontaine, de poètes de la Pléiade, de Conteurs d'antan; tout ce qui s'imprimait dans le goût des illustrateurs du XVIII^e s'enlevait comme du pain.

L'Art du livre s'ignorait encore; on ne voyait que des textes où les eaux-fortes s'encartaient et des eaux-fortes donnant naissance à des textes. — A ce jeu facile pour les éditeurs et les cuisiniers du cuivre, tout le monde gagnait de l'argent sur la crédulité publique.

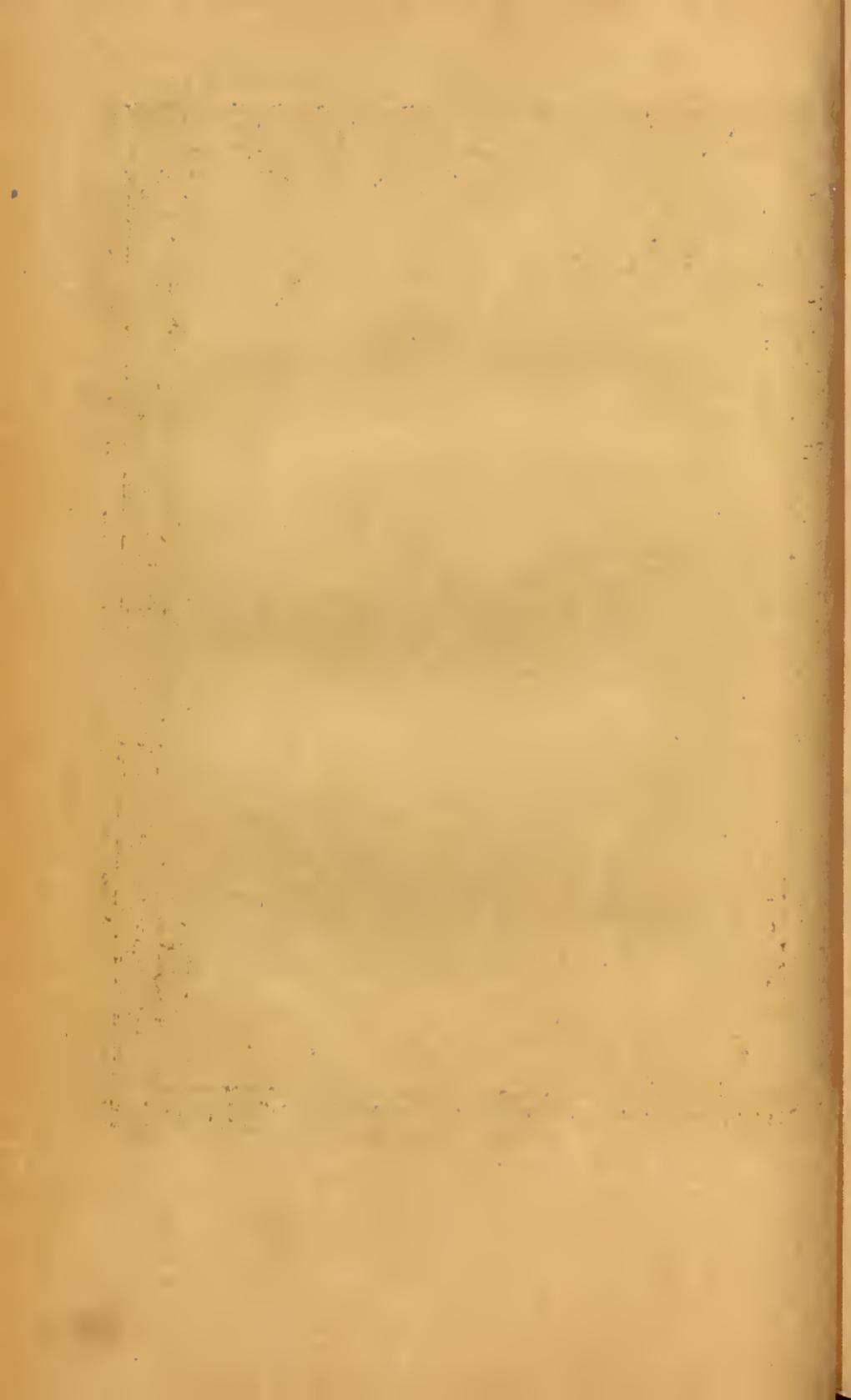
On commandait à un peintre, sinon à un illustrateur plus ou moins en renom, une série de petites scènes, disposées en rectangle, sur un sujet donné: roman célèbre, œuvre de fantaisie ou d'histoire, et l'on confiait ces petits tableautins exécutés au crayon, au lavis ou en grisaille à l'huile, à quelque graveur prétentieux, lequel exigeait la forte somme pour réaliser à l'acide son interprétation poncive et sans génie.

C'était alors le true des états, des premières, des secondes morsures. Partout régnait l'abus des épreuves avec d'insignifiantes petites remarques dans les marges du cuivre. L'Aqua-fortiste exagerait l'importance de ces niaiseries imprimées sur japon et désignées empha-





Le Graveur à l'Eau forte



thiquement par ce grand mot : *Epreuves d'artistes.*

Ce n'étaient, le plus souvent, ces épreuves, que des morsures sur premier trait du calque, des états blancs,... mais combien précieux pour l'Amateur ? — Quant aux états définitifs, remordus et pointe-séchés suivant l'école en vogue, ils étaient exécutés selon la formule : tout tailles et contre-tailles, gris, plats ou brutaux comme des dessins réduits de professeurs de calligraphie. — Le public achetait, absorbait sans relâche et l'on s'épuisait à se dire *épuisé*.

Jamais le Gogotisme bibliophilique ne fut poussé à un plus haut degré.

Le Krack fatal, irrémédiable, arriva qui bouscula les cuvettes à morsure. — La bonne petite eau-forte proprette cessa de plaire ; l'armée formidable des Aquafortistes déchainés, sans travail, assiégea, silencieuse et morne, les portes éditoriales ; elles s'entre-bâillèrent, mais ne s'ouvrirent plus. — On vit des imprimeurs en taille-douce ne plus tirer autre chose que le diable par la queue. La disette fut affreuse ; les eau-fortiers se répandirent éplorés par la ville, gravant des chaudrons pour bric-à-brac, des étiquettes pour parfumeurs ou retouchant les héliogravures, triomphantes grâce à la *photo*. — Ce fut le beau temps du travail au rabais.

A dater de ce jour, l'Estampe râla ; la belle Epreuve n'eut plus de valeur ; *Iconopolis* sembla résignée à la famine ; — les pères cessèrent enfin d'ambitionner pour leur fils le métier de graveur sur cuivre. L'aquafortiste devint modeste, il passa d'une main décou-

ragée le brunissoir sur sa vanité d'autan. — Il fit sagement.

Supplément à l'*Histoire de la Gravure* ·
par Dutailly (chapitre inédit).

Aqua-tinta. — Gravure à l'eau-forte donnant l'impression d'un dessin au lavis.

La plus exquise des gravures d'illustration, la plus logique comme interprétation des dessins de maîtres et cependant, — ô humaine stupidité! — la plus incomprise et la moins usuelle des manières de reproduction.

Tout le XVIII^e siècle à la suite de Le Blon et de Le Prince se servit de cet ingénieux moyen de gravure à la poudre de résine si délicat, si vaporeux et si agréable lorsqu'il est manié par des mains habiles. Nos graveurs ne demanderaient peut-être qu'à y revenir de nouveau, mais les éditeurs qui n'y connaissent rien, et qui, comme des bourgeois, ne demandent et n'acceptent que ce qui se fait, ou — disent-ils naïvement, — ce qu'on leur réclame, ne les peuvent diriger vers cette voie.

Les bons peintres graveurs, les Rops, les Buhot, les Legrand, les Guérard, les Gaujean, les Paul Avril et tant d'autres maîtres de l'estampe contemporaine ont tiré de l'Aqua-tinta, beaucoup sur notre conseil, des effets surprenants. Dans le livre, il nous faudra acclimater, coûte que coûte, cette subtile gravure à l'Aqua-tinta ; c'est la seule arme intelligente et redoutable qu'on puisse diriger contre l'hélio-gravure mécanique

actuellement triomphante de toute part, en vertu de sa banale exactitude photographique.

Si seulement ceux qui font des livres se doutaient des ressources qu'ils ignorent... ce serait déjà une précieuse garantie pour l'avenir, mais fermés à toute entente d'art et de métier, les plus renommés d'entre eux marchent glorieusement, suivis par tous les *snobs* de la banalité; ils commandent, ils tranchent, ils décident presque en tous lieux du goût public, et l'on ose parfois s'étonner que la librairie, dite de luxe, produise encore tant de *navets*.

Art (du livre). — Cette résultante du sens de l'harmonie et de la culture du goût qui fait s'intéresser et s'appliquer à l'arrangement typographique du livre comme à sa décoration. En d'autres termes, l'art de parer un livre de telle sorte que ce qui n'eût été qu'une publication devienne, au sens bibliophile du mot, *une œuvre*.

L'Art du Livre... eh!... eh! — quel joli cheval de bataille pour partir en croisade contre tous les vendeurs du temple... — Mais modérons notre ardeur belliqueuse, atténuons notre *Don Quichottisme*! — Une définition suffit, car un ouvrage tout entier écrit sous ce titre *l'Art du Livre*, renfermerait à peine les lois, les formules théoriques, le catéchisme de beauté pour tout dire, qu'il faudrait enseigner.

Cependant cet ouvrage serait à faire ; on s'étonne même qu'il n'ait jamais été écrit.

Le Livre a son esthétique, ses lois d'harmonie, ses règles inéluctables, ses expressions logiques, ses contingences et ses canons formels. — Rien n'est moins connu que les principes de sa beauté technique et jamais Art spécial ne fut plus honteusement profané par autant de faux serviteurs et de faux dévots.

Le malheur est qu'on suppose cet Art facile. — Il n'est pas un Bibliophile qui ne se juge, à part soi et consciencieusement, apte à créer un livre... — Les malheureux ! — C'est lorsqu'ils touchent à la matière, lorsqu'ils mettent les mains à la pâte, qu'ils ont vaguement notion de leur impuissance. — On a écrit *l'Histoire d'une bouchée de pain*, — qui donc nous donnera *l'Histoire d'une feuille imprimée* !

Art (Livres d'). — Ouvrages traitant ce qui se rapporte à l'art sous toutes ses manifestations (histoire, archéologie, esthétique, didactique et critique) ; et, en général, les livres consacrés à l'enseignement des beaux-arts. Se dit aussi de volumes où les gravures et autres reproductions, fort nombreuses, l'emportent sur le texte.

Le Livre d'art est trop généralement de format excessif, magistral et ventru. — Il réclame l'effort physique et



Liseuse en plain-air

intellectuel ; il force l'imagination du lecteur à interpréter les images et les formes. Le document polychrome qu'il fournit, exprimé par la lithographie en couleur, est tellement affreux, vernissé, épaisse comme un linoléum, qu'il ne nous semble point fait pour initier sainement la jeunesse aux rares délicatesses et subtilités des colorations et des tons.

Les livres d'art seront tous un prochain jour à reprendre en détail dans leur illustration.

Ceux des Didot, des Hachette, des Rouam et autres, ne sont que des bouquins d'attente. — Avec les arts graphiques en progression, tout notre matériel d'illustration se renouvellera bientôt pour le meilleur profit du livre d'art.

Il a été difficile, jusqu'à ce jour, de faire des publications d'art destinées à la vulgarisation, surtout en visant l'illustration en couleur nécessaire pour la représentation des objets, tableaux, statues, armes, émaux, meubles, tapisserie et le reste. — La chromolitho aussi bien que la chromotypographie, tout en étant des procédés encore incomplets, reviennent à des prix excessifs de gravure et de tirage. Nous croyons que les temps sont proches où des moyens de reproduction plus fidèles, plus délicats, plus aisés se produiront; on pourra alors, il le faut espérer, sous des formats moindres, produire des œuvres plus expressives et d'un goût plus éducateur d'œil que tout ce qui fut fait depuis vingt ans. — Attendons ! Ayons la foi dans l'avenir !

Bibliophiles
Contemporaines
Bibliophiles
Contemporaines
Bibliophiles
Contemporaines

Assemblage. — En reliure et en brochage, cette dénomination s'applique aux feuilles d'un volume réunies dans l'ordre de leurs signatures.

Quand un livre arrive en feuilles chez le brocheur, son assemblage peut être comparé à la mobilisation d'un corps d'armée. — Tout doit être prévu, réuni, collationné, plié, cousu, couvert, expédié à Paris et à la frontière, dans les vingt-quatre heures. — Nos brocheuses font ce service d'état-major avec une sûreté de coup d'œil incomparable.

Assortiment (livre d'). — Les libraires donnent cette rubrique aux livres qu'ils obtiennent, par l'achat ou l'échange, de leurs confrères de France ou de l'étranger. Les livres qu'ils impriment eux-mêmes sont dits de *sorles* ou de *fonds*. — En imprimerie, l'Assortiment désigne le supplément de tous les caractères qu'il faut à un genre de composition.

Astérisque. — Par ce signe d'appel qui étoile parfois les textes, on désigne la place à laquelle répond une note qui se trouve au bas d'une page, à la fin d'un chapitre ou à la fin d'un livre. Il sert aussi à remplacer le nom de quelqu'un que l'on indique seulement par la première lettre en ajoutant trois *astérismes*.

L'Astérisque était, dit-on, connu du temps d'Aristophane. Origène, S. Jérôme, S. Grégoire l'ont employé. On le trouve figuré, dans les manuscrits grecs et latins, soit par une petite étoile, soit par un X cantonné de quatre points. Chez les anciens, l'*Astérisque* avait de multiples significations, on s'en servait comme marque d'omission ou de restitution d'un texte, pour des phrases dérangées ou un sens tronqué, pour attirer l'attention sur certaines maximes, certaines sentences d'un ouvrage, ou encore comme indice d'addition au texte. C'est dans le dernier sens que l'a employé Jean de Westphalie, dans le *Breviarium D. Ioa, Fabri super codicem*, afin de distinguer le texte du Codex d'avec le commentaire.

Aujourd'hui l'Astérisque prend nom d'*étoile*, et, à ce titre, il constelle le firmament de la typographie journalière; réunis par trois, ils divisent les entrefelets des quotidiens et on l'emploie à tout (et hors de tout) propos.

Ils en est qui le nomment *Renvoi*, mais ce mot sent à la fois l'éruption et la dyspepsie littéraire. Il nous semble malpropre.

Auteur. — Celui qui a conçu et exécuté quelque ouvrage littéraire, scientifique ou artistique. On distingue les écrivains en auteurs de livres, en auteurs dramatiques. Par l'expression : un Auteur, c'est l'écrivain de prose, l'homme de lettres, plus rarement le poète qu'on entend.

Autographe. — Ce qu'un auteur a écrit de sa main même. Une lettre autographe, un manuscrit autographe. Un public nombreux de collectionneurs s'est toujours depuis des temps lointains disputé les autographes célèbres.

Bien que Peignot, dans ses *Recherches sur les Autographes*, ne fasse remonter le goût des pièces manuscrites qu'au XVIII^e siècle, il nous paraît assuré que cette passion pour l'écriture idiographique même des hommes célèbres a existé de toute antiquité. Aussi, sans vouloir citer Martial, Suétone, Pline l'Ancien qui indiquent déjà des collectionneurs de tablettes autographes, il est avéré que le goût des manuscrits fut dominant dès le XV^e siècle en Allemagne et dans les Pays-Bas, où la passion des *Albums Amicorum* prit une si grande extension.

L'histoire des collections autographes depuis la Renaissance jusqu'à l'heure présente a été faite en partie par Étienne Charavay, et, nous-même, avons consacré aux *Amateurs d'Autographes* un assez long chapitre dans nos *Zigzags d'un curieux*.

Les Autographes sont les seuls documents vraiment irrécusables, écrivait Feuillet de Conches; ce sont les monuments de première main, les révélations des pièces originales, les lettres estimées. Ce sont proprement les pièces justificatives des annales des peuples.—Les lettres autographes appartiennent à cette partie toute morale de l'histoire, entièrement distincte du simple récit des

En dehors de l'argot des typographes, le mot *Auteur*, employé seul, est déjà bien vieux jeu, bien Abbaye-aux-Bois, bien 1830 et bien Louis-Philippe. — Les qualificatifs courants d'Homme de lettres ou de littérateur ont depuis vingt ans pris le dessus.

Toutefois accolé au titre d'un livre, le mot d'*Auteur* reprend vigueur et devient même énergiquement assommant, d'autant que, par malice, rosserie ou bêtise, on le soude toujours à l'œuvre la plus répandue de l'écrivain qu'elle désigne, c'est-à-dire à la plus banale ou à la plus vulgaire — M. X..., *l'Auteur de.....* — est devenu un des clichés les plus énervants de la présentation journalière soit dans le journalisme, soit dans le monde qui se pique de belles-lettres.

Il est vrai que la littérature s'est peu à peu mobilisée en une si grande armée qu'il faut bien nécessairement se reconnaître par corps, divisions, genre, bataillon et compagnie.

Il en est bien peu dans le nombre infini des noms d'écrivains à retenir qui aient une effigie suffisante pour le public... qui disent encore quelque chose...

L'Auteur de..... flatte à la fois la vanité de celui dont on parle et celle de l'ignorant à qui l'on parle; — il ne connaît que vaguement l'œuvre dont il est question, mais sa congratulation n'en est généralement pas moins chaleureuse. Ah! la monnaie de singe!

L'Auteur de... Ah! parfaitement, très honoré!... Cher monsieur, croyez bien que..., etc.

phile-iconomane et même pour le simple bibliophile. Un livre du XVIII^e siècle avec gravures *Avant la lettre*, cela se vend sans discussion comme un arpent des Clos de Vougeot, et on le comprend à la rigueur. Un Romantique avec des eaux-fortes *Avant toute-lettre*, passe encore. Mais ce qui se conçoit moins, ce qui fait sourire, ce sont les *Avant la lettre* modernes, les gravures fabriquées en vue d'un tirage spécial, à petit nombre, visant l'amateur et munies de remarques dans les marges, le tout, sans l'imprévu d'autrefois et n'offrant aucune de ces particularités, de ces brevets de rareté que certaines épreuves du bon vieux temps présentaient souvent pour avoir été recueillies dans l'atelier de l'artiste graveur ou découvertes par hasard.

Aujourd'hui, les éditeurs d'ouvrages de luxe tirent des épreuves *Avant la lettre* pour un certain nombre de papiers de choix et ce tirage est réglementaire, sans originalité, sans caractère bien déterminé. On fait des *Avant-lettres*, à toute heure, avant ou après le tirage définitif. On emploie pour ce faire des *caches* ou bien on fait planer la gravure de la légende ou des noms.

Vraiment, quelles garanties possède l'amateur ?... Que lui offre-t-on de spécial ? En quoi la beauté des épreuves de gravure, avant le coup de burin du *Lettriste*, diffère-t-elle de celle du tirage régulier ?

Sauf exception, pour certains livres entièrement gravés, nous ne voyons pas sincèrement ce qui peut dans cette chinoiserie contemporaine aguicher l'amateur. -- Il n'y a que la foi qui sauve !

Avant-propos. — Le discours qui précède un livre. Ce qu'expose l'auteur avant de commencer un ouvrage, de développer sa thèse. C'est Louis Charrond qui, au XVI^e siècle, se servit le premier de cette locution, en tête de ses *Dialogues*, nous dit Pasquier, ce dont on le railla tout d'abord.

Depuis le XVI^e siècle, l'*Avant-propos* est devenu d'usage courant; la littérature de 1830 l'a un peu abandonné pour recourir aux *préambules*, *prolégomènes*, *antéprédicaments*, *prolepses*, *prologues*, *prodromes*, etc.

Tout cela revient à une sorte de mise en garde, de défense inquiète de l'auteur vis-à-vis du public. — *Avant-propos* est un terme certainement archirabattu, mais encore est-il plus explicite, plus net que préface.

Avertissement. — Préface, avis qu'un écrivain croit devoir donner au lecteur ayant que ce dernier commence la lecture de son livre.

Avis. — Avis au lecteur, autre façon de nommer la préface. C'est aussi sous ce titre que se donnent, dans quelques périodiques, les informations et nouvelles.

L'Avis ou Advis au lecteur, qui se place en tête d'une publication et qui apparaît en quelque sorte comme

l'affiche, le boniment; la parade du livre, n'est plus de première fraîcheur. — Depuis qu'on ne peut plus familièrement taper sur le ventre du lecteur en le qualifiant d'Ami, selon la manière simpliste et bonhomme des générations qui nous précédèrent, l'*Avis périclite*. — La préface seule subsiste, alors même que fort banale, et plus rarement l'*Avertissement*. — *C'est un Avis au lecteur* est une expression devenue bien commune pour dire qu'on se bat l'œil de ce qui peut arriver après avoir montré le péril d'un acte quelconque.





Bas de casse, terme d'imprimerie. — Ainsi nomme-t-on la partie de la casse (et non pas case, en dépit d'une déformation consacrée par l'usage), que le compositeur a sous sa main et dans laquelle se trouvent certaines lettres, grasses, grosses, fortes, d'un usage très fréquent surtout pour les lignes en vedette, les titres, les faux-titres, les débuts de chapitres.

Le *Bas de casse*, qu'on désigne sur épreuve B D C, est une lettre courante, basse, écrasée, noire, d'un puissant dessin qui exagère, ainsi que vue au microscope, le contour de la lettre typographique ordinaire de caractère romain.

Elle est d'un usage fréquent lorsqu'on veut élargir et imposer un titre sans employer les capitales, dont on a en effet beaucoup abusé aux siècles précédents.

On emploie le Bas de casse pour les affiches et beau-

coup également, depuis quelque temps, pour les titres d'ouvrages de critique, les couvertures de romans, les divisions de Revues. Les « jeunes » affectionnent le Bas de casse, avec les brisures de lignes qu'il impose ; on le déclare très moderne.

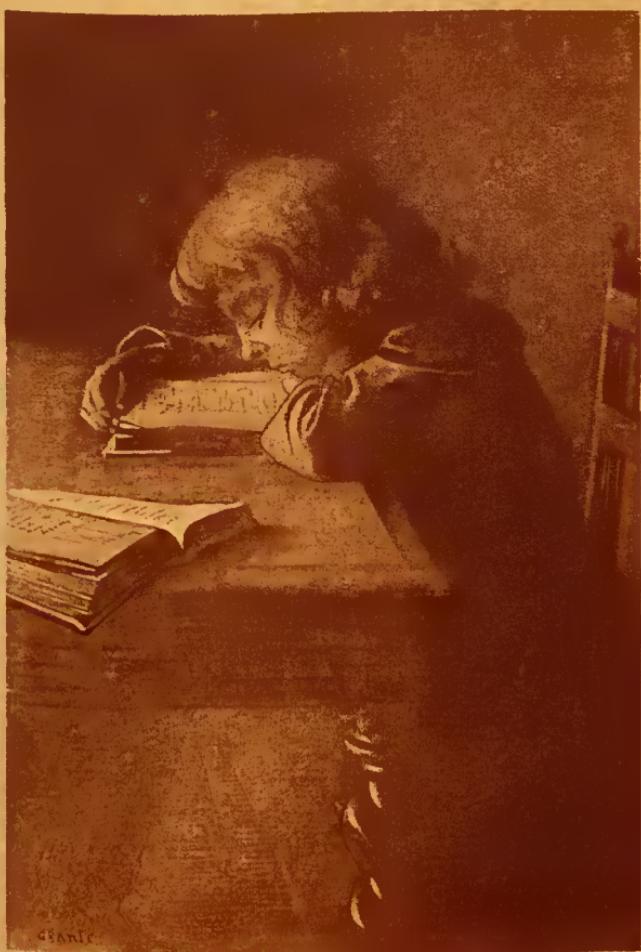
Il possède en effet beaucoup de cachet, un cachet débonnaire, un peu débraillé, tandis que la capitale est toujours grave, auguste et solennelle.

Basane, terme de reliure. — Une des ingéniosités de l'industrie contemporaine. La basane, c'est l'art de remplacer la peau de veau par celle du mouton, en rendant cette dernière propre à relier les livres, grâce à une habile préparation. Le mot *Basane* vient de l'arabe.

Il y a différentes sortes de Basane — la *Basane en croûte*; celle que l'on sèche sans huile — la *Basane en huile* qu'on emploie noire ou en nature, la *Basane de couche* ou *tannée* qui est traitée comme la peau de veau; et enfin la *Basane alude*, c'est-à-dire chargée d'alun, qui est plus spécialement réservée à la reliure.

Peau de mouton ou d'agneau mort-né, peau sciée en deux dans son épaisseur, lamentable camelotte, la Basane n'est guère employée que pour les reliures au rabais ou les « trompe-l'œil » chargés de dorures que l'on combine avec le goût du clinquant, chez les Éditeurs, pour livres d'étrangères ou de distribution de prix.





Le livre et l'enfant

Couverture fallacieuse et sans valeur ni durée, on pourrait croire que c'est à la Basane que l'on doit cette expression d'argot populaire qui exprime si drôlement l'idée qu'on n'a rien à laisser espérer à quelqu'un : « *D'la peau !* »

Berceau. — On donne ce nom à l'outil d'acier dont se servent les graveurs pour grener les planches au moyen desquelles ils veulent obtenir des épreuves absolument noires.

Nous devons à la gravure au Berceau nos plus belles estampes en noir et en couleur de la première partie de ce siècle. — Les Anglais surtout y excellèrent.

Cette gravure est lente, pénible et exige de celui qui s'y adonne un réel sentiment d'art, une grande connaissance du dessin et des valeurs à mettre en lumière. — On pourrait l'appeler gravure sur négatif car on y tire tout dessin, modelé, lumière, du noir fondamental.

Nous renvoyons les curieux, pour leur en faire saisir la technique minutieuse, aux Traité spéciaux de gravure par tous procédés, car on ne saurait exposer ici une définition pratique et nette de la gravure au berceau en quelques lignes sommaires.

Combien difficile de faire comprendre aux aqua-fortistes contemporains, tous domestiqués au même procédé courant, banal et périmé, le parti merveilleux qu'ils pourraient tirer du Berceau, remis à la portée de l'esthétique du jour, pour l'illustration des livres.

Biblio-chose. — Mot un peu aventureux forgé par la nouvelle école pour donner l'idée d'une sorte de métempsychose livresque. — Écoutez plutôt ce qu'en veut exprimer le poète Paul Verlaine en un étrange sonnet.

Bon pied, bon œil, or je ne les ai plus,
Puisque je rampe en verlu d'une arthrite ;
Et que je vois si peu, grâce à l'invite
De verres à me trahir résolus ;

Mon estomac, jadis divin et plus,
Plonge, depuis quand donc ? dans la pituite,
Pour n'en jamais, même sans nulle cuite,
S'en tirer que par ô quels trucs fallus !

Le Dé-cou-ra-ge-ment, enfin ! commence
A m'envahir très sérieusement.
Ce serait fait pour s'ennuyer vraiment,

Si je n'avais eu cette chance immense
En ce malheur triplement réussi,
De devenir *Biblio-chose* aussi !

Bibliochrome. — Édition présentée sur papier de couleur.

La Bibliochromie, un instant en honneur vers 1845 et 1850, a totalement passé de mode. — Les éditions sur papier jonquille, bluet, cuisse de nymphe émue, n'apparaissent plus qu'à l'état exceptionnel.

Bibliochryse. — *Livre en partie décoré de lettres d'or.*

Un joli mot, bien ignoré des lettrés depuis que l'âge d'or des lettres s'est évanoui de notre pauvre monde bouquinier ; il nous convenait de le ressusciter fût-ce pour mémoire, en ce temps de *mélanobibliophilie*.

Bibliognosie. — Connaissance historique et intrinsèque des livres. La science du livre, par opposition à la science des livres qu'est la bibliologie. On peut la dire encore une bibliographie intelligente.

Bibliognoste. — Celui qui est versé dans la bibliognosie. Plus que connaisseur, plus que bibliographe, initié.

Combien de Bibliognostes sur mille bibliophiles ou bibliopoles ou bibliomanes ?

Combien ? Hélas ! l'écho ne répond pas.

Chut !... ne jetons pas la sonde dans le gouffre des trop sombres statistiques !

L'abîme attire ; — ne tentons pas le vertige !

Bibliognostique. — Tout ce qui se rapporte à la bibliognosie.

On a bien fondé une *École du Livre* dite *École Estienne* pour perpétuer la routine, le mauvais goût et les erreurs consacrées par le temps.

Bibliophiles
Contemporaines
Bibliophiles
Contemporaines
Bibliophiles
Contemporaines

Mais qui fondera l'*École bibliognostique* à l'usage des éditeurs! — Celui qui aura ce génie sera le Bonaparte, le Turgot, le Fontanes de la Librairie.

Bibliolâtrie. — Amour des livres allant jusqu'à la passion ou dégénérant en une véritable idolâtrie.

Il faut conserver ce mot à la langue, comme on conserve à l'histoire certaines églises désaffectées, comme nous devons également conserver au pittoresque le mot *bibliophagie*, sorte de boulimie surnaturelle dont personne en ce siècle n'a peut-être vu aucun cas à citer.

La Bibliolâtrie.... hélas! où sont ses prêtres, et s'il en est encore, où sont les disciples?

Bibliolâtre. — Le passionné, le saint, le béatifié, atteint de bibliolâtrie.

Diogène cherchait un homme;... faut-il dire que nous cherchons un *Bibliolâtre* en ce temps de *Librospéculation*.

Bibliologie. — Science des livres. Connaissance des ouvrages d'après leurs origines, leurs classements, plutôt que d'après leurs textes.

Le mot de Bibliologie n'a guère été employé qu'à dater de la fin du XVIII^e siècle, lorsque les théoriciens

de la Bibliographie apparurent pour réglementer les termes de la science bibliographique et en fixer les dogmes et les lois — Baluze, Guillaume de Bure, Cailleau, Desessarts, Duverdier, Lacroix du Maine, Naudé, l'abbé Rive, Niceron, Peignot, Psaume, etc., furent des législateurs remarquables de la Bibliologie.

Bibliologue. — Celui qui est expert en Bibliologie ; celui, aussi, qui discourt sur les livres.

Les Bibliologues s'en vont ! les Bibliologues s'éloignent de notre civilisation qui n'a plus le temps de compter les pulsations de sa science ou les dyspepsies de son érudition.

Où sont les Naudé, les Lacroix du Maine, les Gouget, les Van Praet, les Renouard, les Dibdin, les De Bure, les Rive, les Peignot de ce temps ! et, admettant qu'ils existent, qu'ils se cachent, que nous les ignorions, quels seraient encore leurs éditeurs, leur public ?

Tourneux, Drujon, Brivois, Pawlowski et autres, répondez !

Alas ! poor Brunet !

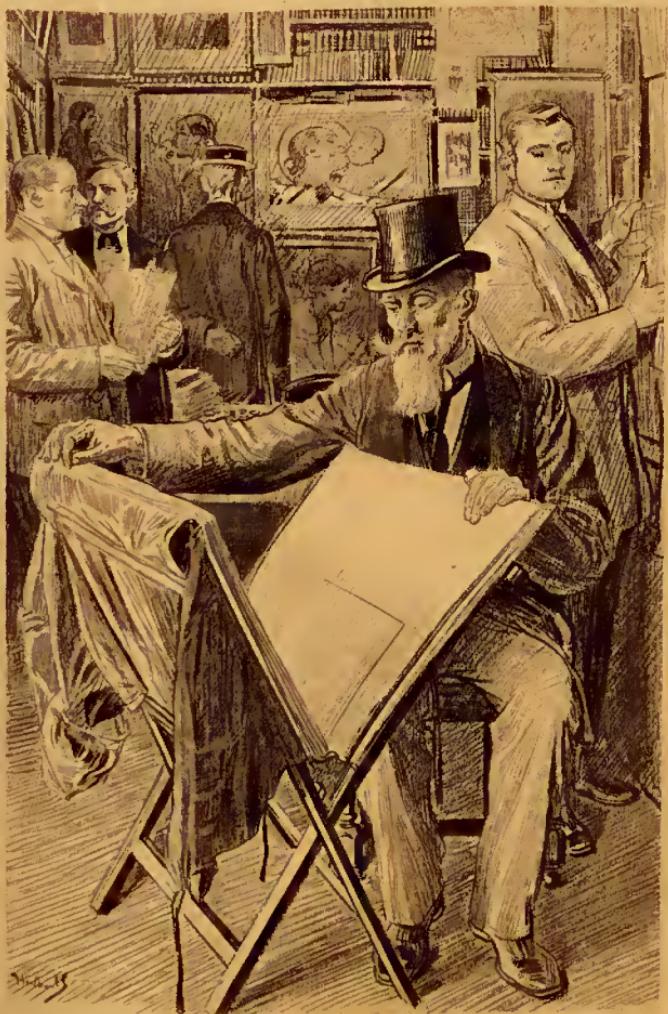
La bicyclettologie tend à remplacer la Bibliologie.

Bibliolythe. — Celui qui détruit des livres. Les conquérants et les sectaires ont toujours fourni des Bibliolythes. Le calife Omar compte parmi les plus fameux. Plusieurs hérésiarques de

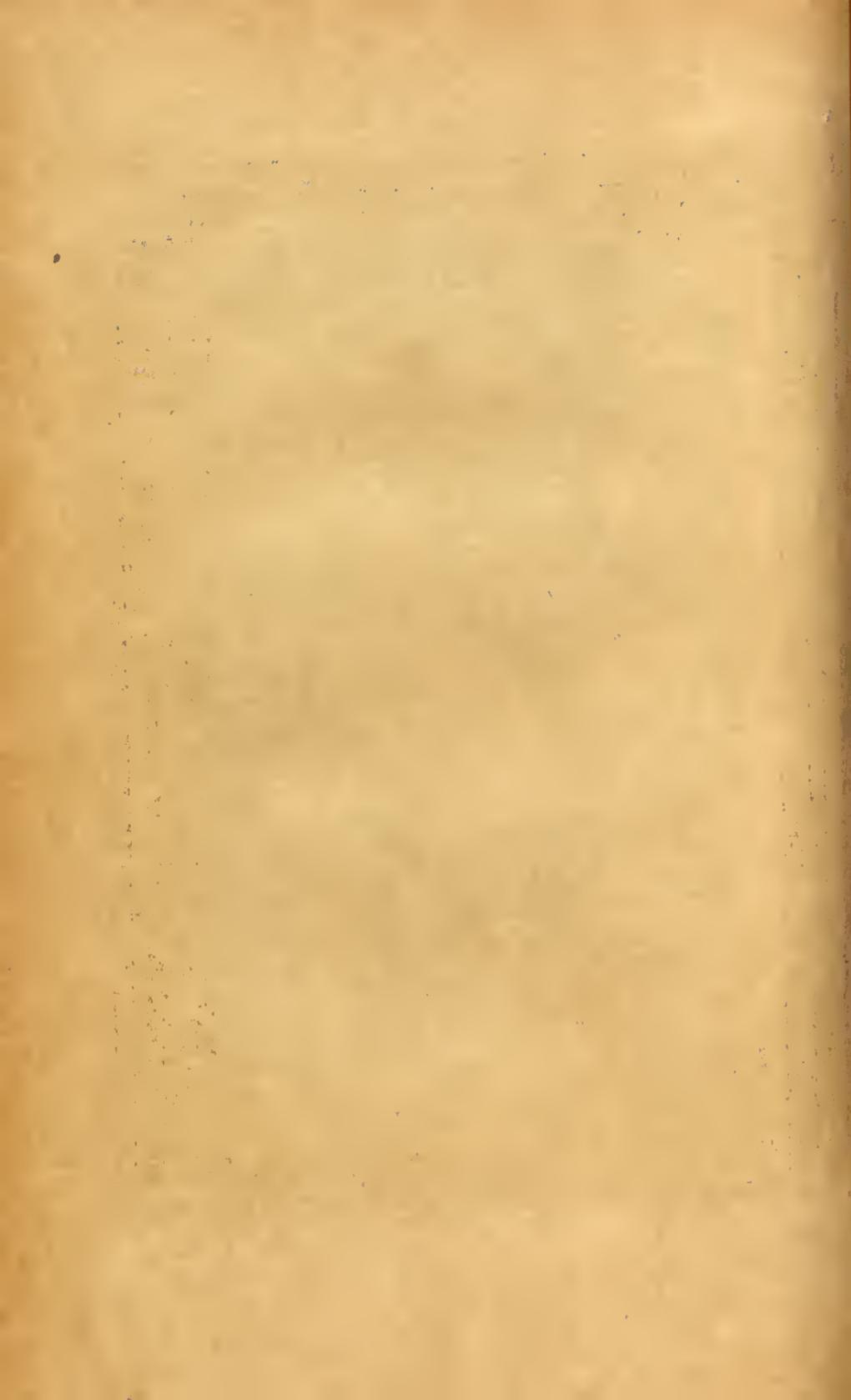
L'empire grec, entre autres les iconoclastes, dont la fureur ne s'en prenait pas qu'aux images, causèrent la perte de nombreux ouvrages. Les sacramentaires, les anabaptistes firent aussi une guerre impitoyable aux livres, les puritains, les presbytériens d'Écosse agirent de même, et c'est le cas de la plupart des fanatiques. La Terreur eut ses bibliolythes ou *biblioclastes* qui saccagèrent les bibliothèques des couvents et leurs continuateurs, un peu plus tard, jetèrent à la Seine la précieuse collection de livres de l'Archevêché de Paris.

En ce siècle, les plus nombreux Bibliolythes furent les plus obscurs, c'est-à-dire : les ignorants, les épiciers, les papetiers, les cartonniers, sans compter les innombrables *ennemis des livres* qui inspirèrent un curieux volume à William Blades, imprimeur de Londres (*The Ennemis of books, London 1880*). Nous voulons parler des souris, des rats, des mites, de l'humidité, etc., etc., qui ont découpé en dentelles les plus beaux incunables.

Bibliolythie. — Les civilisés flétrissent, par ce terme, la triste sauvagerie qui poussa certains hommes à détruire les annales, les bibliothèques, les ouvrages spéciaux, sacrés ou profanes, tout document historique.



*Le vendeur de Rops, de Légrund
et Artistes Modernes*



Il a paru plusieurs bons ouvrages sur la *Bibliolythic* ou *destruction des livres*, avec d'excellents catalogues des ouvrages livrés au feu ou lacérés.

Le plus complet de ces ouvrages, le plus conscientieux et le plus érudit est l'*Essai Bibliographique sur la Destruction des livres ou Bibliolythic* que M. Fernand Drujon publia dans la Revue *Le Livre*, et dont il fut tiré à part 256 exemplaires (format colombier); Paris, Quantin 1888.

Dans cette étude, M. Fernand Drujon donne un curieux catalogue des livres détruits par leurs auteurs et de ceux détruits par des éditeurs et particuliers pour toutes les raisons que l'on peut supposer. — Le savant bibliographe en énumère 268 tant anciens que modernes et la lecture de cet essai est infiniment plus intéressante que ce titre de *Bibliolythic* ne le pourrait faire supposer. — Pour le reste, c'est-à-dire pour les ouvrages voués à la destruction et qui ont été épargnés, nous renvoyons aux *Index Librorum prohibitorum* et aux ouvrages de *Pisanus Fraxi*. — Il convient de faire une différence entre les ouvrages condamnés et ceux qui ont été *exécutés*. — La *Bibliolythic* n'envisage que ceux qui ont inexorablement subi la totale destruction.

Bibliomancie. — Celui des arts divinatoires qui s'opérait au moyen d'un livre. Dans l'antiquité, avant de prendre une décision, on interrogait souvent le sort en consultant l'œuvre de quelque poète célèbre; l'hémistiche sur lequel tom-

baient les yeux état regardé comme un signe d'en-haut. Cette superstition se perd, l'occultisme renaisant pourrait seul la remettre en faveur.

La Bibliomancie ne se pratique plus guère que dans l'Orient musulman et plus particulièrement en Perse. Le nom d'*Istikhar* ou *Istikharè* qui désigne cette science, d'origine arabe, passionne toujours les mahométans qui se plaisent encore à enfoncer une épingle d'or dans un livre fermé et à déterminer, d'après le sens du passage atteint, le pronostic favorable ou fâcheux qu'il indique.

Dans l'antiquité grecque et romaine la Bibliomancie fut très populaire. L'*Énéide* de Virgile fut un des livres les plus usuels pour les expériences des Bibliomaniens.

Bibliomanie. — Fureur de posséder des livres, moins pour s'instruire que pour les entasser ou les collectionner. Aussi ce mal, qui sévit de façons très diverses, atteint-il de remarquables esprits et de simples imbéciles c'est Patin, d'après Richelet, qui, le premier, se servit de ce mot au xvii^e siècle.

La Bibliomanie est un mot vieillot, très Charles X. La Bibliomanie régnait au temps des diligences ;

aujourd'hui la *Bibliophilie* généralise dans le bon et le mauvais sens, la même expression.

La Bibliomanie sert depuis plusieurs siècles à la verve des philosophes, des satiriques et des physiologistes. La liste des écrits conservés sur cette maladie du livre fournirait un curieux catalogue où les noms de La Bruyère, de Balzac, de Nodier, de Paul Lacroix, de Jules Janin et de la plupart des Écrivains de 1830 à 1850 figureraient successivement. Il ne nous convient plus de rééditer l'épigramme de Pons de Verdun; en cinq vers, dont la citation est encore abusive, mais qu'il nous soit permis de donner un extrait des singuliers conseils humouristiques qu'un ironiste anglais inculque à son fils. Ils sont, pour le moins, inconnus :

« La plupart des savants, lui dit-il, ont acquis la science qui les distingue par le simple odorat. Ils flairent les volumes, rien de plus. Ainsi, vous prenez un livre, vous l'approchez de votre nez, vous aspirez vivement et aussitôt tout ce qu'il contient, histoire politique, science, poésie, polémique, religion, morale, fiction, tout ce qu'il contient, vous dis-je, va se loger dans votre cerveau. Une aussi agréable méthode d'enseignement n'est pas à dédaigner et s'il fallait étudier pour savoir, pensez-vous, mon cher enfant, que tant de gens eussent une bibliothèque ?

« Pensez-vous que la plupart des gens achètent des livres pour les lire ? Aucunement. Il leur suffit d'avoir sur des rayons un certain nombre de volumes, il se dégage de ces volumes réunis un parfum d'érudition

et d'esprit qui pénètre peu à peu le cerveau de leur propriétaire et lui donne, sans peine aucune et en quelque sorte malgré lui, une expression de science universelle.

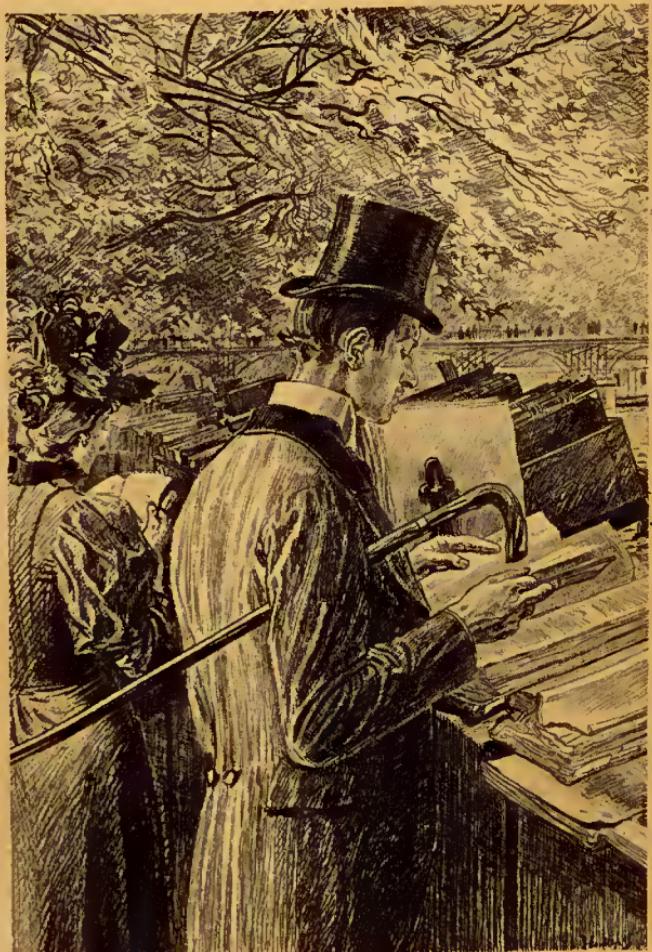
« S'il en était autrement, pensez-vous que tant d'ânes à deux pieds voulussent dépenser tant d'argent pour de magnifiques reliures ? Non, mon ami, persuadez-vous qu'ils acquièrent la science de la même manière qu'ils prennent le frais, en passant d'un appartement dans l'autre.

« Je vous ai assez dit, mon fils, pour ne pas juger nécessaire d'ajouter à ces conseils la liste des livres à vous procurer... fiez-vous au hasard. »

N'est-ce pas là une exquise façon d'exprimer la nécessité de la Bibliomanie, passion commode et imposante !

Bibliomane. — Un possédé de la passion bibliomaniaque. Le vrai Bibliomane poursuit ordinairement les bonnes éditions, mais, souvent aussi, une reliure le séduit plus qu'un texte ; il ne connaît guère les livres que par leur titre, leur frontispice et leur date. Il y a des Bibliomanes qui recherchent tous les livres sans distinction, d'autres ne s'intéressent qu'à une catégorie d'ouvrages ; certains n'ont d'yeux que pour les éditions de luxe.

Bibliomane, Épaphrodite de Chaeronée, qui vécut à Rome sous Néron et sous Nerva, possédant 30 000 volumes.



Le Bouquineur

Bibliomane, Sammonicus Serenus qui en avait 62 000.

Boulard, ex-notaire et célèbre Bibliomane, achetait ses livres à la toise et en avait réuni plus de 300 000. — Ce propriétaire de six immeubles à quatre étages — en était venu à s'exproprier lui-même de toutes les maisons qu'il possédait après les avoir bondées de livres jusques au seuil. — Cette passion du livre ainsi comprise et poussée jusqu'à la franche maçonnerie devient épique. Boulard vivra longtemps comme le prototype le plus étrange du Bibliomane de ce siècle.

Bibliopée. — *L'art de composer des livres.*

Mot désusité, mais de bonne formation et pittoresque.

Bibliopégie. — **Bibliopégiste.** — La Reliure, le Relieur. — Littré ne cite même pas ces mots, cependant très usités jusqu'au début de ce siècle, et qui sont d'une excellente formation de deux mots grecs exprimant la solide ligature des feuilles de livres.

On emploie aussi le mot BIBLIOPÉGISTIQUE pour indiquer l'art de la reliure.

La *Bibliopégistique* a éprouvé une grande décadence chez les Parisiens, écrit Dibdin dans son *Voyage bibliographique en France*, vers 1822, et, plus loin, il ajoute : « Thouvenin et Simier sont maintenant les deux étoiles du matin et du soir dans l'*Hémisphère bibliopégistique*. »

Les mots de *Bibliopégie*, de *Bibliopégiste* et de *Bibliopégistique* sont de ceux qu'il est bon d'employer; ce ne sont pas des synonymes absolus de reliure et de relieur, ils aristocratisent ces termes, les relèvent, leur donnent un vernis d'art et de consécration, comme une vicille patine de noble et antique métier naguère fort en honneur dans notre patrie.

Bibliophage. — Mangeur de livres, au propre et au figuré. Le rat est un bibliophage, et combien dangereux! — L'étudiant, le studieux, le bibliographe qui dévorent des textes, sont également des Bibliophages.

Mais le mot *Bibliophage* fut pris au propre. — Il y eut des *boulotteurs de livres*, des mangeurs de papier noirci, des aberrés du sens stomacal qui, ne pouvant se priver de cette étrange nourriture, engloutirent des encyclopédies. Tous les livres de *singularités* nous fournissent des anecdotes et des faits à l'appui de cette dépravation du goût.

La première mention relative à la Bibliophagie se rencontre dans les prophéties d'Ézéchiel (chap. III, v. 4-3).

« Le Seigneur me dit : Fils de l'homme, mange ce livre et va parler aux enfants d'Israël. J'ouvris la bouche et il me fit manger le livre... et il devint dans ma bouche doux comme le miel. » ..

Dans l'*Apocalypse* on retrouve la même idée : « J'alaï vers l'Ange, et il me dit : Prends le livre et dévore-le ; il sera amer dans tes entrailles mais sucré dans ta bouche. »

Octave Delapierre et Gustave Brunet, de Bordeaux, ont écrit sur la *Bibliophagie* de curieuses et précieuses études toutes remplies d'anecdotes et faits étranges.

Bibliophilie. — Le goût des livres, un goût éclairé. Cette dilection qui pousse à s'entourer de volumes, non pas toujours pour la seule vanité de la possession et de la puissance extérieure, mais avant tout pour s'en récréer l'esprit, pour s'environner d'amis qui ne changent jamais...

Prions : « Dieu de bonté et de miséricorde, ne nous laissez pas succomber à la mesquine tentation de dévoiler les misères, les tares, les softises, les vulgarités, les ignorances, les bassesses, les agiotages, les petitesses et les aveuglements qui se dissimulent sous cette noble pseudo-passion qui a nom Bibliophilie.

« L'amour, sous toutes ses formes et expressions divines, n'est-il pas chaque jour vilipendé, traîné hors de son lit normal, détourné de son sens élevé, incompris et prostitué de mille manières effroyables ?

« Donnez-nous donc, Seigneur, la puissance, l'indulgence, le pardon, la volonté de ne rien écrire qui puisse blesser notre prochain.

« AMEN! »

Bibliophile. — Ce devrait être un titre de mandarin lettré et rester l'apanage du véritable ami des livres, de l'esprit cultivé, ayant le respect, la religion des lettres, le dilettantisme de la lecture, de l'œuvre rare... Mais les lettres de noblessé ne sont pas toujours bien portées. *Demandez plutôt à Mascarille!*

Dans son *Dictionnaire raisonné de Bibliologie*, Peignot a écrit au mot *Bibliophile* une excellente définition qui nous vient tirer d'embarras.

« Cette dénomination convient à toute personne qui aime les livres. Le bibliographe et le bibliomane paraissent y avoir le même droit; cependant je crois qu'il convient mieux à l'amateur qui ne recherche les livres, ni par état, ni par passion, mais qui, dirigé par le seul désir de s'instruire, aime et se procure les bons et beaux ouvrages qu'il croit le plus propre à former une collection intéressante par le nombre et la variété des articles. La vraie philosophie guidée par le goût doit toujours déterminer le choix du *Bibliophile* dans ses acquisitions. Entasser des livres sans discernement ce n'est pas prouver qu'on les aime, ce n'est donc pas



celui qui a le plus de livres, mais celui qui possède les meilleurs qui mérite le titre de Bibliophile.

Bibliophilophe. — Bibliophilosophie. —

Puisque nous avons intitulé ce livre *Dictionnaire Bibliophilosophique* il est de notre devoir d'expliquer ce néologisme et de lui donner ici asile avec lettres patentes.

Le Bibliophilophe est le sage ami des livres dépris de toute ostentation et vanité. Ce n'est plus le passionné, le fougueux amant qui jette son or avec fièvre pour conquérir ce qu'il désire, c'est mieux peut-être, c'est le lettré éclairé qui comprend l'amour des livres à la façon de Montaigne, avec discernement et clairvoyance. C'est encore celui qui voit, qui sent, qui devine, ce que le vulgaire ne saurait apercevoir en un livre, qui chérit le vieux bouquin à l'égal du livre somptueux et qui se délecte, avant tout, dans cette muette conversation avec les grands esprits, laquelle n'exige aucun frais de réciprocité. La Bibliophilosophie c'est la science du bonheur intime, une science qui s'acquiert dans la solitude et qui s'enseigne peu à peu et délicieusement dans la fréquentation constante des bons ouvrages.

Tous les moralistes ont été des Bibliophilophes.

Bibliophage. — Celui qui fuit le livre, qui le prend en aversion — le *Bibliophage* est l'opposé du *bibliophile*.

« Les grands seigneurs de la politique, de la Banque, les hommes d'État, quelques hommes de lettres, dit Nodier, sont généralement *Bibliophobes*. De l'avis du Bibliophile, tout ce qui n'est pas brochure est déjà bouquin et le livre est l'ennemi qu'il convient de détruire.

La femme, souvent jalouse du livre, est Bibliophile par instinct, Paul Verlaine, sous ce titre de *Bibliophile* lui a consacré ce sonnet un peu brumeux et brenneux :

La femme, en qui l'on doit mettre tout son amour,
Tout son espoir et toute (au fond) sa confiance,
Néanmoins contriste le cœur, ombre et nuance,
Du bon bibliophile, encor que bien né pour

La paix et le repos, promis au jour le jour,
A qui du Livre fait un peu sa vie et lance
Dans ce gouffre ingénue de calme et de silence
Son ancienne fièvre et les faits d'alentour.

La Femme, ange et démon, suivant le vieux distique,
Est naturellement soumise et despote,
Et naturellement plaintive et... dure aussi !

Allons donc, allez donc, quand au cœur d'un chapitre
Écrit Dieu sait combien ! imprimé sous quel titre !
Interrompu, ne pas lui dire, enfin : ... Merci !

Beaucoup de Bibliophobes ne sont que des bibliophiles désabusés.

Bibliophore. — L'employé de bibliothèque chargé du service intérieur; le porteur de livres.

Oh ! le joli mot ! — comment ne pas s'étonner que

les romantiques — (qui l'ignorèrent peut-être), n'en aient point usé en leurs œuvres.

Voyez-vous, — avec la noblesse décorative du geste, — en un drame sombre, l'effet de cette phrase lancée par quelque héroïs moyen-âgeux :

« Bibliophore, holà ! — placez séant mon Tacite !

Hugo, maître de la métaphore
Que n'eus-tu fait de *Bibliophore* !

Bibliopole. — Le commerçant qui vend des livres. — Le libraire détaillant et aussi le petit éditeur dépositaire.

Hum ! Hum !... Le beau prurit de dissertation qui nous vient ici. — Mais trop dissenter cuit :

Opposons notre esprit au pôle
De ce mot de *Bibliopole*.

Le mot de *Bibliopole* était assez fréquemment employé au siècle dernier par les auteurs de bon ton ; Voltaire, Rousseau, Diderot en ont usé avec quelque malice ; quant à Sébastien Mercier, il nous a légué cette phrase, éternelle doléance des écrivains contre les éditeurs :

« Mon libraire n'est que *Bibliopole* ; il ne fait rien imprimer ; il dit qu'il ne veut pas se ruiner. »

O sainte prudence des *Bibliopoles* ! plus ça change...

Biblioscope. — Le pseudo-bibliophile. Celui qui

se borne à examiner les livres. Nous revendiquons l'honneur d'avoir forgé ce mot pour les Littré futurs.

Le *Biblioscope* est le faux prêtre et le faux dévot de la religion du livre; ce n'est pas un sincère amoureux, mais un *voyeur*. Il regarde, il touche, il flaire, il manie des livres qu'il ne lira jamais, il en tire surtout vanité; c'est un être superficiel qui ne vent connaître que l'extériorité des choses et ne se donnera jamais la peine de les approfondir.

Le *Biblioscope*, ou regardeur de livres, achète une belle édition, celle qu'on lui recommande chez son libraire, la fait relier par un bon faiseur à la mode et conserve cet ouvrage intact et non coupé dans sa bibliothèque ainsi qu'un bibelot dans une vitrine.

Il se dit que les bons livres mis en rayon sont comme les bons vins, mis en cave; qu'ils prennent de la valeur en vieillissant, et il se donne une jouissance vanitueuse, avec l'espoir d'un excellent placement à réaliser par la suite, à la hausse.

Le *Biblioscope* fait à la fois le succès et le krack des livres contemporains.

A l'heure présente, sur cent bibliophiles parisiens de la meilleure marque connue, parmi ceux qui fréquentent les *five o'clock* des grands libraires, il faut compter environ quatre-vingt-dix *Biblioscopes*. Paris n'est pas une ville de juste milieu, on y trouve le meilleur et le pire de toutes choses, et la moyenne par con-

séquent est fort médiocratique. Les *Biblioscopes* sont victimes de la mode, de l'opinion et leur goût est facile à guider, à démonter, à faire virer ; les libraires en jouent avec une assurance perfide et il est même nombre de petits éditeurs, dernier style, d'incultes et rustres personnages, qui exercent d'autant plus d'action sur eux que ces fabricants-détaillants sont des bavards intarissables, pleins d'admiration pour eux-mêmes et d'une outrecuidance endiablée.

Bibliotacte. — L'employé de bibliothèque auquel incombe le soin délicat de classer les livres.

Le Bibliotacte ne catalogue pas les livres ; il les range et ordonne matériellement.

Bibliotaphe. — Cette lugubre expression vient s'appliquer, comme une pierre tombale, à la manie de certains collectionneurs qui ne se procurent des livres que pour les enfouir, les immobiliser, les plonger dans la nécropole de leur bibliothèque, jamais visitée par eux avec un désir quelconque d'exhumation momentanée. — Vieux mot énergique et cruel.

On désigna longtemps sous le nom de *Bibliotaphe* les ecclésiastiques qui étaient chargés de la garde des actes des conciles, de l'expédition des actes et diplômes,

et même de l'administration des biens d'un monastère. On nomme aussi Bibliotaphe le véritable Bibliophile, mais égoïste; jaloux de ses trésors qu'il ne montre à personne. Le comte de Lignerolles, dont la vente après décès estrécente, fut longtemps considéré, à tort affirmé-t-on, comme un Bibliotaphe.

Les anecdotes foisonnent sur les Bibliotaphes; l'Encyclopédie Larousse conte longuement l'aventure de M. de Westreenen de Tielland. Mais les anecdotes historiques ne sauraient être ici narrées.

Bibliotathe. — Celui qui néglige les livres qu'il détient; le possesseur ignorant qui ne connaît, de sa bibliothèque, que l'extérieur.

Le Bibliotathe, — c'est l'athée du livre, le frère ainé du biblioscope. — Avec la fièvre de la vie contemporaine, hâtive et surmenante, combien en est-il parmi nous, mes frères, qui ne soient point, en conscience, peu ou prou Bibliotathes !

Bibliotechnie. — L'ensemble des connaissances particulières au choix des livres et à tout ce qui techniquement les concerne, impression, reliure, brochure, etc.

Bibliothécaire. — On écrivait encore au XVII^e siècle logiquement *Bibliothéquaire*; — celui qui

est chargé de la direction d'une bibliothèque, de son catalogue et de tous les soins que réclament les livres.

L'histoire des Bibliothécaires célèbres depuis Gilles Mallet, chargé par Charles V de dresser l'inventaire des livres du Louvre, serait à écrire. Elle se trouve faite en partie par des bibliographes de ce siècle, mais n'a jamais été mise au point. Guillaume Budé, J.-Auguste et François de Thou, Nicolas Rigault, Jérôme Bignon, Camille Le Tellier furent des bibliothécaires dignes de ce nom.

Mais à côté de ceux-ci, combien d'ignorants que l'on peut, selon Richelet, comparer à des cunqués à qui on aurait confié la garde d'un sérail. Les anecdotes foisonnent sur les Bibliothécaires sans mandat; nous ne citerons volontiers, parmi tant d'*ana*, que ce petit conte express en vers du XVIII^e siècle :

Damon qui s'occupant à plaire
N'a lu ni français ni latin,
Est nommé bibliothécaire
Par le Prince son Souverain ;
Il court aussitôt en instruire
Un parent, homme de grand nom,
Qui lui dit : « Belle occasion,
Mon neveu, pour apprendre à lire ! »

« Les Bibliothécaires, disait Bautru, sont les plus honnêtes gens du monde; ils ne touchent jamais au dépôt qui leur est confié. »

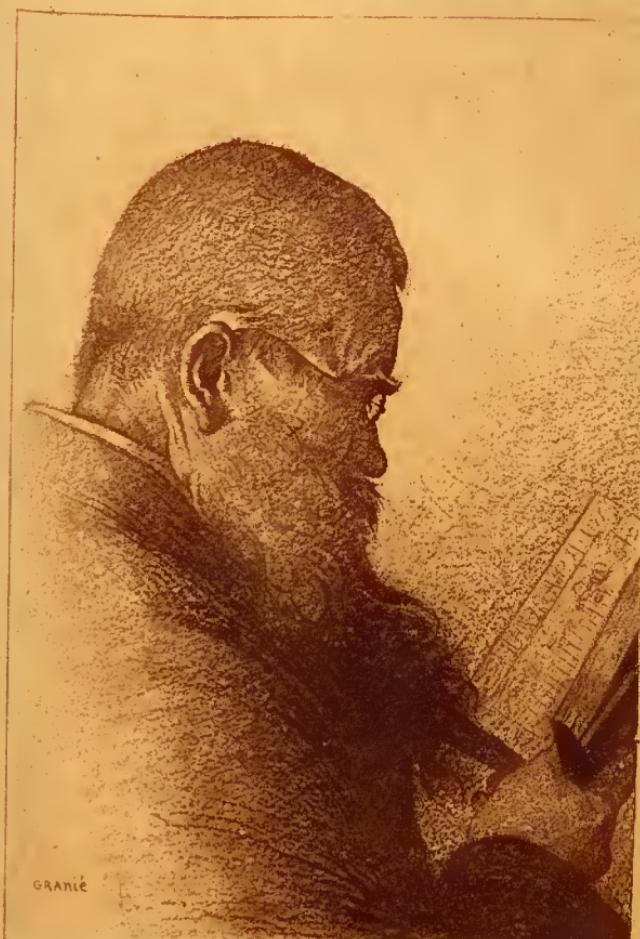
Bibliothégraphie. — Tout travail écrit sur les bibliothèques et les matières s'y rapportant. La connaissance approfondie des bibliothèques et de leur conservation.

Bibliothéconomie. — Le goût de l'administration d'une bibliothèque, l'art du conservateur de livres, la science de l'arrangement et de l'ordonnance qui constituent le parfait bibliothécaire. — Les Bibliothéconomes sont précieux et rares, bien que modestes et obscurs.

Bibliothèque. — Se dit, à la fois, du local qui renferme des livres, des tablettes qui supportent les livres et de tout ensemble, de toute collection de livres classés et rangés. Certains ouvrages sont aussi désignés sous ce nom, la *Bibliothèque des auteurs ecclésiasiques*, la *Bibliothèque des poètes*, la *Bibliothèque rose*, la *Bibliothèque bleue*, la *Bibliothèque Charpentier*, etc.

En tant que meuble, ouvert ou fermé, la Bibliothèque donnerait matière à toute une longue causerie.

D'aucuns adoptent la vitrine, d'autres le livre en plein air sur rayons. — Chaque contrée a ses modes



Le lecteur de Bibliothèque publique

ses préjugés. Il serait amusant d'en esquisser les variétés et de parler des conditions normales et pratiques des Bibliothèques contemporaines.

Quand on fera un *Larousse bibliotechnique*, nous traiterons le sujet en colonnes serrées. Les Naudé, les Peignot, les Brunet, les P. Lacroix ont écrit des volumes entiers sur l'arrangement des bibliothèques, — et, sur ce mot même de *Bibliothèque*, nous ne pouvons, en ce fantaisiste Dictionnaire, que saluer leurs œuvres au passage, sans prétendre aborder de front un sujet si complexe.

Biblistique. — La *Biblistique* est la connaissance exacte et approfondie des diverses éditions de la Bible. — Aux XVII^e et XVIII^e siècles la *Biblistique* fut en grande faveur. Aujourd'hui cette science est plus fréquemment exercée par les Anglo-Saxons et les protestants que par les Latins catholiques.

Bibliuguiancie. — Synonyme barbare et inusité de Bibliatrique.

C'est Nodier, dans son *Examen critique des dictionnaires* qui nous livre ce vilain mot, — que nous insérons par conscience, — pour exprimer l'art de restaurer les livres. Nous préférions de beaucoup le mot Bibliatrique.

« Il est d'autant plus curieux, dit le bon Nodier,

d'attribuer un mot fixe à l'art utile et curieux de la restauration des livres que cet art augmente de crédit tous les jours, à mesure que les productions de la typographie subissent les outrages du temps.

« L'imprimerie a multiplié, écrit-il, les ouvrages de l'esprit, mais sur des matières beaucoup moins durables que celles que nous ont transmises les chefs-d'œuvre des anciens. Il est presque impossible qu'un de nos livres se conserve matériellement pendant des milliers d'années, et pour le plus grand nombre il n'y a pas de mal. »

C'est égal, *Biblioguancie* est un mot qui ne fera jamais florès. Voyez-vous un Bibliophile s'écriant : « Quel malheur que cet exemplaire soit taché, il faut que je m'adresse à mon *Biblioguancien* ! »

Bois. — Le rectangle ligneux qui sert à la gravure sur bois; le dessin gravé par l'artiste sur ce rectangle; enfin, la planche, l'épreuve même obtenue par ce procédé.

Graver un bois, — Voilà un bois intéressant, sont, à présent, des expressions courantes.

Le procédé photographique sur zinc a tué, ou peu s'en faut, la gravure sur bois. — Les tailleurs de buis, abandonnés, mettent tout en œuvre pour rentrer en honneur et se faire de nouveau agréer par le public.

Des éditeurs leur viennent en aide. — Réussiront-ils ?

Nous ne le pensons point, et la raison c'est que la superbe tradition de la gravure primitive est perdue.

A la belle époque du bois, de 1835 à 1850, les vignettistes illustrateurs et les graveurs sur bois marchaient de concert, en une heureuse entente et étroite harmonie. C'étaient des spécialistes, plus occupés de l'effet caractéristique à obtenir que de la délicatesse des nuances et de la facture d'interprétation. — Gavarni, Johannot, Gigoux, Eugène Lami, Charles Jacques, Charlet, Bellangé, Pauquet, Henri Monnier, Vernet, Doré, et leurs collaborateurs, cherchaient, en leurs compositions, à donner des coups de pattes idoines à l'art du bois et les imprimeurs les suivaient de près. — Aujourd'hui, on recherche de jolies interprétations, des tailles blondes, des fac-similés d'œuvres qui ne sont pas *lignifiables*. On prétend tirer ces images sur du gros papier vélin du Marais à treillage trop lisible et de pâte râche qu'on lamine, et dont on fait revenir le grain après impression. On cherche à délicater le tirage; on obtient des épreuves molles, pâles, à lignes brisées, à effets creux, sans énergie, sans caractère; — c'est tout honnement affreux, antiartistique, inférieur au beau procédé naturel des maîtres d'hier.

Les peintres graveurs seuls pourront peut-être sortir le bois de sa sécheresse et de sa banalité actuelle.

L'histoire de la gravure sur bois, si brillante au XVI^e siècle, subit une éclipse partielle aux XVII^e et XVIII^e siècles. Vers 1780, Berwick fait magistralement renaître « le Bois » en Angleterre, tandis qu'en France la re-

naissance réelle ne s'accuse qu'aux approches de 1830.

Tous les arts, d'ailleurs, ont de ces hauts et de ces bas, dont le trait graphique est intéressant à suivre à travers les siècles. Peut-être verrons-nous de nouveau revivre la gloire de la gravure sur bois chez nous, mais ce ne sera point, pensons-nous, en suivant la tradition mièvre et banale, sans caractère décisif qu'on prétend actuellement lui indiquer comme voie nouvelle. Il sera urgent de revenir aux origines mêmes, à l'art un peu naïf et primitif, au caractère large et parfois un peu brutal de cette gravure en relief qui réclame des contrastes de blancs et noirs très accusés.

En attendant, Bibliophiles, défions-nous des éditeurs et graveurs qui nous attendent au coin *des bois*.

M. A. F. Didot dans son *Essai typographique et bibliographique sur l'histoire de la gravure sur bois*, servant d'introduction aux *Costumes anciens et modernes* de César Vecellio, a embrassé l'histoire complète de la gravure sur bois, depuis l'antiquité jusque à nos jours ; on ne fera sans doute jamais mieux que ce remarquable essai.

Bon à tirer, terme d'imprimerie. — On en sigille la dernière épreuve d'un travail après toutes corrections revues, lorsqu'est jugé possible le tirage de ce travail.

Le Bon à tirer se donne parfois après deux épreuves en placard, et trois ou quatre épreuves en pages. Le



Cabinet de Bibliophile



Les Brocheuses

Bon à tirer pour un auteur conscientieux, amoureux de la perfection de l'écriture et de la forme typographique, devient un acte de libération qu'il signe avec joie.

Après le *Bon à tirer*, le typographe fournit encore une épreuve de revision, nommée épreuve en *tierce*, sur laquelle les correcteurs jettent un dernier coup d'œil, c'est sur visa de la *tierce* que le tirage s'exécute.

Malgré tant de lectures, révisions et précautions, les coquilles ne sont pas plus rares dans une feuille d'impression que les coquillages sur une plage bretonne.

Ce qu'on en recueille... et de toutes tailles !

Bonne feuille, terme d'imprimerie.— Porte cette épithète flatteuse toute feuille d'un ouvrage, sa toilette achevée, c'est-à-dire après qu'on l'a tirée sur le papier même choisi pour l'impression.

La *Bonne feuille* est la feuille du format non plié telle qu'on la remet par rames ou paquets comptés à la brocheuse.

C'est sur les bonnes feuilles d'ouvrages, battant pavillon d'un auteur connu, que les journaux publient aujourd'hui les réclames monstres que l'on connaît sur les romans nouveaux ou certaines œuvres politico-historiques.— *On nous communique les bonnes feuilles de tel ouvrage...* est un cliché déjà bien usé du journalisme contemporain.

Bouquin. — Qui ne connaît cette expression familière, blagueuse et même un tantinet dédaigneuse dont on stigmatise les vieux livres ? Que de perles, pourtant, parmi les humbles bouquins, ces *out-law* des librairies !

Les sincères Bibliophiles ne sont, le plus souvent, que des *Bouquinolâtres*, aimant les livres pour leur usage, les livres dit *de fatigue* qui sont les vrais serviteurs prêts à tous les services et ouverts à toutes les complaisances.

Vivent les Bouquins ! Avec eux le lecteur est à l'aise ; il les prend avec la même plaisir qu'il éprouve à chausser de familières pantoufles. Le vieux bouquin se ploie à tous les usages, à toutes les fantaisies ; il a l'échine souple ; ses tranches bâillent d'elles-mêmes aux bons endroits ; il reste ouvert à la page qu'on a cornée ; on n'a plus à le briser, à le faire à sa main ; il a toute la servabilité de ceux qui ont beaucoup souffert.

Quelle différence entre le bouquin d'occase et le livre fraîchement relié et avec luxe ? Celui-ci est sec, dur, hostile, poseur, revêche, bégueule ; il montre les mines énervantes d'une femme trop bien habillée qui ne laisse prendre à son amant aucune privauté sous prétexte que sa toilette en serait froissée. Le Bouquin, lui, est toujours dispos ; comme la prostituée antique, il se livre de tous côtés. Rendons-lui l'hommage du travailleur : Gloire au vieux Bouquin !

Bouquineur. — L'amateur de vieux livres, celui qui bouquine. Forme deux importantes catégories, toutes deux remarquables par leur patience : celle des pourchasseurs d'éditions rares, de livres introuvables dans le commerce, et plus souvent celle des simples chercheurs de bonnes occasions et de documents de travail.

« Il faut avoir goûté le plaisir de bouquiner, — écrivait le Bibliophile Jacob, — pour le connaître, pour lui rendre grâce, comme à un génie bienfaisant et consolateur. Si ce plaisir n'était pas plus doux et plus fidèle que tous les autres, plus fort de ses émotions diverses, plus favorable aux organisations tendres et pensives, plus réel, plus vrai, plus matériel, verrait-on des jeunes gens s'y livrer avec empportement, des hommes de talent et d'esprit s'y plaire sans cesse, des riches et des puissants s'y délecter de préférence à tous les jeux de la puissance, à tous les hochets de la richesse ! »

« Si l'on nous demande, concluait le bon vieux Bibliophile, quel est l'homme le plus heureux, je répondrai : *Un Bouquineur*, en admettant que ce soit un homme, d'où il résulte que : *le bonheur, c'est un Bouquin !* »

Bouquiniste. — Libraire Bohème, étalagiste en plein vent, très particulier par son flair et ses passions, qui s'adonne à l'achat et à la vente des bouquins, qu'il expose en plein vent sur

les quais de la Seine ou dans de modestes boutiques et échoppes.

Le Bouquiniste a fourni sujet à de nombreuses études et monographies. — Son origine est antérieure au XVIII^e siècle. — Aulu-Gelle parle même des Bouquinistes de son temps.

L'intéressante corporation de nos Bouquinistes se modernise ; — on ne voit plus sur nos quais beaucoup d'ouvrages antérieurs au XVIII^e siècle ; les chasseurs de livres sont buisson creux le plus souvent ; l'occasion bouquinière semble avoir perdu son dernier cheveu.

Nous avons consacré tout un livre aux Bouquineurs et Bouquinistes, en 1893, sous ce titre : *Physiologie des Quais de Paris. Du pont Royal au pont Sully* (Paris, maison Quantin, in-8°, nouvelle édition en 1896). Une traduction en fut faite à Londres, en 1894, sous le titre des *Chasseurs de livres à Paris* « *The Books hunters in Paris* », qui donna l'idée à M. William Roberts d'écrire sur les Bouquinistes et Bouquineurs de Londres une étude spéciale, parue depuis lors, sous ce titre : *The Books hunters in London*.

Nous avons, en divers chapitres de notre livre, envisagé le monde des Bouquinistes sous tous ses aspects, passant en revue les vieux Bouquinistes disparus et restés légendaires sur les quais, ainsi que les modernes étagalistes dont plusieurs sont assez fantaisistes pour appeler l'attention et attirer la satire. Nous renvoyons donc les curieux à cet ouvrage où nous nous



sommes étendu avec complaisance sur les Bouquinistes anciens et modernes. Constatons seulement que l'établissement des boîtes à poste fixe a retiré, depuis deux ans, tout le pittoresque d'autrefois aux étalages naguère si pittoresques de nos quais parisiens.

Bradel, terme de reliure. — Cartonnage importé d'Allemagne et qu'on appelle encore du nom du relieur qui en répandit l'usage chez nous. Par ce système de « quart de reliure », les feuilles ne sont pas rognées et le dos est travaillé de manière que l'ouvrage reste ouvert à l'endroit choisi.

Lesné, le relieur-poète, parlant des cartonnages à la Bradel écrit : « On peut dire des cartonnages allemands ce que Ésope disait des langues : Rien n'est meilleur et rien n'est plus mauvais. En effet un cartonnage bien fait conserve le livre dans toute sa pureté ; il est simple, mais il a quelque chose d'agréable, d'élégant même. Mal fait il est extrêmement préjudiciable au livre. »

Le bon Lesné a absolument raison, le cartonnage sans nerfs, à dos uni, est ce qu'il y a de meilleur et ce qu'il y a de pire pour un livre. Bien conditionné, il s'ouvre mieux que tout autre et protège très solidement un livre, relié intact sur brochure avec sa couverture, mais s'il est mal grecqué, mal cousu, mal couvert et rogné, c'est une abomination.

Il est juste de dire que les cartonniers à *la Bradel* de Paris, sont aujourd'hui fort habiles et bien outillés et qu'en confiant ses cartonnages à la plupart d'entre eux, un Bibliophile, soucieux de ses livres, n'a pas à demeurer sur ses gardes pour peu qu'il s'adresse à Carayon, à Champs, à Pierson, à Noulhac, etc.

Très pratique et de plus en plus adoptée chez nous la reliure à *la Bradel*.

Bras (presse à), terme d'imprimerie. — Son nom l'indique, c'est un appareil au moyen duquel on peut imprimer sans autre secours que celui des bras humains. Les presses manuelles employées par Gutenberg et celles des premiers imprimeurs servirent, sans grande modifcation, jusqu'au XVIII^e siècle. Construites en bois, elles pressaient les types sur la feuille au moyen d'une vis verticale, que serrait certaine barre faisant office de levier.

Depuis les inventions modernes, la bonne vieille presse à bras a été reléguée aux musées des ancêtres. On s'en sert encore pour les épreuves et les *labeurs*, mais il devient presque impossible de faire tirer une belle publication entièrement sur des presses à bras.

Les pressiers à bras font défaut ; on n'en trouve plus sur la place ; la race s'en est perdue comme celle des postillons ; les vieux pressiers n'ont point fait d'élèves :

Tout ouvrier préfère devenir conducteur de machine et gagner sa vie ainsi plus largement et moins péniblement, la presse à bras rétribuant mal son homme.

Tout travail fait sur la Presse à bras, bien suivi et dirigé, est cependant infiniment supérieur, au point de vue de la beauté d'impression, au tirage sur machine en blanc. Mais qu'y faire ? Tout ne nous dit-il pas en ce siècle qu'il faut céder au nouveau, si ce nouveau nous donne, avec la vitesse, l'à peu près dont il nous faut satisfaire.

Brochage. — Vocable à double entente. S'applique indistinctement au travail de l'ouvrier qui broche un livre et à ce travail accompli.

Nous ne donnerons pas ici la technographie, même sommaire, de l'opération du Brochage qui est minutieuse et d'une explication souvent aride. On peut se reporter aux Encyclopédies Roret pour suivre le travail de l'ouvrière brocheuse dans toutes les minuties du métier. Un bon brochage à la main, pour livre de luxe, exige de grands soins, beaucoup de délicatesse, une *bonne couture* en plein pli de la feuille, un montage sur onglet fait avec précaution, beaucoup d'ordre et de méthode, sans en excepter une sérieuse mise en presse sans maculage du texte frais imprimé et un collage modéré, solide, et sans colle forte. Un exemplaire de luxe exécuté dans des conditions hors ligne, avec couverture repliée peut revenir parfois à l'éditeur à

environ deux francs, fournitures de serpentes comprises.

Brocher. — Les feuillets d'un livre ayant été pliés avec une certaine symétrie, les coudre ensemble, puis les revêtir d'un papier plus solide, constitue l'action de *brocher*, le brochage. Au XVII^e siècle, le verbe brocher avait plus de vingt significations diverses, selon les métiers qui l'employaient ou dont il désignait le travail.

Brocheur, euse. — Personne employée au brochage des livres. Des ouvriers et des ouvrières exercent également cette profession. Beaucoup de patrons dans les maisons parisiennes sont des patronnes. On dit plus normalement à Paris la Brocheuse que le Brocheur.

Brochure. — Quelques feuillets seulement brochés sous couverture. Elle excède rarement cent pages. Aussi, elle est apte à la propagande et excellente pour la réclame, avec son format commode et sa matière malléable?

Le siècle ridicule est celui des Brochures,

a dit Voltaire critiquant son temps où sévisaient déjà les libelles de toute sorte.

Sous le Second Empire, la guerre des Brochures fut formidable. — La Brochure devint une arme terrible dans la politique et son succès fut énorme dans la période entre le coup d'État et la guerre de 1870. — Depuis lors, l'ère des Brochures est évanouie ; l'industrie seule a recours à ce mode de publicité gratuite. — On n'achète plus de Brochures, donc on n'en fabrique plus et on n'en vend plus. Les Brochures, a-t-on dit, sont comme la pluie, un inconvénient de certaines saisons.

Burin, terme de gravure. — Instrument d'acier très tranchant dont font usage les graveurs pour tracer en creux sur les métaux. Le mot s'emploie pour caractériser quelque manière de graver : *un burin énergique*.

L'histoire si intéressante de la Gravure au Burin a été faite et reprise à diverses époques. Elle est touffue, intéressante et glorieuse pour notre pays. — La plupart des iconophiles en connaissent les principales phases ; on ne peut dire qu'elle soit achevée.

La Gravure au Burin est moins florissante certainement qu'aux siècles passés, mais il existe encore des maîtres burinistes.

Leur manière toutefois, qui est ample, vigoureuse, noble, décisive, s'accorde mal à l'illustration du livre moderne, de format toujours moyen et où le procédé de gravure veut de la minutie, de l'escamotage, de l'habileté superficielle.

Le Burin a quelque chose de franc, de précis, de loyal, de chevaleresque qui ne peut se rapetisser dans des miniatures ; il lui faut du champ pour son évolution, et il est peu probable que le royal in-folio, qui convenait si bien à sa mise en exercice, redevienne jamais à la mode. — Faut-il également pleurer sur la fin du Burin !

Pas encore, pensons-nous, car après Henrquel, nous avons eu Gaillard l'admirable graveur de Pie IX et de dom Guéranger, et Gaillard a fait des élèves qui se révéleront glorieusement quelque jour.

Nous croyons au contraire, d'accord avec le vicomte Henri Delaborde, que « tant qu'il se trouvera dans le monde des hommes susceptibles de préférer l'idée à la matière et l'art qui intéresse l'esprit au fait qui ne parle qu'aux yeux, la Gravure au Burin gardera sa part d'influence si modeste qu'on la suppose, si restreinte en réalité qu'elle soit. En tout cas, ceux qui de nos jours s'opiniâtrent, malgré tous les obstacles, à continuer à leur manière la tâche des Edelink et des Nanteuil, ceux-là auront bien mérité de leurs contemporains et reculé autant qu'il dépendait d'eux la déchéance absolue, si par malheur elle doit arriver, de l'art proprement dit, au profit de la fabrication fortuite et du métier. »

L'eau-forte périclitera plus sûrement que le Burin, d'essence plus noble et d'esthétique moins superficielle. L'art solide du Burin saura vaincre mieux que tout autre tous les procédés héliographiques à quelque état de perfection qu'on les puisse amener.

Buriniste. — Le graveur au burin. L'artiste qui se voue à buriner des planches.

La protection gouvernementale est une des principales raisons de déchéance de l'art. Dès que l'État intervient pour soutenir un groupe d'artistes, la médiocrité apparaît aussitôt, et l'on peut dire que c'est surtout depuis que les Burinistes concourent pour le prix de Rome, que leur talent a pris cette allure gourmée, officielle, qui réfrigère encore ce que leur art avait en soi de correct, de méthodique, et de peu échauffant.

L'État protecteur de l'art est une des plus grandioses bourdes de la médiocratie contemporaine. — Le jour où l'on s'avisera de décourager les arts, ils deviendront moins serviles et moins plats; ils s'insurgeront, ils rebondiront, et révoltés, livrés à eux-mêmes, ils dépasseront le banal niveau qui leur est assigné par les concours et les instituts.

Les Burinistes prix de Rome ont abouti à une gravure de breviaire ou de paroissien, effroyablement proprette et neutre. Quelques éditeurs y ont eu recours avec tendresse. On ne les en saurait louer.





Caractère, terme d'imprimerie. — De même que les humains, les végétaux et les animaux, les types des lettres se classent en séries, en nombreuses catégories, et chacun d'eux se différencie par son caractère particulier. Les types d'impression étant destinés, en outre, de par leur attribution, à graver dans les esprits des concepts, des idées, des images, ne pouvaient recevoir de dénomination plus exacte que celle de *caractères*.

Le mot *Caractère* n'est pas synonyme du mot *lettre*, comme on le croit assez fréquemment. Le mot *Caractère*, appliqué à l'écriture, désignait originairement un signe quelconque ayant pour but de matérialiser une pensée, de la rendre perceptible aux yeux, soit que ce signe représentât une lettre ou un mot, soit qu'il exprimât

une phrase. Pris dans son acceptation didactique, le Caractère signifie l'ensemble de toutes les diverses sortes de lettres qui composent la casse et qui ont été fondues avec identité d'œil et de corps.

Depuis que Simon de Coline, Robert Estienne et Vascozan déformèrent le caractère gothique, les types romains employés varièrent de forme, d'œil, de dessin. Une *Histoire des caractères d'imprimerie universelle* serait à faire avec des fac-similés d'impression chez tous les peuples, depuis l'origine des presses de Gutenberg.

C'est à Jenson qu'il convient d'emprunter les modèles à proposer aux typographes pour leur lisibilité. Jenson vivait en 1469. Avant lui, les principaux perfectionnements apportés aux procédés typographiques avaient été : l'emploi des caractères de métal, qui remonte à Gutenberg lui-même; l'invention du poinçon, par Schaeffer, de Mayence, et l'abandon progressif des lettres liées, gothiques ou romaines.

Dès 1548, Charles VII avait envoyé Jenson à Mayence pour étudier les procédés de Schaeffer. Il s'établit plus tard à Venise, et ses *Commentaires de César* offrent des types d'une régularité parfaite ; les capitales sont moins lourdes que chez ses prédécesseurs, et la forme de ses lettres est d'une élégante simplicité.

En 1501, le premier des Alde créait l'*italique*, associé depuis au *romain* dans tous nos ouvrages. C'est en 1540 que Garamond inventait les caractères adoptés vers 1592 par les Elzévier et appelés depuis caractères elzéviriens.

Abandonnés pendant quelque temps, ils ont reparu dans nos imprimeries depuis 1840.

En 1640, Louis XIII instituait l'Imprimerie royale et les nombreux volumes qui sortirent de cette Imprimerie lui valurent aussitôt une réputation universelle et méritée. En 1692, Louis XIV, devançant notre ministre actuel de l'instruction publique, consultait l'Académie des sciences sur la meilleure forme à donner aux caractères. Jaugeon rédigea un rapport, dont se sont inspirés Philippe Grandjean et son élève Jean Alexandre, auxquels on doit la barre de *l* qui sert aujourd'hui encore de marque de fabrique, aux produits de notre Imprimerie nationale.

La réforme de Firmin-Didot, en 1811, consista dans l'adoption des déliés d'une finesse excessive, qui, au point de vue de l'hygiène de la vision, fut une innovation déplorable.

Dans la lecture, le regard ne s'attache qu'à la partie supérieure des lettres ; d'où l'indication de leur donner des formes telles qu'elles diffèrent le plus possible les unes des autres dans cette partie supérieure. Les graveurs ont fait le contraire, et c'est en cela que se distinguent les caractères elzéviriens modernes où ce défaut persiste encore. Pour rendre une lettre facilement reconnaissable, il faudrait, comme le font certains caricaturistes, lui grossir la tête au détriment du bas du corps.

Les éditeurs ont, pour la plupart, cédé à la tendance qui porte à diminuer la longueur des queues dans les

lettres longues; seule peut-être, l'Imprimerie nationale fait exception; mais s'il y a intérêt à diminuer les queues inférieures, il y a désavantage, au contraire, à diminuer celles d'en haut.— En général, les lignes longues fatiguent moins la vue qu'les lignes courtes; et pour conclure, ce n'est ni par l'interligne, ni par la hauteur des lettres que se mesure la lisibilité, mais bien par la largeur des lettres et de l'écart.

Telles sont, en substance, les réformes proposées par un spécialiste, lequel pensait que c'est en fixant *le nombre de lettres acceptables par centimètre courant de texte* qu'un règlement ministériel pourrait intervenir utilement.

Dans nos publications de Bibliophiles, on n'est point sorti pendant très longtemps du type Elzévir auquel trop vivement on attribua toutes les beautés. -- Depuis lors, on a cherché d'autres types Renaissance et il semble qu'en revenant au type *Didot* repris et réformé par divers fondeurs on ait trouvé l'idéal.

Tel n'est point notre avis; le type Didot idéographiquement n'a rien de merveilleux, ce n'est qu'un pis aller; nous serions en droit de réclamer un caractère plus conforme à notre esthétique moderne, moins maigre, moins écrasé, d'une lecture plus aisée.

Motteroz, lui aussi, chercha un caractère rappelant le Didot dont il ne racheta pas tous les défauts.

En Angleterre, des chercheurs d'art, tels que William Morris, s'efforcent de réaliser pour notre temps ce que les grands maîtres imprimeurs du xvi^e siècle firent

pour le leur ; il est en voie de réussir. — Les Américains fondent également des types qui n'empruntent rien aux anciens. — Plus que jamais on pourra dire de notre pays : « Ce ne sont pas les intelligences qui manquent chez nous, ce sont les Caractères. »

Capitale, terme d'imprimerie. — La lettre initiale d'un alinéa, la majuscule qui se dresse, tel un chef, devant chaque paragraphe. Le caractère typographique qui sert à imprimer les lettres dites *Capitales*, lesquelles se divisent en grandes et petites, en grasses et maigres.

Les Capitales jouent un grand rôle en typographie. Elles expriment à l'œil un sentiment de Supériorité, d'Elévation, ce sont des Clochers au-dessus des villages.

Il est certains auteurs sensitifs qui cherchent, par la nature de la composition d'un texte, à donner, à l'aide des lettres, du relief à leur idée ; à peindre pour ainsi dire en typographie, en se servant de la combinaison de l'italique, des grasses, des *égyptiennes*, et qui — avec de la ponctuation et des tirets — parviennent à expressionner la forme des mots. Pour ceux-ci, la Capitale est une précieuse auxiliaire ; ils en usent abondamment à l'égard de tous les mots qui donnent une impression de Grandeur, d'Autorité, de Domination ou de Personnalité : — Ils écrivent Cathédrale, Roi, Empereur, Ville, Maître, Professeur, Je, Moi, Vous, avec des Capitales. — Ainsi firent J. Barbey d'Aurevilly, Th. Gautier,



Le Bouquiniste

Balzac et beaucoup d'autres; on doit ajouter qu'ils eurent grandement raison. L'individualité d'un auteur doit se montrer jusque dans l'impression typographique de ses écrits. — Les Allemands se servent dans ce sens beaucoup plus que nous de la Capitale. — Une page constellée de Capitales est plus parlante à l'œil, moins banale et moins plate qu'une page quelconque où ce souci de la lettre n'apparaît aucunement.

Les pages imprimées sans le nécessaire appoînt de l'expression typographique, c'est-à-dire sans tirets, sans blanc, sans variation de caractères et sans Capitales, défilent mornes et fatigantes sous le regard du lecteur ainsi que vues à travers les portières d'un train en marche, des plaines arides, sans arbres, sans villages, sans clochers, sans rivières.

Tout auteur artiste qui a le respect de sa prose prend vite le sentiment de la typographie pittoresque, et il n'est pas de vraiment beau et bon livre qui ne doive afficher la prétention logique d'une composition matérielle esthétique parlant à l'œil du lecteur.

Carton, terme d'imprimerie et de librairie. — Il arrive parfois que les pages d'un livre sont hérissees de fautes, en telle quantité ou de telle espèce, qu'il importe d'y remédier. On fait alors imprimer les changements, les corrections sur un feuillet supplémentaire; c'est le *carton*.

Carton, également, se nomme la division d'une

feuille en une, deux ou plusieurs fractions.
(L'in-16 forme deux, quatre, six ou huit cartons, l'in-4° deux cartons de quatre pages.)
Carton encore, cette maculature tout à fait unie sur laquelle se collent des hausses, afin de réparer l'inégalité du foulage.

« La Censure, écrivait Voltaire, a exigé qu'on mit plusieurs *Cartons* à tels ou tels de mes ouvrages. D'autres portent des *Cartons* qui sont dus à ma volonté, car toutes les fois qu'une faute forme un sens contraire à l'intention de l'auteur, un *Carton* devient indispensable, aux frais de l'imprimeur. »

En Bibliophilie les livres à cartons indiquent souvent les ouvrages corrigés, expurgés. Les exemplaires sans les Cartons expurgés deviennent donc souvent recherchés comme des raretés, soit pour les pièces supprimées, soit pour toute autre mauvaise raison.

Les *Fleurs du mal*, la *Chanson des Gueux* ont été des livres à cartons ajoutés ou retranchés selon les éditions. — L'amour des livres est plein de ces toquades et de ces chinoiseries.

Les *Cartons* d'impression font le désespoir des relieurs et des brocheurs qui les doivent mettre bien en place et exiger dans ce but une grande attention de leurs ouvriers. Beaucoup de livres à *Cartons* ont été irrémédiablement gâchés pour avoir été reliés et cousus sur nerfs avec des cartons mal en ordre.

Cartonnage, terme de reliure. — Système de reliure en carton couvert d'une toile, d'une étoffe, sinon d'un papier peigne ou de fantaisie, très pratique et aussi fort solide si le dos est préalablement couvert de toile.

Le Cartonnage des livres est une reliure d'attente qui protège le volume sans le déflorer. — Il conserve la couverture, les marges, c'est le préserveur, ce que Casanova eût nommé la « redingote anglaise » de tout ouvrage qui peut avoir des aventures et mésaventures, soit qu'on le prête, soit qu'on le trimballe en voyage.

Le Cartonnage obtient le succès qu'il mérite, il répond au besoin moderne et à l'amour du provisoire qui devient si souvent du définitif.

On désigne à *Bibliopolis* du nom de Cartonnage tout habillage de livre sommairement exécuté à l'aide de minces cartons et à dos brisé, faciles à ouvrir et qui ne constituent qu'une reliure incomplète, une reliure d'attente.

On emploie souvent le terme de *Cartonnage à l'anglaise*. Ce furent en effet les Anglais, puis les Allemands qui se servirent les premiers de cette protection pratique du livre, qui tient le juste milieu entre la brochure et la véritable reliure sur nerfs. Au commencement du siècle, la mode des Cartonnages apparut en France, où elle fut accueillie avec l'enthousiasme de l'angloomanie courante. Elle dura depuis le premier Empire jusqu'à la Restauration pour reprendre vogue

vers 1865. Elle demeure aujourd'hui définitivement acquise à nos mœurs bibliophiliques, et, sauf inventions nouvelles, il est probable que le goût du bon Cartonnage médiocratique ne fera que s'étendre davantage.

Le Cartonnage, — écrivions-nous naguère dans la *Reliure moderne*, — est, en quelque sorte, la robe de chambre du livre. Mais quelle robe de chambre ! ne serait-ce pas plutôt, et selon les ouvrages, — soit une dalmatique, soit une aube, soit une chlamyde, soit un domino, soit une douillette ?

Quand le Cartonnage est bien compris, qu'il est confectionné avec des tissus précieux, des toiles, des cuirs d'or, des soies brochées ou des peaux rares tannées, on peut dire que tour à tour, il affecte des formes de hoqueton, de houppelande, de peplum, d'omophore, de simarre, de stole, de rhingrave, de juste-au-corps ou de jaque de maille.

On peut le varier à l'infini et c'est bien là son charme suprême. Il égaie une bibliothèque, car il n'est jamais sévère à l'œil; il tranche sur les lourdes cohortes de livres basanés, maroquinés ou chagrinés.

Avec son dos uni où la lumière se joue avec éclat et ses pièces de titres multicolores, où chante le soleil des brs gaufrés, il présente un aspect jeune, frais, aimable, qui invite à la lecture et aux délassements de l'esprit.

Une bibliothèque qui n'aurait pas en ses rayons l'appoint des Cartonnages modernes si coquets offrirait une façade, froide, austère et ennuyeuse. Le Bibliophile contemporain doit avoir dans son ambiance le livre souriant



et aguichant, et, grâce au Cartonnage, qui autorise toutes les fantaisies, toutes les recherches, toutes les variations de la polychromie, il peut réaliser ce cabinet aimable d'amateur, qu'on ne saurait confondre avec celui d'un médecin ou d'un jurisconsulte.

Puis, entre nous, le Cartonnage, à l'usage, ne vaut-il pas mieux que la reliure solennelle qui est fragile et qui s'ouvre toujours si mal. — Ah ! les livres cousus sur nerfs, combien énervants ! Vivent les Cartonnages qui s'abandonnent, se livrent, se désarticulent comme des clowns en d'heureuses souplesses !

Cartonner, terme de reliure. — Revêtir d'un simple carton le livre relié.

Exemplaire relié cartonné, disent souvent certains catalogues de librairies, d'une façon naïvement pléonasmatique.

Cartouche. — Composition ornementale disposée en encadrement et dont on illustre beaucoup de publications, têtes de chapitres, titres et culs-de-lampe. La plupart des frontispices des XVII^e et XVIII^e siècles n'étaient que de vastes Cartouches, des sortes d'enseignes magistrales d'une ingéniosité incomparable.

On nomme aujourd'hui Cartouche en style d'impression ou de décoration tout sujet décoratif dont le mi-

lieu forme un espace libre destiné à recevoir une inscription, un titre, une rubrique, une devise, un avis spécial.

En typographie, beaucoup de Cartouches fabriqués avec des vignettes ajustées les unes aux autres ou exécutés sur bois ou sur zinc d'après des dessins spéciaux, ne sont que des *passe-partout* à tous usages et que l'on remplit de texte selon les circonstances.

Catalogue. — Tout dénombrement de livres dressé, enregistré avec méthode. La liste d'inscription, tant par ordre alphabétique que par ordre de matières, d'une bibliothèque ou d'un libraire. Les Catalogues de livres d'occasion, à prix marqués, les Catalogues de livres livrés aux enchères sont les plus fréquents en cette fin de xix^e siècle.

Dans le trop ignoré *Dictionnaire de Bibliologie catholique* qui présente un remarquable exposé des principaux objets de la science des livres, et surtout de ceux qui ont rapport aux études théologiques, M. Gustave Brunet, de Bordeaux, — qui fut le dernier type des bibliographes passionnés, — donne, à l'article *Catalogue* environ TROIS CENTS LONGUES COLONNES de petit texte, sur les différents Catalogues célèbres de bibliothèques privées ou publiques, en s'excusant de ne pouvoir poursuivre cette intéressante étude si complexe..

C'est en effet dans les Catalogues de livres que le bibliographe trouve les ressources les plus importantes et les matériaux qu'il met en ordre avec circonspection, car rien ne supplée à l'avantage d'avoir, autant que possible sous les yeux, les ouvrages dont on parle.

Parmi les Catalogues on distingue :

1^o Les Catalogues des bibliothèques françaises et étrangères destinées à la vente.

2^o Les Catalogues de bibliothèques particulières qui ne sont pas mises en vente publique.

3^o Les Catalogues de bibliothèques publiques.

4^o Les Catalogues officinaux ou de librairie d'occasion, à prix marqué.

Tous ces genres sont intéressants, surtout ceux qui sont destinés à la vente et qui se trouvent bibliographiquement rédigés, selon la bonne formule, par un libraire expert, savant comme le très érudit Claudin, le type même du libraire de la vieille roche, tel que les XVI^e et XVII^e siècles en connurent.

Les Catalogues valent principalement par les notes bibliographiques qui renferment parfois des particularités peu connues. On décrit avec soin les éditions rares, on examine attentivement les livres qu'on enregistre. Les Catalogues rédigés naguère par Potier, Techner, Labitte, Claudin et parfois ceux de Porquet, méritent d'être conservés et contiennent de précieux renseignements.

Il est des Catalogues fantaisistes et littéraires semblables à ceux que Monselet dressa de sa propre bibli-

thèque et dont on n'a pas oublié le titre: *Catalogue d'un homme de lettres bien connu*. Nous-même en 1894 avons fait l'essai d'un Catalogue biblio-anecdotique qui conserve encore quelque faveur.

La Bibliothèque d'un Bibliophile (Paillet) si spirituellement rédigée par H. Béraldi est un modèle du genre qui vaut tout ce qu'on a pu faire de similaire au XVIII^e siècle.

Il est bon de rappeler également au passage le *Catalogue des livres de la vente* (imaginaire) du Comte de Fortas qui intrigua si fortement le monde des Bibliophiles il y a environ trente ans.

Malheureusement, pour un bon Catalogue de livres mis aux enchères, il en est plus de cent d'une banalité désespérante.

Le mal vient qu'on se dépêche trop d'envoyer ses bouquins à l'hôtel, et que peu d'amateurs prennent le souci d'aider leur libraire dans cette épineuse et délicate rédaction d'un bon Catalogue.

Quant aux Catalogues de livres d'occasion envoyés par les libraires, on n'est pas réellement bibliophile, si l'on n'éprouve pas quelque âpre curiosité à les dévorer, toutes affaires cessantes.

Nous nous souvenons du temps, — il y a quinze ans, hélas! — où nous nous nourrissions avidement chaque matin, à l'heure du déjeuner, des Catalogues des librairies anciennes apportés en nombre par le premier courrier.

Était-ce la fougue de la jeunesse qui nous portait à

cette lecture fiévreuse, véritable chasse au bouquin faite à domicile, ou bien les Catalogues étaient-ils plus curieux à cette époque ? — Cruelle énigme !

En tout cas, il nous semble que le commerce des livres de documents était alors mieux compris et organisé, que les bons livres foisonnaient davantage et que le goût de se former une belle et bonne bibliothèque était plus général.

Ah ! les Catalogues des librairies Bailleu, Aubry Chaussonnery, Gouin, Claudin, Sapin, Martin et de tant d'autres presque tous disparus ! Quelles délicieuses petites secousses à leur lecture ! — Beaucoup étaient commentés avec saveur. — Ce qu'on y trouvait, ce qu'on y apprenait de choses, c'était inoui ! Dans la rédaction il y a en tout cas infiniment plus de sécheresse et de classement au petit bonheur parmi les Catalogues qui paraissent depuis lors. Ceux d'Alexandre Môre valent d'être signalés, ils sont excellemment rédigés.

Il en est de même pour les Catalogues de vente, ils n'ont que trop rarement l'intérêt des remarques et observations et le goût des scolies en est absent depuis trop longtemps. — Pleurons un peu, nous bien qu'archimoderniste, sur le passé qui s'en va !

Cathédrale (*reliure à la*). — Reliure pleine, inventée par les Romantiques et généralement exécutée par Thouvenin ou ses élèves, avec des dessins d'ogives, de rinceaux, de meneaux, frappés à froid sur maroquin à grain long ; le

Bibliophiles
Contemporaine
Bibliophiles
Contemporaine
Bibliophiles
Contemporaine

tout avec des reliefs appréciables et parfois des semis de quelques étoiles ou filets d'or par places.

On exécuta quelques reliures à la Cathédrale avec une polychromie un peu sauvage, jouant le vitrail.

Les beaux spécimens de reliure à la Cathédrale sont rares et ont atteint, avec la signature de Thouvenin, des prix très élevés dans certaines ventes.

Cazin (*format à la*), terme de librairie. — Édition, de format petit in-18 et in-24 et d'agréable aspect typographique, recherchée longtemps pour son élégance et sa commodité portative. Son inventeur fut le libraire Hubert-Martin Cazin, né à Reims en 1724 et tué à Paris, près de l'église Saint-Roch, le 13 vendémiaire an III (5 octobre 1795).

Il existe un excellent livre : *Cazin, sa vie et ses éditions*, par un *Cazinophile* (Brissart Binet, de Reims) publié à *Cazinopolis* (Paris) en 1877, et qui donne le catalogue des éditions publiées par Cazin et celui des contrefaçons.

Par la suite, un libraire-bouquiniste bien connu et qui exerce encore sa profession sur les parapets du quai

Voltaire, M. A. Corroënne, dévoua sa vie aux éditions Cazin dont il devint le bibliographe assermenté.

Cet auteur de la *Bibliographie Cazinienne* a édité un *Manuel du Cazinophile* qui donne le catalogue exact et complet de la *Collection parisienne* et de la *Collection lyonnaise* des Cazin.

On lui doit en outre plusieurs ouvrages :

1^o *La Période initiale du petit format à vignette et Figures de la collection Cazin* ;

2^o Une *Icono-Mono-Bibliographie* des petits formats in-24 du XVIII^e siècle où sont traitées toutes les questions des contrefaçons des livres de Cazin et signalées toutes les publications similaires.

M. Corroënne annonce d'autre part l'intention de publier prochainement :

1^o *Les Livres-bijoux précurseurs des Cazin* ;

2^o *Le Collier de perle des Cazin* ;

3^o *Les Menus diamants des dernières collections*.

On voit que la Cazinophilie est un domaine de *Bibliopolis* qui a de fervents mémorialistes.

Il n'est pas un Bibliophile de la vieille roche qui n'ait eu la passion des jolis petits Cazin, imprimés curieusement sur papiers divers aux tons jaunes, bleus ou verdâtres et si aimablement couverts parfois de vieux maroquin décoré de légers petits fers.

L'amour des Cazin, la *Cazinophilie*, se comprend encore par le choix des livres publiés et la façon toujours harmonieuse dont ils furent édités. — Jamais épais, mais d'heureuse venue comme justification, im-

pression et présentation, les Cazin reliés, même en veau porphyre ou marbré, donnèrent et donnent toujours à leurs possesseurs des plaisirs délicats, qui sont comme des sensations d'élégances d'un autre âge, retrouvées avec une douce mélancolie rétrospective.

Cazinophile. — L'amateur des éditions à la Cazin.

Les Cazinophiles récemment encore furent légion — toute la province française de 1825 à 1875 fut peuplée de Cazinophiles fiers de leurs collections plus ou moins complètes. — Le libraire Corroënne estime au nombre de 437 volumes les collections de Cazins authentiques. Heureux ceux qui possédaient la *Pucelle de Voltaire*, le *Fond du sac*, le recueil des *Contes choisis* et tant d'autres Bijoux avec les merveilleuses gravures des deux Delaunay, de Marillier et de Duplessis-Bertheaux. Le libraire Jules Leclaire, vers 1862 et, à sa suite, vers 1880, l'éditeur Jules Lemonnier entreprirent de réimprimer ces raretés conformément aux modèles même de Cazin en faisant graver à nouveau et avec soin les estampes originales, mais ces nouvelles éditions n'eurent qu'un succès médiocre, malgré la conscience et la fidélité de la reproduction. — Combien reste-t-il de Cazinophiles en ce temps ? Les jeunes générations *Cazinophileront-elles* ? — Qui le pourrait dire ! — Quoi qu'il en soit, lire un livre badin dans le format Cazin, c'est en quelque sorte boire du vin d'Aï dans un verre de mousseline.

Chagrin, terme de reliure. — La peau de chèvre transformée en ce cuir grenu dont les relieurs font usage pour des ouvrages secondaires. Le chagrin bien poli est encore estimable pour les reliures à la Bradel. Puis, il existe un chef-d'œuvre de Balzac qui, même dans sa mirifique et rare édition grand in-8° (Delloye et Lecou, 1838), réclame impérieusement et symboliquement l'emploi de cette peau spéciale.

Chromolithographie. — Impression lithographique en couleur. On nomme aussi *Chromolithographie* l'épreuve ou la planche terminée. Acheter une Chromolithographie; par abréviation, on dit souvent dans le public, la *Chromo-litho* ou mieux encore une *Chromo*; le mot *Lithochromie* est également employé.

Marcel de Serres est le premier qui se soit appliqué à l'impression lithographique en couleur. Ses essais de débuts datent de 1814. Engelmann perfectionna ce procédé vers 1837, puis Lemercier porta la *chromo* vers 1862 à un certain degré de perfection intéressant bien que peu artistique.

Jusqu'ici, la Chromolitho a plutôt donné des impressions criardes, brutales, épaisse, et tous les livres qui ont été illustrés par ce système de tirages successifs repérées sur pierres différentes n'ont pas précisément

brillé par une absolue délicatesse. Sauf pour les reproductions de bibelots, miniatures, bijoux, bagues, meubles et pages de manuscrits anciens, la lithochromo n'a pas encore produit les œuvres exquises qu'on est en droit d'en attendre.

Nous croyons que la lithographie noire a fait définitivement son temps pour les mêmes raisons que la gravure sur bois. On a perdu le coup de main de 1840 et on ne retrouvera plus les beaux noirs d'autrefois. La Chromolithographie, par contre, possède un avenir admirable, car des artistes de valeur s'y intéressent qui lui feront perdre son caractère vernissé, ses épaisseurs d'encre, sa désagréable patiné et qui lui donneront de la matité, de l'éclat, de la légèreté, de la transparence, de la délicatesse, tout ce qui en un mot constitue l'art contemporain.

Chromotypographie. — Impression en couleur soit à l'aide des caractères, soit par repérage de gravures sur bois ou sur zinc. On dit aussi : *Typochromie*. Il y a quelques années on a tâché de lancer le mot de *Monotypopolychromie*, à propos des tirages obtenus sur des machines étrangères imprimant trois, quatre ou cinq couleurs à la fois, mais ce mot barbare n'a pas réussi.

On se figure aisément que la Chromotypographie

est d'origine récente et qu'elle remonte à quinze années tout au plus; c'est une erreur.

Bien que le Gillotage ait puissamment contribué, grâce aux facilités et à la précision de la photogravure, à vulgariser la note d'impression polychrome, le tirage en repérage typographique par superposition et fusion de couleurs remonte tout au moins à 1845. On usait alors de bois. Nous avons vu à la maison Plon, un portrait du Prince Président, tiré vers 1851 en six ou sept tons qui est un chef-d'œuvre de Typochromie. La *Chromotypo* a beaucoup fait parler d'elle il y a sept ou huit ans; les éditeurs d'art semblaient compter beaucoup sur elle, mais elle fut vite abandonnée pour les publications de luxe et réservée exclusivement aux livres de grande vulgarisation et à bon marché, albums d'enfants, romans illustrés, livres d'étrennes ou de récompenses scolaires, etc.

La Typochromie revient très cher, si le tirage n'est pas considérable. Pour les publications tirées à petit nombre, le coloriage au patron sera toujours préférable et d'un aspect plus artistique.

Chrysographe. — Enlumineur en lettres d'or. —

C'est le nom que l'on donnait avant l'invention de l'imprimerie aux décorateurs de manuscrits sur vélin et plus particulièrement à ceux qui copiaient des manuscrits entiers en lettres d'or.

— L'imprimerie a tué la chrysographie.

La chrysographie était un art délicat dont nous semblons avoir définitivement perdu le secret. Les derniers calligraphes qui nous restent ne savent plus attacher l'or au parchemin ou au papier, ni lui donner ce relief, cet éclat, cette incomparable beauté que nous admirons encore sur certains manuscrits d'heures. Comment opéraient-ils ? qui nous le dira vraiment !

Les *Chrysographes* se distinguaient naguère des *Tachygraphes* qui transcrivaient par abréviations presque comme nos sténographes, aussi vite que la parole. Ils étaient honorés et ce métier devait leur être assez lucratif, car Justinien, dans ses *Institutes*, enseigne que les lettres d'or appartiennent, comme des immeubles, au propriétaire qui les a commandées pour décorer ses papiers et manuscrits.

Clandestin (*livre*). — Il est des livres qui se perpètrent comme de libertins complots où se préparent comme d'équivoques industries, dans l'ombre, à huis clos. Dirigés contre la tyrannie ou offerts en pâture aux libidineux, révolutionnaires ou ityphalliques, ils s'impriment en clandestines officines; ils se répandent en cachette et sont nommés, — pour cette raison, *Clandestins*. Ils font partie de la littérature dite *sous le manteau*, dont se composaient naguère les fonds d'ouvrages de galanterie des colporteurs. Nos pères les nommaient avec quelque

malice des livres qu'on lit d'une main. *Charlot s'amuse* est un des derniers chaînons de cette bibliothèque romancière-clandestine dont la bibliographie s'exila longtemps parmi les catalogues des éditeurs belges.

La pornographic (pour employer un mot prostitué par le journalisme et détourné de son sens véritable) a tellement sévi chez nous de 1878 à 1892 avec le naturalisme et la liberté de tout imprimer, de tout oser, de tout afficher, que la librairie clandestine a perdu beaucoup de cet attrait de fruit défendu qui lui faisait un mystérieux privilège sur la fin du Second Empire.

Il est un certain nombre de libraires qui vivent encore néanmoins de la vente exclusive de ces fleurs du mal que nous avons cataloguées naguère dans un conte intitulé : *Le Cabinet d'un Eroto-Bibliomane (Caprices d'un Bibliophile, 1878)*.

Existe-t-il encore des *bibliophalliphiles* comme feu le père Hankey qui fut le type accompli du sadisme littéraire, ou comme Alfred B., dont la bibliothèque se dresse souverainement curieuse comme un temple de Paphos en une érection raisonnée ? Nous croyons que l'érotologie est en baisse aussi bien que les divers ouvrages de la *Bibliotheca scatalogica*.

Les jeunes ne sont plus portés à ces lectures d'Onan et les... Vieux s'en vont...

Comme disait un philosophe : « On perçoit déjà comme une aurore nouvelle à travers le *Crépuscule des Vieux* ».

Bibliophiles
Contemporaine
& Bibliophilie
sous diverses
formes
Contemporaine
bibliographie

Classique (livre). — Évocateur de quelque beau nu antique, ce vocable a été mis au monde des épithètes pour les textes anciens et modernes expliqués dans les classes; s'applique, au demeurant, à tout écrivain dont l'autorité s'impose et à toute œuvre archétype. Les Classiques furent en grand honneur il y a vingt ans. Les *Classiques* de Lefèvre, en grand papier, furent payés au poids de l'or dans les ventes.

Opposés aux Romantiques, en librairie aussi bien que dans la lutte des écoles littéraires, les Classiques sont revenus, en bon ordre, au premier rang. — La postérité fait déjà Classique Notre Saint Père Hugo, comme il fera d'ailleurs Gautier, Mérimée et presque tous les autres Romantiques de valeur. — Le génie forcément, quelles que soient ses origines, se classe dans l'histoire de la littérature et par ce fait devient classique.

Clef ou clé (livre à). — Roman dont les personnages représentent, sous des noms fictifs, de très réels types de notre société. Un ouvrage qui révélerait les noms véritables de ces personnages serait aussi un livre à Clef; et, de même, toute explication de caractères énigmatiques, de théorie cachée sous des symboles, de doctrine ésotérique, etc.

En terme de Polygraphie, le mot Clef signifie encore l'alphabet d'un chiffre. Mais, pour demeurer strictement dans le domaine du livre, on dit qu'on possède la Clef d'un auteur ou d'un roman lorsqu'on a percé à jour les noms déguisés des personnages, ou la fiction des faits racontés. On dit : la Clef du *Cyrus*, la Clef de Rabelais, du *Catholicon d'Espagne*, de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, des *Caractères* de La Bruyère, des *Épitres* de Saumaise, de Scaliger ou de Casaubon. La Clef des *Liaisons dangereuses*, des pamphlets du XVIII^e siècle, ou encore la *Clef de Voltaire*, la *Clef historique de Télémaque*. On a publié : la *Clef de Rousseau ou Dictionnaire donnant l'origine, le sens caché et l'esprit des noms et qualifications pseudonymes qui se trouvent dans ses œuvres*.

Gabriel Peignot a laissé inédit un important ouvrage sur les Clefs, décrit par P. Deschamps, dans sa notice sur cet auteur, ainsi qu'il suit :

« Histoire littéraire des ouvrages à clef, c'est-à-dire des ouvrages satiriques, moraux, politiques, etc., dans lesquels les noms des lieux, des personnages sont déguisés, et les événements cachés sous le voile de l'allégorie ; avec la clef de chaque ouvrage rapportée en entier, expliquée et accompagnée de notes historiques ou littéraires, selon la nature du sujet. — Ce livre commence à la satire de Pétrone et se poursuit jusqu'en 1829 ; — il devait former deux volumes in-8°. Ce manuscrit capital, dont la publication eut fait sensation, passa après la mort de Peignot aux mains de M. Gustave

Brunet. Depuis le décès de celui-ci survenu en 1895, on ignore encore ce qu'il a pu devenir.

Il existe une *Bibliographie des livres à Clef* publiée il y a une quinzaine d'années par Fernand Drujon et qui mériterait d'être résondue et mise à la portée des nouveautés du jour. M. Drujon, en divers articles dans *Le Livre* a fourni des documents nouveaux et intéressants sur les livres à Clef.

Il y a beaucoup de livres à « fausse clef », il en est même que l'imagination publique veut forcer à la pince-monseigneur, on y trouve tout ce qu'on veut. — Le dernier exemple est celui des *Morticoles* de Léon Daudet, — on y a vu toutes les célébrités médicales de Paris, sans raison aucune. De même dans le *Lys Rouge* d'Anatole France, *Choulette* le poète a passé pour représenter Verlaine. — Il convient de se désier de ces Clefs passe-partout. — Dans la littérature contemporaine, dite à *Clef*, que de serrures ont un rat !

Cliché, terme d'imprimerie. — Lorsque la matière en fusion, sinon le dépôt galvanoplastique a été coulé dans une empreinte de page composée en caractères typographiques immobiles, son refroidissement ou son moulage forme un bloc dont le relief se trouve identique à celui des lettres mêmes. Ce bloc, destiné à l'impression, s'appelle le *Cliché*, et il rend de précieux services pour les multiples tirages.



Ce qui explique pourquoi le terme de Cliché se prend comme synonyme de lieu commun, d'expression devenue banale à force de répétitions, ou mieux encore de Stéréotype.

On nomme *clichage* toute opération qui a pour but de reproduire un objet plan au moyen d'une empreinte dans laquelle on moule un métal ou une matière qui se peut durcir, comme le celluloïd dont on a fait d'heureux essais et qui n'a contre lui que son inflammabilité. On nomme clicheur le patron de la *clicherie* ou l'ouvrier chargé du *clichage*.

On a longtemps recherché quel était l'inventeur du clichage que l'on supposa être Anglais. Aujourd'hui nous sommes fixés, c'est un obscur imprimeur nommé Valleyre qui, le premier, se servit de planches fixes pour imprimer ses calendriers au commencement du XVIII^e siècle. La technologie et l'histoire du clichage sont d'un grand intérêt, mais est-il utile d'en assommer le lecteur de ce Dictionnaire pondéré ?

Au Bibliophile qui protestera, nous répondrons par ce vers de Regnard qui devint un cliché cher à Paul de Saint Victor :

Quo feriez-vous, monsieur, du nez d'un marguillier ?

Coiffe, terme de reliure. — La coiffe est la partie de la peau dont on recouvre le haut du dos du volume et qui se rabat sur la tranchesfile. On dit

Faire la Coiffe, Coiffer un volume en terme de métier. On nomme *Coiffe lyonnaise* un genre de coiffe formée à l'aide d'une petite corde que l'on place pour la maintenir, sous la peau, en négligeant la tranchesfile.

Coins, terme de demi-reliure. — A l'origine, pour protéger les coins des cartons d'un volume, on collait des petites encoignures de parchemin blanc ou vert et l'on recouvrait de papier. Par amplification on s'avisa de revêtir les angles de cartons d'une petite peau de 2 ou 3 centimètres; puis, le goût de la peau se développant, les coins de cuir, chagrin ou maroquin, envahirent le livre jusqu'au tiers ou à la moitié des plats, laissant à peine un angle aigu au papier «peigne» de couverture. *Demi-reliure-coins*, est le terme de catalographie qui désigne les livres qui se trouvent revêtus de ces coudes de cuir.

Collage, terme de reliure. — Après qu'ont été réunis et brochés les feuillets dont l'ensemble composera un livre, le relieur imprègne de colle forte ou de colle de peau le dos de ces feuillets; c'est là le Collage, — bouclier protecteur. Les Bibliophiles méticuleux attachent une importance énorme à l'emploi de la colle en reliure.

Il est des amateurs qui pour bien juger d'une reliure ou d'un cartonnage, flairent un livre comme on flaire un melon et un perdreau. Ils jugent d'un mot : « *Trop de colle* », ou bien : « *Peu de colle*, c'est parfait ! »

Le « *Pas de colle !* » c'est l'idéal.

Collation, terme de librairie. — Une partie de la délicate préparation qu'exige un livre. Avant de travailler à la toilette définitive qui, de quelques feuillets, fera un volume, il est nécessaire d'inspecter ces feuillets, de constater leur présence à chacun et leur ordre. On s'en assure tant par les signatures à l'égard des cahiers que par les chiffres à l'égard des feuillets.

Collationner, terme de librairie. — *Procéder à la collation.*

Collationné complet, est un cri de triomphe du libraire expert dans les catalogues de ventes !

Lorsque ce cri victorieux n'est pas prononcé, l'acquéreur en vente publique fait sagement de se désier et de ne pas perdre un instant pour Collationner les bouquins qu'il tient de seconde main. Il a vingt-quatre heures pour restituer au libraire expert tout ouvrage incomplet et pour maudire ses poseurs de lapin. Après ce laps de temps, rien à faire, rien à espérer, on peut se considérer comme refait ; il faut conserver en sa bibliothèque, sans aucun recours possible, ses livres abélardisés.

Collectionner. — Selon la passion qui guide le collectionneur, et selon sa cérébralité et son goût, l'art ou la manie de faire des collections.

Le verbe Collectionner se conjugue sur tous les temps. Je collectionne le xvi^e; tu collectionnes le xvii^e; il collectionne le xviii^e; nous collectionnons surtout le moderne. Quelques-uns font le vieux et le neuf comme les *schumackers*. Les uns disent : « Je fais les vieux veaux ou les vieux maroquins », d'autres : « Moi les brochés, non coupés, avec couvertures ».

Collectionnez, Messieurs, collectionnez !

Collection. — Un de ces termes qu'un usage abusif a détourné de leur sens primitif. Collection, cela implique l'idée de choisir et l'on pense de suite à quelque harmonieux ensemble d'œuvres ou d'objets d'art, à quelque heureuse réunion de volumes rares ou d'ouvrages formant entre eux une unité. Cependant que d'assemblages sans goût d'objets hétéroclites ou quelconques se prévalent du titre de Collections! On range encore sous cette dénomination, mais sans qu'aucune ambiguïté soit à craindre, toute réunion en recueil de plusieurs ouvrages ou des divers numéros d'une publication, voire de pièces ou de morceaux.

Collection, dans le sens bibliophilique, se dit assez peu actuellement.—Du temps où l'on formait un *Cabinet*, ce mot avait sa raison d'être ; on collectionnait ferme, on inscrivait souvent sur ses Ex-libris, non pas *ex-bibliotheca*, mais plutôt *ex-museo*. Le Bibliophile avait alors quelque chose de l'antiquaire, du savant collectionneur, c'était un *cumulard* qui recherchait volontiers la belle épreuve, les cuivres ciselés, les miniatures, les tabatières enrichies de gouaches, d'émaux ou de pierreries, les meubles d'art, les statuettes, les autographes et le reste. Le mot *Collection* avait en ce temps sa raison d'être. On faisait Collection d'Aldes, de Plantin, de Boldoni, de Verard, de Cazin ; on réunissait des reliures de Clovis Ève, de Le Gascon, de Duseuil, de Padeloup.

Mais le terme de Collection est resté à la librairie : la *Collection Panckouke*, la *Collection Lemerre*, la *Collection des Antiques*, de Quantin, des *Classiques latins*, de Didot. Au XVIII^e siècle les collectionneurs de livres prenaient parfois le nom de catalogueurs.

« Cataloguer des livres à l'infini, sans les avoir lus, écrit Sébastien Mercier, qui croirait que cet emploi a rendu les hommes fort vains et leur a donné un air d'importance ?

Un Catalogueur ne le cède pas à tel érudit.

Colliger. — Encore l'action d'assembler, mais restreinte à des extraits. Colliger, c'était, car le terme et la chose ne sont presque plus en usage, c'était noter et réunir les passages qui,

Bibliophiles
Collectionneurs
Bibliophiles
Collectionneurs
Bibliophiles
Collectionneurs

dans une lecture, avaient le plus frappé, les pages impressionnantes des auteurs d'élection. Un esprit délicat pouvait ainsi composer de véritables bouquets intellectuels.

Colliger des textes est une expression bénédictine qui a encore sa valeur cependant bien diminuée.

Colombier, terme de papeterie. — Papier bien connu pour son format aux vastes dimensions (95×65) et qui sert principalement aux affiches du jour. On dit *demi-colombier*, *quart colombier* ou un *huitième colombier* pour désigner la dimension d'une feuille. *Colombier*, c'est aussi par ce nom que les typographes désignent la maladresse du compositeur qui a laissé trop de distance entre les mots.

Coloris. — On nomme Coloris la mise en couleur des gravures en noir tirées typographiquement ou en taille-douce. Le Coloris se fait généralement à la main, par poncefs découpés. On dit dans ce sens: *le Coloris au patron*. Voir *Patron*.

Composition, terme d'imprimerie. — La genèse de tout imprimé, la matérialisation des pensées. Le travail qui consiste à former les mots, puis



Coloriage au patron

les lignes et les pages, au moyen de caractères mobiles assemblés, arrangés.

La Composition, c'est le travail de Pénélope de l'ouvrier typographe. — Tout texte composé est repris, remanié par l'auteur en première, en seconde, en troisième lecture. — Le texte composé est d'abord tiré en épreuve, qu'on nomme en *première typographique*; c'est le plus souvent un abominable *mastic* qui n'est présentable à l'auteur qu'après un épluchage sérieux du correcteur en *première*. Les amateurs de livres qui n'ont pas touché à la typographie, ne peuvent se douter des terribles tracas que cause une Composition soignée.

La Composition proprement dite, abstraction faite des autres fonctions qui sont du ressort du compositeur, consiste à rassembler les lettres une à une, pour en former successivement et suivant un modèle donné, des mots, des lignes, des pages, etc. Le très clair et très complet *Traité de typographie* de Henri Fournier, paru en 1825, exprime dans toutes leurs diverses phases les difficultés de la composition, mise en pages, imposition, etc. Ce Traité est à lire; malgré son langage technique il pourra apprendre à ceux qui croient que faire un livre est aisé, à quelles longueurs il faut s'attendre même pour réaliser un simple bouquin de format courant et à peu près correct.

Composteur, terme d'imprimerie. — Un des

canons de la typographie. C'est sur cet instrument que le compositeur ordonne, aligne et relie ses caractères de façon à obtenir des lignes identiques par leur longueur.

Le *Composteur* est composé de deux pièces en fer soudées perpendiculairement l'une à l'autre et égales en longueur, d'une troisième à l'extrémité des deux premières et qu'on appelle le *talon*, enfin d'une pièce mobile appelée *langue*, et d'une vis avec son écrou servant à fixer la langue. Lorsqu'on justifie le composteur, toutes les parties du *Composteur* doivent être soigneusement dressées afin d'y pouvoir maintenir l'alignage des lettres et de ne pas fausser la justification.

Le *Composteur* est l'arme de précision du compositeur.

Condamnés (livres). — Les livres se ressentent des querelles et des passions humaines. Les tribunaux ecclésiastiques ou civils interdisent parfois la lecture de certains livres, d'autres sont saisis ou voués à la destruction. Il n'est pas d'époque qui n'ait ses livres Condamnés.

Il a paru sous ce titre : *Catalogue des ouvrages écrits et dessins poursuivis, supprimés ou condamnés depuis 1814 jusqu'à 1877*, un excellent Dictionnaire de Fernand Drujon (Paris, Rouveyre, 1879, grand in-8°) qui est d'une intéressante lecture, même après le *Dictionnaire critique, littéraire et bibliographique des livres con-*

damnés au feu, supprimés ou censurés de Gabriel Peignot (Paris, Renouard, 1816, 2 vol. in-8°). La lecture attentive de ces livres met le sage en grand appétit de philosophie sur la justice humaine selon les temps, les gouvernements et les idées régnantes.

L'Essai historique sur la liberté d'écrire chez les anciens et au moyen âge et sur la liberté de la presse depuis le xv^e siècle par l'infatigable Peignot (1 vol., Crapelet, 1832) est rempli d'anedotes curieuses et de notes sur les fantaisies de Thémis et donne une chronologie des lois sur la presse de 1789 à 1831. — Dieu ! que le sujet est propre à mettre un chroniqueur en verve !

Dans un journal de 1847, d'après le dépouillement de feuilles judiciaires, nous voyons cette prodigieuse statistique. En dix-sept ans, de 1830 à 1847, 1129 procès ont été faits à la presse, 57 journaux ont été tués par le parquet et la sévérité des juges : les hommes de lettres ont été frappés de trois mille cent quarante et un ans et huit mois de prison, enfin les amendes qui ont pesé sur les journaux s'élèvent à la somme de 7.110.500 francs. On se demande ce que pourrait bien produire la même statistique sérieusement faite de 1800 à 1896 !

Contre-épreuve, terme de gravure. — Sur l'estampe qui vient de voir le jour, il arrive qu'on imprime une épreuve en décalque sur celle qu'on vient de tirer, afin de posséder une reproduction dans le même sens que le dessin, le

but est de savoir aussi si la planche a besoin de retouches. — Ce fidèle miroir s'appelle la *Contre-épreuve*.

Peu de graveurs usent du truc de la Contre-épreuve. Félix Buhot, l'aquaforiste si chercheur, est un fanatique de la Contre-épreuve, pour le plaisir même de conserver d'étranges spécimens de ses estampes et de pouvoir montrer, à côté des épreuves positives, des négatives qui ont une impression vague, grise, indécise et dont toute la valeur consiste dans la délicatesse des tons, dans le charme vaporeux des contours.

Contrefaçon. — La propriété littéraire ayant été reconnue par différentes lois successives qui garantissent les droits des auteurs et ceux de leurs héritiers durant cinquante années après la mort d'un écrivain, on nomma Contrefaçon toutes les éditions faites à l'étranger frauduleusement et qui ne payant pas de droits à l'auteur, se vendaient sous petit format bon marché, établissant ainsi une concurrence désastreuse aux éditions françaises d'origine. Le commerce des Contrefaçons fut très considérable en Belgique de 1815 à 1860, et plus particulièrement à l'époque romantique, de 1828 à 1838. La Contrefaçon n'existe plus que de souvenir.

La Contrefaçon des livres publiés à l'étranger mériterait une histoire fertile en documents et anecdotes. Cette industrie déloyale remonte en effet jusqu'à l'origine de l'art typographique. — Un arrêt du conseil du Roi, daté du 27 février 1682, décrétait déjà des peines corporelles contre ceux qui réimprimaient des livres édités avec privilège de publication. Rien n'y fit. — Les Elzéviers pratiquèrent la Contrefaçon en Hollande sur une vaste échelle; plus tard la Suisse fut infestée par les Contrefaçons; au XVIII^e siècle elles accaparèrent toutes les imprimeries de la principauté de Liège, et, à peine enrayerées par la Révolution de 89, elles ne devaient recevoir un coup désastreux que de Napoléon qui, en portant le fer ou le feu à travers l'Europe, parvint à anéantir cette fraude devenue générale et presque légitime.

Après 1815, la Contrefaçon réapparut de toute part et principalement en Belgique où des sociétés de librairie sous les raisons sociales : Hauman et C^{ie}, Meline, Cans et C^{ie}, reproduisirent tous nos ouvrages de littérature, d'économie politique et d'histoire. — Enfin, peu après 1830, les frères Laurent établirent à Bruxelles une maison d'édition dont les Contrefaçons sont encore célèbres en leur format in-32. Hugo, Lamartine, Casimir Delavigne, Méry, Béranger, etc., furent réimprimés à des chiffres importants d'éditions. Il existe une très intéressante *Bibliographie des ouvrages français contrefaits en Belgique, dans le format in-32 et connus sous le nom de COLLECTION LAURENT*, par Arthur Boitte.

— Bruxelles, chez Adolphe Boitte, 1882, 1 vol.
in-32.

Depuis 1870, la Contrefaçon n'est plus, heureusement, comme nous le disions au début, qu'un désagréable souvenir.

Copie, terme d'imprimerie. — Sous ce terme générique, les écrivains et les typographes désignent les différents textes manuscrits destinés à l'impression.

Pourquoi *Copie*? — Balzac, qui fut maître typographe, essaye de nous l'apprendre : « On nomme, dit-il, en argot typographique *Copie*, le manuscrit à composer, sans doute parce que les auteurs sont censés n'envoyer que la *Copie* de leur œuvre. »

Est-ce bien exact? — N'est-ce pas plutôt parce que les *typos* auront appelé *Copie*, ce qu'ils sont chargés de copier? Ou bien encore l'étymologie de *Copie*: *Copia* qui signifie abondance, n'est-elle pas suffisante? Nous ne disons plus un écrivain fécond, mais un *pisseur de Copie*. — Aujourd'hui tout écrivain de profession est forcément polyurique de *Copie*.

« *Faire de la Copie sur quelqu'un* », signifie l'éreinter, *Corner sa Copie*, en terme de journalisme, veut dire, rater son article, rechigner sur l'ouvrage. — Le mot *Copie* est devenu de langage courant.

On a beaucoup écrit sur la *Copie* des auteurs — celle de Balzac était déplorable, Hugo avait une *Copie*

merveilleuse, Gautier minuscule. — En typographie, ce sont les pires écritures qui sont le mieux composées, sans doute parce qu'on les confie à des compositeurs de choix, tandis que la belle copie est livrée aux arpètes et attrape-sciences.

On nomme également Copie, par amplification, tout texte imprimé dont on désire une nouvelle édition. Dans ce cas, la plupart des éditeurs se montrent trop insoucieux en ne faisant pas faire au préalable une révision sévère des imprimés qu'ils livrent à la composition. Il est rare qu'un texte soit absolument correct et le public s'attend, à chaque réimpression nouvelle, à une édition mieux expurgée que la précédente.

En négligeant la révision des copies déjà imprimées, en ne les modifiant pas dans ce qu'elles ont de défectueux, un éditeur est grandement coupable, car aux fautes anciennes s'ajouteront de nouvelles et avec l'incurie ou l'ignorance de ceux qui vendent la littérature ou la science, chaque édition nouvelle est une aggravation des erreurs de celles qui l'ont précédée.

Mais nous sommes arrivés à un temps où l'on réimprime des ouvrages presque sans les lire, pour des gens qu'on sait ne devoir pas les lire davantage. Ce sont des sortes de bibelots qu'on lègue à la vanité des hommes, comme d'admirables vases très décorés en façade, mais qui ne pourraient résister à l'usage.

A tout prendre, recherchons en conséquence les éditions princeps faites sur la *Copie* originale de l'auteur et corrigées par lui.

Coquille, terme d'imprimerie. — L'effroi des auteurs, le désespoir des amoureux de belle typographie et la joie des plaisants qui cherchent dans les lignes matière à jouer sur les mots. Rien de plus extraordinaire, en effet, que les surprises causées par ces substitutions de lettres et toutes les erreurs de composition qui constituent des *Coquilles*.

On nomme aussi coquille en terme de papeterie, une sorte de format carré (56×44), qui répond assez, après pliure in-8°, à celui des lettres courantes. Ce papier est à l'usage des épistles; il est fortement collé et satiné comme une coquille interne. Primitivement sa marque fut un *coquillage*, d'où le nom qui lui est resté.

Eugène Boutmy, correcteur d'imprimerie, à la suite de son *Dictionnaire de l'Argot des Typographes*, a recueilli un choix de Coquilles typographiques célèbres ou curieuses. — Un poète anonyme a même écrit une *Ode à la Coquille* en vers libres, parfois amusants et qui débute ainsi :

Je vais chanter tous tes hauts faits
Je veux dire tous tes forfaits
Toi qu'à bon droit je qualifie
Fléau de la typographie...

On ne doit pas toutefois attribuer que des méfaits à la Coquille typographique — quelquefois, elle a prêté

des éclairs de génie à ses victimes; — ainsi, c'est à une coquille que l'on doit le vers fameux de Malherbe, dans son *Ode à Duperrier*:

Et Rose, elle a vécu ce que vivent les roses...

Malherbe avait simplement écrit le nom de la fille de Duperrier:

Et Rosette a vécu...

Parfois la coquille est ironique. Ainsi celle-ci :

J'aime à le voir, ô jeune fille,
Détachant ta noire mantille
De tes épaules de catin.

Ce n'est qu'un *c* pour une *s...*, mais comme cela enlève au vers sa banalité prévue. — Dans les journaux les Coquilles surabondent, parfois exhilarantes. On en ferait une collection précieuse, si l'on ne craignait que par un juste retour des choses d'ici-bas, les typographes ne les corrigeaient par malice, car on ne fixe pas l'imprévu; on ne le peut perpétuer.

Correction, terme d'imprimerie. — Signaler en marge sur l'épreuve, au moyen de signes conventionnels, les fautes de composition, ou noter les remaniements à faire subir au texte, tout ce qu'on désire y ajouter ou en retrancher avant de le livrer au tirage; c'est à quoi

se ramène généralement l'art de la Correction. La Correction comprend toute une série de signes conventionnels que bien peu d'auteurs connaissent. Beaucoup d'écrivains meurent sans avoir eu la notion de la véritable Correction typographique.

C'est, pour un auteur un peu amoureux de l'écriture, de la forme même des phrases, un plaisir d'art que de corriger une épreuve et d'y ajouter l'idée nouvelle qui sourd de l'idée déjà émise. Tout écrivain juge alors de l'harmonie des mots, de l'expression typographique des pensées alignées, et il corrige, corrige avec bonheur, attendant impatiemment la nouvelle épreuve sur laquelle il corrige encore. N'est pas véritablement littérateur celui qui ne comprend pas l'amour de la Correction et la délicieuse fièvre de la lecture d'épreuve !

Couleur (*livre en*). On nomme Livre en Couleur tout ouvrage illustré en polychromie, soit en chromolitho, soit en chromotypo, soit en chromo-laille-douce, soit encore colorié à la main, au patron.

Le Livre en Couleur est actuellement en grande faveur et non sans raison. A côté d'un texte noir, tout ce qui reflète la vie, dans son prisme d'illustration, est nécessaire. Un jour viendra qui est prochain, où, avec le per-



fectionnement des procédés de gravure et des machines à tirer typo-chromistes l'illustration en noir n'aura plus raison d'être. Au xx^e siècle, le livre en couleur sera général, le livre noir exceptionnel.

Courant (*titre*), terme d'imprimerie. — Le titre qui se trouve répété au fronton de chaque page, recto et verso.

Bien disposer un Titre Courant, en abréger les longueurs, en régler l'harmonie par le caractère employé est un des petits côtés d'art de l'impression.

Couronne, terme de papeterie. — L'espèce de papier dont une couronne fut primitivement le signe distinctif, la *marque*. La couronne est généralement employée en in-8° (47 × 37). Elle fournit un format à peu près de la dimension de l'in-18 courant.

Couverture, terme de librairie. — La matière dont on recouvre les livres. Néanmoins, cela s'entend plutôt du papier, et l'on appelle volontiers *reliure* tout revêtement en peau. La Couverture illustrée, depuis quelques années, inspire de vrais artistes et jouit d'un grand succès. — Jamais on n'a fait de plus jolies Couvertures polychromes qu'actuellement.

On entendait par Couverture autrefois la reliure du livre, ainsi qu'il en appert par ce quatrain qu'on voit au-dessous de la curieuse gravure de Le Pautre : la *Folie du Bibliomane*.

C'est bien le plus grand fou qui soit dans la nature
Que celuy qui se plaist aux livres bien dorez
Bien couverts, bien reliez, bien nets, bien époudrez,
Et ne le voit jamais que par la *couverture*.

La Couverture des livres est spéciale à notre siècle. — Ce n'est guère qu'aux approches de la Révolution que l'on imprima des Couvertures sur grossier papier gris ou bleu vert. — Auparavant les livres se vendaient brochés sous un papier gris, vert, sinon *escargoté*, sans titre, lorsqu'ils n'étaient pas livrés au public sous une reliure industrielle de veau raciné ou marbré avec tranches rognées et pourprées.

Avec le romantisme apparurent les premières couvertures illustrées. La génération d'éditeurs de 1840 comprit assez bien la couverture au point de vue dessin, mais ce n'est en vérité que depuis vingt ans que l'art de la Couverture a été porté à son apogée.

Avec le nombre effrayant de livres qui se multiplient chaque jour aux vitrines des libraires, l'importance de la Couverture « tire l'œil » s'est imposée. — On veut du relief, de l'originalité, de la couleur, de la drôlerie, c'est à qui détiendra le record de la Couverture de livre.

Nous pensons que l'art de la Couverture se dévelop-

pera encore davantage, et il entrera de plus en plus dans les mœurs bibliophiliques de conserver avec soin ce témoignage du livre tel qu'il fut présenté broché à son origine, recto, verso, dos compris.

Une *Étude historique sur les Couvertures de Livres* serait d'un grand intérêt.

On a publié déjà quelques essais tant en France que dans les *Magazines américains*, mais le livre documenté, illustré, reste à faire. La Couverture vaut bien l'Affiche qui compte déjà ses historiens. Attendons l'*Essai sur les Couvertures de Livres*; peut-être même y songerons-nous personnellement quelque jour assez proche.

Couvrure, terme de reliure. — Le corps du livre étant cousu, pressé, encollé, revêtu de ses cartons, l'opération de la mise en peau se nomme la Couvrure.

« Votre livre est à la Couvrure ! » disent les relietrs aux clients, c'est le « il est sur le feu » des garçons de restaurant. — Un livre recouvert est plus d'à mi-chemin des opérations qui en feront un livre relié.

Les traités de bibliopégistique consacrent de longues pages à la Couvrure qui est très difficultueuse et varie selon les peaux dont on se sert. Nous ne saurions aborder la technique de la *Couvrure*, intéressante en soi, mais compliquée en diable; la colle y joue un rôle considérable; mais, si vous croyez que je vais dire... Ah ! non ! *Peau de balle !* Messieurs les curieux !

Cryptonyme, terme didactique. — L'étymologie l'indique; qu'un auteur masque son nom véritable sous quelque anagramme, voilà cet auteur *Cryptonyme*, et *Cryptonyme* son ouvrage.

Ce mot fait partie du langage de l'ancienne Bibliographie. — Il n'est pas beau; il sent le renfermé et le moisé de naissance; — ne l'exhumons plus!

Cuir ciselé ou incisé, terme de reliure. — Le *Cuir ciselé, incisé* ou *buriné* est d'origine très ancienne. Dès la fin du moyen âge les Allemands employèrent ce procédé de décoration bibliopégique. Les moines des monastères, qui furent alors de merveilleux relieurs, se consacrèrent plus particulièrement à ce genre d'ornementation en relief sur cuir de bœuf. On connaît les gaufrures des peaux de vélins obtenues par les religieux du XVI^e siècle, et l'on a pu voir des *fers monastiques* conservés dans nos musées. Leurs cuirs incisés ne sont pas moins célèbres et, au Musée Germanique de Nuremberg, il s'en trouve de superbes spécimens.

Depuis quinze ans, nos principaux relieurs reviennent à cet art si vigoureux et si large du cuir incisé ou buriné. Nous ne chercherons pas à savoir lequel d'entre eux

s'ingénia le premier à raviver et mettre en honneur ce procédé trop longtemps exilé de leur atelier ; les uns nomment X, d'autres Z... ; peu nous importent toutefois ces questions de boutiques ; l'essentiel est de constater que plusieurs ont réussi avec maîtrise dans ce genre de reliure d'art et que, peu à peu, des élèves se formeront qui, espérons-le, dégotteront la science encore très primitive de leurs maîtres. Le cuir incisé peut se marier au maroquin, à la mosaïque ; on en doit tirer de surprenants effets décoratifs. — Les synthétistes d'art moderne y excelleront. — Le jour où des statuaires ayant l'intelligence et le sentiment du bas-relief se mettront à concevoir des Reliures en cuir repoussé, nous serons peut être sur la voie des vrais chefs-d'œuvre de reliures d'art.

Cuivre, terme de gravure. — La planche de métal sur laquelle, à l'aide du burin de l'eau-forte ou de la pointe sèche, taille ou fait mordre le graveur. Le résultat de son travail.

On dit : *graver un cuivre, mordre ou cuisiner un cuivre, planer un cuivre, biffer un cuivre, etc.* Le mot *cuivre*, comme le mot *bois*, est sérieusement entré dans l'argot des artistes et des Bibliophiles.

Cuivre devient aussi synonyme de *planche*. Après les tirages à petit nombre, il est d'usage d'oblitérer les cuivres, c'est-à-dire de les lacérer dans la partie gra-

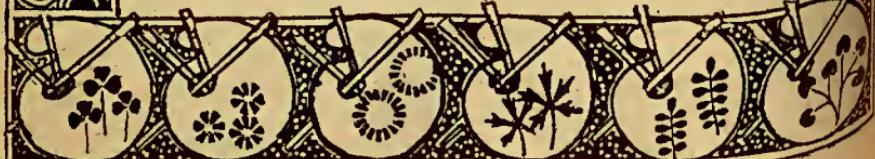
vée à l'aide d'un burin ou d'un brunissoir. Il est bon, dans ce cas, de tirer des épreuves des cuivres dont la gravure a été labourée en tout sens; c'est un témoignage d'anéantissement que le libraire-éditeur peut montrer à ses clients bibliophiles, et ceux-ci sont, en quelque sorte, en droit absolu de réclamer cette preuve de destruction.

Cul-de-lampe, terme d'imprimerie. — On aimait jadis à garnir les blancs qui se trouvent à la fin des chapitres avec ces ornements, ces vignettes, ces motifs dont l'aspect rappelle quelque peu les dessous des lampes ecclésiales.

Ah! le Cul-de-lampe ! Ingénieuse invention dont profitèrent tant d'artistes remarquables depuis les premiers xylographes jusqu'aux gentils vignettistes du XVIII^e !

Le goût des Culs-de-lampe s'est perdu, même dans les livres de luxe et cela est déplorable. — La plupart des éditeurs redoutent le Cul-de-lampe qu'ils ne savent pas toujours commander ou faire exécuter et qui vient doubler pour eux les soucis de la mise en pages.

Afin de pouvoir placer harmonieusement un Cul-de-lampe il faut un grand blanc; il est donc nécessaire que le texte tombe au tiers ou à moitié de la page. — Comment obtenir ce résultat? — C'est tout un travail compliqué et bien trop long pour la majorité des éditeurs de livres. Par paresse, ceux-ci passent outre et préfèrent laisser sans ornement ces terribles blancs qui déshonorent tout ouvrage qualifié d'art, à moins



qu'ils ne le maculent avec quelque vignette poncive ou quelque pauvre tiret typographique.

Et dire que les Bibliophiles ne protestent pas ! Ils trouvent cela propre, honnête, simple, sans paraître vouloir se souvenir de l'ancien axiome : *La Nature a horreur du vide.*

Ah ! si tous les amateurs étaient des connaisseurs... Mais voilà : *oculos habent et non videbunt.* — Les éditeurs ajoutent : *Aures habent et quando volemus : audient.*

Culispice. — Terme d'impression et de gravure peu usité, mais qui est, à notre avis, judicieusement composé par opposition à Frontispice. Nous croyons que c'est l'aqua-fortiste frontispicier Félicien Rops qui, le premier, se servit de ce mot *Culispice* à l'occasion d'ouvrages qu'il avait revêtus, en appendice, d'une illustration finale assez généralement découverte en bas lieu. Le mot *Culispice* mérite de demeurer dans le langage bibliophilesque. Le Culispice c'est le cul-de-lampe général, la planche de clôture du livre.

Curieux (livre). — Ce qualificatif s'appliquait en principe à un livre rare ou plutôt à une dissertation originale sur quelque matière peu explorée, mais, depuis cinquante ans, on l'em-

ploie abusivement à tout propos. — Tout ouvrage est qualifié, sans autre raison, de *curieux* sur tous les catalogues.

Cet adjectif *curieux* est, — ne le pensez-vous pas, — le plus énervant qui soit à l'heure actuelle dans les arts et les lettres. — Il est devenu d'une banalité, d'un inexpressif, d'un démonétisé absolu. — *C'est curieux*; — *c'est un livre curieux*; — *quelle chose curieuse!* — *mais, le curieux de la chose, c'est que..., etc., etc.*

Devant une telle poussée de *curieux* dans le langage, ce qu'on en arrive vite au scepticisme de l'incuriosité absolue! Non, vrai, c'en est curieux! — L'on dit également d'un homme érudit, d'un Bibliophile, c'est un *curieux*. Dans ce sens même, le mot *curieux* est horripilant; il rappelle le qualificatif de *voyeur*.

Songez à ce mot au bas d'une estampe du XVIII^e. — *Le Curieux!... Ah! Je te vois petit polisson!*

Curiosité (*livre de*). — Celui-là, également à l'origine, devait fleurer la bizarrerie, l'exégèse inattendue. Il traitait les sujets peu ou mal connus, divulguait les sciences mystérieuses, révélait des écrivains que nul ne soupçonnait, ou présentait, traduit au goût du jour, le bric-à-brac des grimoires oubliés. — Mais est-ce bien là le livre de curiosité actuelle? N'est-ce pas plutôt le petit boutquin polisson, érotique, qu'on vendait naguère *chez les Marchandes de frivo-*

lité? — *Livres de curiosité*, vous verrez ce titre en tête des catalogues transparents des Librairies pornographiques de Belgique ou de Hollande. Ce sont des ouvrages de curiosité également que l'on est censé vendre dans les librairies à arrière-boutique tenues par des dames aguichantes et septicémiques.

La *Curiosité* comme la *Rarelé* se sont effroyablement compromises en tous lieux. Il sera bien difficile de réhabiliter ces vocables qu'on a fini par traîner dans les ruisseaux les plus nidoreux.





Date (*d'un livre*). — L'indication du temps précis où parut un livre, l'époque de ses différentes éditions, s'il en eut plusieurs. Il y a des livres, — même des exemplaires, — qui ont une histoire à travers les siècles! — Que d'éditions pour les seules œuvres de Plutarque, de Tite-Live, de Bacon, de Shakespeare, de Molière, de La Bruyère, de Corneille, de Racine, de Voltaire ou de Beaumarchais! — Il importe donc, et beaucoup, de connaître les dates de leurs transformations typographiques.

La vieille Bibliophilie jonglait avec les dates des éditions. — Chaque amateur lançait naguère à ses émules des dates glorieuses de livres par lui possédés, avec vanité, comme pour fouiller l'envie des confrères. — C'était dans les cénacles une bataille de dates à en

perdre la tête. Toute cette belle ardeur s'est apaisée. — Il semble que l'amnésie des dates soit venue à tous nos contemporains. — La date d'une édition ne dit plus rien. — La caractéristique des Néo-Bibliophiles est l'S.D. des catalogues, le *Sans Date* qui, pour les vieux Bibliomanes, eût provoqué une exclamation équivalente au *Sans dot!* de l'*Avare* de Molière.

Puis, vraiment, cette science des dates devenait férolement tyrannique — les *zutistes* ont peut-être raison. Le voyou disait déjà : *Des bananes!* les Néo-Biblio diront de plus en plus avec ironie : *Des Dates!*

Dédicaces. — Elles sont de deux sortes ces oblations de respects ou de cordialités dont l'auteur épigraphie son livre. Les unes, imprimées, dédient l'œuvre en soi ; et certaines, les solennelles, le font avec l'intervention de quelque épître. Les autres, intimes ou banales, tracées par les mains de l'auteur lui-même, n'offrent qu'un exemplaire de l'ouvrage.

Les épîtres dédicatoires, très fréquentes aux derniers siècles, ont passé de mode. — Nos modernes auteurs dédient leurs romans, nouvelles ou fantaisies à des camarades de lettres avec la formule dernier style : *Pour M****, en épigraphe du fragment littéraire dédicacé, sinon sur le faux titre de l'œuvre.

Quant aux dédicaces autographes et intimes, combien peu sont expressives, originales ou éloquentes ! Ce sont

d'éternels *Hommages...*, *Souvenirs*, *Offert à...* et, le plus souvent : *A... M***, son ami*, le tout suivi de signature. On nomme cela sur les catalogues : *envoi d'auteur*. Bien rares sont les dédicaces plaisantes, spirituelles, caractéristiques, exprimant une personnalité. — L'art de les penser et de les écrire s'en est perdu aussi bien en prose comme en vers. — J. Barbey d'Aurevilly fut peut-être le dernier maître de la dédicace *ad hominem*. Un Recueil de ses Dédicaces individuelles formerait une plaquette des plus littéraires et du plus vif intérêt.

Puisque nous parlons de ces *ex-dono d'Aurevillesques*, donnons-en quelques-uns d'inédits :

Sur un exemplaire des *Diaboliques*, relié en blanc, l'auteur écrit ce quatrain de mousquetaire :

Vous avez donc mis une blanche chemise
Au dos des six drôlesses que voilà ?
Merci, monsieur, de l'avoir mise,
Qui la met aujourd'hui autrefois la leva !

Autre plus terrible du même d'Aurevilly à son vieil ami M. de Saint-Maur, sur le livre des *Bas bleus* :

Tiens ! prends... non ! ne prend pas tous ces bas bleus sans fesses
Qui font littérairement de ce Siècle un Cocu,
Et moque-toi, mon cher Saint-Maur, de ces drôlesses
Se croyant du génie et n'ayant point de c...

Sur tel autre livre, dédié à Alidor Delzant, d'Aurevilly écrivit cette jolie pensée :

Les livres qui plaisent sont les premiers anneaux de la chaîne d'une amitié.

Enfin sur un exemplaire de l'édition de ses *Poésies*, éditées à Bruxelles, on lit :

Quand la vie assassine, assassinait mon cœur,
Je les dissimulais en secret comme un crime
Ces vers, dont pas un seul n'exprime le bonheur!
L'auteur de ce recueil veut garder l'anonyme...
Il faut donc étouffer ces faux cris de douleur
C'est si bête d'être victime!

On peut s'étonner qu'à une époque où l'on publie si facilement les autographes intimes, les Mémoires des autres et les siens propres, les petites notes des écrivains, on n'ait encore rien fait paraître sur les Dédicaces contemporaines. — Il n'existe rien à vrai dire, sauf un petit ouvrage, en manière de plaquette, imprimé à Dijon en 1884 et qui a pour titre : *Dédicaces et lettres autographes*, par Clément-Janin.

Les Dédicaces méritent mieux : il est facile de les recueillir quand elles sortent du banal et ce serait former un recueil intéressant que de publier les plus curieuses de ce siècle, celles de Chateaubriand, de Hugo, de Vigny, de Mérimée, de Lamartine, de Musset. Il y a tant de Bibliophiles oisifs qui pourraient s'illustrer par cette besogne passionnante et d'un intérêt général pour les lettrés.

Défets, terme de reliure et d'imprimerie. —

Après l'assemblage des volumes complets d'une même édition, il reste ordinairement quelques feuilles, celles des exemplaires incomplets; on

les classe sous le nom de *Défets* et on les réserve pour le remplacement des feuilles qui peuvent se détériorer un jour ou pour les défaucher d'un nouveau tirage identique au leur. Les imprimeurs, au contraire, appellent *Défets* les feuilles qu'on tire exprès à petit nombre afin de compléter quelques exemplaires défectueux.

Dentelle, terme d'imprimerie et de reliure. — Vous connaissez ces motifs ajourés, ces ornementations arachnéennes qui encadrent, parfois, les pages ou enguirlandent gracieusement les titres de chapitres, ce sont, en imprimerie, les *Dentelles*. Ces mêmes motifs, dorés et appliqués en bordure sur le cuir d'une reliure d'un livre forment les *Dentelles* que les relieurs appliquent à l'aide de petits fers ou de roulettes soit sur les plats extérieurs, soit plutôt en bordure des soies sur le revers de maroquin de la garde intérieure du livre.

Pendant longtemps les Dentelles des relieurs ont été d'une banalité et d'une monotonie désespérantes. On les fabriquait à l'aide de roulettes poncives, plus ou moins larges, copiées d'après des décorations du xv^e ou xvi^e siècle. La plupart des dentelles faites par les Capé, les Trautz Bauzonnet, les Chambolle-Duru et C^{ie} ont été presque régulièrement dépourvues de tout caractère.

Philippe Burty, l'ex-critique d'art, qui fut un chercheur et un innovateur, le premier fit composer une roulette à dentelle faite de ses initiales entrelacées. — D'autres trouvèrent des motifs appropriés à notre moderne esthétique et peu à peu nous sortons de la vieille dentelle des Le Gascon, des Du Seuil, des Pasdeloup.

Ce n'est vraiment pas trop tôt, mais combien encore à faire, en dépit des optimistes, généralement *Biblio-philes « de carrière »* qui ont la frousse des innovations, tout en affectant un goût mensonger pour les choses nouvelles... — Mais ce qu'ils nomment le nouveau, ces carabiniers du modernisme c'est la nouveauté d'hier, celle qui est déjà consacrée, le nouveau suranné de la veille, jamais celui du lendemain.

Dépareillé (livre). — Ouvrage en plusieurs tomes dont l'harmonie se trouve rompue, soit par la perte d'un de ces tomes, soit par le remplacement du tome perdu au moyen d'un autre qui n'appartient pas à la même édition ou ne porte pas la même reliure.

Est-il un amoureux des livres qui ne se soit montré pitoyable aux ouvrages dépareillés ! — Pourquoi jeter à la voirie ces infortunés membres épars d'une famille dispersée on ne sait où ! Le livre dépareillé a quelque chose du chien perdu ; on n'ose toujours le repousser, puis il tient peu de place et rend bien des services. Matériellement, il sert à écaler les livres dans les fonds

des Bibliothèques, il se prête à tout, comme une brique souple ; il semble par sa servilité montrer sa reconnaissance pour l'hospitalité qu'on lui accorde.

Ayons toujours quelques livres dépareillés dans nos Bibliothèques, ne serait-ce que pour entr'ouvrir la porte à l'espoir de les restituer à leurs frères errants.

Deleatur. — Signe typographique, affectant la forme du petit delta grec, δ, par lequel on indique, dans la correction des épreuves d'imprimerie, qu'il faut supprimer une lettre, un mot, une ligne, un passage.

S'agit-il de corriger une erreur typographique, une coquille ? c'est d'une main parfois rageuse, mais presque toujours prompte et ferme, que l'auteur zèbre la marge du placard d'innombrables *Deleatur*. Quelle différence, lorsqu'il faut, à la réflexion, replonger dans l'obscurité du néant une phrase, un simple mot, qui, sous le feu de l'improvisation, semblait scintillant et, comme taillé à facettes, les doigts de l'écrivain, moderne Narcisse, hésitent alors et volontiers récalcitrant. « Les meilleurs vers sont ceux qu'on ne lira jamais », a dit un poète ; ainsi l'ouvrier de la plume, qu'il manie soit le vers fragile, soit la prose, mâle outil agréable aux fortes mains, est toujours tenté de supposer que le passage qu'il lui faut sacrifier à une quelconque convenance était précisément le meilleur. Tels certains





Le Dessinateur
(Heidbrinck)

votes de nos députés, les *Deleatur* ne se donnent que la mort dans l'âme. Soyons indulgents aux pauvres auteurs: *omnis amputatio dolorosa...* a certainement écrit quelque charcutier latiniste.

Desiderata. — Rubrique sous laquelle un Bibliophile inscrit soit dans une lettre à un libraire, soit sur un catalogue public, la liste des ouvrages dont il recherche la possession. On emploie rarement le singulier *Desideratum*, car la Bibliophilie est cumulaire et pluralise volontiers sa convoitise :

Tout collectionneur comme toute science a ses *Desiderata*.

Le mot *Desiderata* sur un catalogue d'ouvrages d'occasion est synonyme de: *on demande à acquérir, on recherche les livres dont désignation suil.*

Les *Desiderata* sont au nombre des raisons d'être de la Bibliophilie. Une passion n'existe que par le renouveau constant de ses désiderata. Le désir seul entretient nos ardeurs.

Dessin. — Les dessins destinés au livre sont de deux genres très distincts : ceux d'illustration qui représentent des personnages ou des scènes et ceux d'ornementation pure. On

pourrait ranger dans une troisième catégorie les rares compositions aptes, vraiment, à décorer le livre.

Pendant longtemps, les dessins conçus en vue du livre durent être exécutés sur deux ou trois types uniformes. Grâce aux moyens de reproduction dont dispose l'industrie contemporaine, tous les genres de dessin se trouvent maintenant faciles à adapter dans le livre.

Les Bibliophiles, après avoir recherché les rarissimes exemplaires enrichis de dessins originaux du XVIII^e siècle ne dédaignent pas aujourd'hui les ouvrages contemporains dans lesquels ils peuvent ajouter la série complète des dessins ou aquarelles signés par l'artiste et qui ont concouru à l'illustration d'un texte.

Les exemplaires hors ligne ainsi composés trouvent aisément preneur à un prix élevé, ce qui permet à l'éditeur moderne de faire entrer en ligne de compte la vente de ses illustrations originales dans le prix de revient d'un livre.

Mais bien souvent les dessins originaux sont d'une dimension bien supérieure au livre même, car la réduction photogravurée est faite pour ajouter des fînesse aux compositions, et masser les détails d'une illustration d'art, il s'ensuit qu'il est bien peu d'ouvrages contemporains où l'on puisse insérer avec quelque harmonie les dessins faits pour l'ouvrage, soit au crayon, à l'aquarelle, au lavis ou à la plume.

Autrefois, lorsqu'on procédait à la réduction au carré, les originaux étaient exécutés à la dimension même des reproductions gravées et leur délicatesse y gagnait en netteté, en joliesse, en perfection.

Toutefois nous ne pouvons encore juger de notre temps, et nous pensons que ce siècle laissera de superbes exemplaires enrichis de dessins originaux. Nos petits neveux ne s'embêteront pas lorsque passeront en vente, d'ici cent ans, certains exemplaires de livres de ce temps avec les originaux de Meissonier, de Doré, de Louis Leloir, de Maurice Leloir, de Félicien Rops, de Hérouin, de J.-P. Laurens, de L. Olivier Merson, de Grasset, de P. Avril, de Willette, de Carlos Schwabe et de tant d'autres.

Dessinateur. — Celui qui dessine en vue de l'illustration du Livre ou du Journal et plus généralement l'artiste qui exécute une composition monochrome à l'aide de la plume ou du crayon. Il est toutes sortes de dessinateurs, car le mot a considérablement dévié depuis son origine; il existe même à La Villette des décorateurs-inciseurs de cadavres de bœufs ou de moutons qui s'intitulent pompeusement *Dessinateurs sur viande*.

Le bon dessinateur, le dessinateur inné est généralement un spécialiste, un vignettiste, une sorte de

journaliste du crayon qui reste, quoiqu'il fasse, absolument Dessinateur, même s'il prétend fresquer des murailles ou exécuter à l'huile de grandes toiles — Meissonier est toujours demeuré un illustrateur dessinateur, de même les Neuville, les François Flameng, les Louis et Maurice Leloir et tant d'autres ; — on ne s'évade pas de l'illustration quand on est venu au monde *Dessinateur*.

Par contre — et c'est ce que tant de Bibliophiles, d'éditeurs, de libraires, ne comprendront peut-être jamais, — un grand peintre sera le plus souvent un mauvais dessinateur pour livres, un pitoyable illustrateur. — Tous ceux qui ont prétendu par caprice, vanité ou nécessité, descendre de leur échelle de peintre pour s'essayer dans le dessin d'illustration ont assez fréquemment échoué.

Le dessinateur possède un coup de main, un esprit de facture, un sentiment de l'effet, un art de synthèse, une virtuosité qui ne s'apprennent point. C'est en vain que le peintre veut atteindre à la légèreté, à la prestesse amusante, au ragoût de traits du véritable Dessinateur ; il est lourd, gris, monotone, dogmatique, assommant.

L'un est le clown fort, souple, échappant aux règles et aux théories, l'autre, c'est l'hercule, solide, râblé, biceptueux, mais de mouvements pesants et réfléchis. — *Épatant le clown ! — Bravo, l'artiste !* comme on crie dans les cirques. — Vive le Dessinateur !

Détransposer, terme de typographie. — Rien de plus commun, dans les imprimeries, où le

travail, très divisé, réclame une exécution rapide, que de se tromper dans l'ordre des pages. Les remettre en leur vraie place, c'est détransposer.

De toutes les bourdes typographiques qui afflagent un auteur au cours de la composition d'un livre, il n'en est pas de plus énervante, de plus écrasante que la transposition d'un texte, par la mauvaise disposition des paquets, des lignes ou de la mise en pages; il faut se chercher, se retrouver, faire des appels désespérés par enjambement sur les textes pour indiquer les suites normales. Il est rare d'ailleurs que lorsqu'on détranspose, on ne fasse pas ce qu'on nomme un *mastic*, alors, c'est la guigne noire, la débâcle des lettres, les lignes qui s'écroulent. — Ah! plaignez, plaignez l'auteur infortuné! englouti sous cette avalanche de caractères désordonnés.

Dictionnaire. — Très rébarbatifs d'aspect, mais combien utiles, ces in-folio imposants, ces in-4° et in-8° qu'on ne consulte pas autant qu'il conviendrait. — Un Dictionnaire bien composé, où les locutions usuelles se complémentent des étymologies raisonnées, où les explications alternent avec les exemples, mais c'est, en raccourci, l'histoire d'une langue !

On devrait faire une monographie des Dictionnaires. Cette histoire littéraire, bibliographique, anecdotique et philologique serait considérable, mais vraiment passionnante pour le savant qui y consacrera sa vie.

On ne connaît guère que le *Dictionnaire des dictionnaires* qui n'est pas digne de son titre, et certaine *Notice curieuse de M. Pélassier sur les Anciens Lexiques suivis de considérations sur les principaux moyens d'améliorer les nouveaux dictionnaires*.

Que de Dictionnaires en circulation, depuis les innombrables glossaires nécessaires aux langues — et dont quelques-uns sont formidables, tel le Dictionnaire arabe que les croyants ont baptisé de ce mot superbe: *L'Océan!* — jusqu'aux Dictionnaires des sciences, des arts, des métiers, de jurisprudence, de biographie et d'histoire. Il faut renoncer à appuyer sur un tel mot; le Dictionnaire est la clef de voûte de toutes les institutions. Les Dictionnaires français de toute nature, depuis celui de l'Académie jusqu'à celui de l'argot en passant par l'anthologie, la géographie, l'histoire, se nombreront par plus d'un millier, sans parler des *Encyclopédies*.

Le Dictionnaire est l'index de toute connaissance, la *Bible du savoir*, la quintessence des sciences humaines; on n'en fera jamais trop, et nous pensons que l'heure est proche où l'on ne conservera plus chez soi que des Dictionnaires parmi lesquels nous rêvons des encyclopédies spéciales indiquant les sources documentaires, nécessaires aux travaux à entreprendre dans toutes les branches de l'histoire, de la littérature ou de la phi-

logie, sans parler du *Dictionnaire des contradictions* qui hanta si souvent l'esprit de Voltaire et qui reste encore à faire. — Existe-t-il un bibliophile, vraiment amoureux des livres, qui ne se plaise à la dégustation des vocabulaires et qui n'aime à s'en pourvoir largement sur les tablettes de sa bibliothèque.

Il est des hommes de génie parmi les glossographes, des inconnus étonnans, pillés par tous les écrivains, qui, par esprit de corps, se garderont toujours de les révéler au public.

Honneur au dictionnaire, au vocabulaire, au lexique, et aussi au glossaire pittoresque et populaire !

« Le *Dictionnaire du peuple*, écrivait Joubert, n'est pas moins riche que celui de l'Académie. Chaque auteur a son dictionnaire et sa manière ; il s'affectionne à des mots d'un certain son, d'une certaine couleur, d'une certaine forme, et à des tournures de style, à des coupes de phrase où l'on reconnaît sa main. »

Le plus étrange, le plus inédit, car il n'a jamais été vraiment exécuté, le plus usuel toutefois, nous dirons même le plus abusif de tous les Dictionnaires,... c'est le *Dictionnaire des lieux communs*, à l'usage des impersonnels, de la foule, de tous ceux qui aiment se mettre à l'abri sous le parapluie des préjugés admis — c'est le Dictionnaire des passifs !

Didot (caractère). Typologie. — Types de lettres, d'un dessin assez pur, d'un œil large plutôt bas que créa le célèbre François-Ambroise Didot,

surnommé *le Jeune* vers la fin du XVIII^e siècle et dont ses successeurs s'efforcèrent de perfectionner les proportions et la pureté.

Le type Didot... Tous les fondeurs se sont mis à fabriquer ces caractères, assez bâtarde et d'une lisibilité discutable, depuis cinquante ans. Il y a aujourd'hui à Paris presque autant de *Didot* qu'il y a de fonderies, mais il est juste de dire qu'il n'en existe pas d'admirables, de revus, d'engraissés pour les besoins de notre vue et de notre esthétique.

Quand on pense que le XIX^e siècle français, si fécond en inventions, en recherches, n'aura rien créé de mieux comme caractères depuis l'an V, c'est à désespérer du goût typographique et l'intelligence des imprimeurs contemporains, c'est à crier sans fin contre notre paisible amour de la routine.

Les éditeurs, il est vrai, ne sont pas difficiles; ils vont avec complaisance de l'*Elzevir* au *Didot* selon la mode, sans concevoir la possibilité d'autre chose; ils ne se doutent pas que l'art graphique est soumis à des variations de goût, de vision, d'ambiance et qu'il doit se modifier selon les tendances nouvelles, d'après les lois de notre constante évolution.

Mais voilà... qu'y faire? — On prend du *Didot* faute de mieux, faute de pouvoir réformer l'intellect des typographes et des fondeurs... Ils vous diront que c'est tout ce qui se fait de mieux,... de plus moderne et nous subissons le *Didot* ingénument comme nous subis-

sons tant d'autres médiocrités, tant d'autres platitudes ! — Ce Dictionnaire, même, d'ailleurs, n'est-il pas composé avec des caractères de type Didot ! — Nous devons avouer y avoir été contraints par la nécessité, mais cela ne saurait durer, dussions-nous fondre nous-même ou acheter bientôt des caractères inédits en Angleterre ou en Amérique, si ce néant persiste chez nous.

Distribuer, terme d'imprimerie. — On nomme ainsi l'action de répartir, dans les cassetins (lisez les compartiments d'une casse), les lettres, les différents caractères, une fois le tirage opéré. Partager entre plusieurs typographes la copie envoyée à la composition, cela s'appelle aussi *distribuer*.

Distribuer les balles. — Signifiait autrefois : frotter l'une contre l'autre les balles — ou tampons dont on se servait pour encrer la forme — afin d'y répartir l'encre d'une façon égale. Les rouleaux ayant remplacé les balles, cette locution n'a plus de raison d'être, on dira encore toutefois *distribuer les rouleaux*.

Le *Bon à distribuer* un ouvrage ne se donne généralement qu'après le brochage et la prise des empreintes en cas de réimpression possible ; la distribution c'est la dislocation du travail, l'irréversible, l'enlèvement de l'échafaudage, quand on est sûr que la maison est achevée.

Doreur. — Dorure. — En ce qui concerne le livre, — l'or appliqué sur les tranches, sur les nervures ou les plats d'un ouvrage relié sinon l'or canalisé dans les empreintes de la couverture et du titre se nomme dorure. La Dorure, moyen décoratif précieux mais délicat, exige, pour être appliquée convenablement à la reliure de style, un goût et une main d'artiste très exercée. Les bons doreurs sont excessivement rares, on en compte cinq ou six tout au plus à Paris; les *mazelles* abondent sur la place et massacrent nombre de volumes, mais un véritable doreur est recherché à l'égal d'un virtuose et l'on comprend que cet artiste impose ses prix, des prix d'or assurément, mais sur lesquels on ne saurait ratiociner.

On distingue en Bibliopégie trois principaux genres de dorure: *la Dorure à la main*, *la Dorure au balancier*, *la dorure sur tranches*.

La dorure à la main, qui principalement nous intéresse, est la partie délicate par excellence de la reliure d'art.

Le doreur à la main (pour nous exprimer avec la précision du *Manuel Roret*) est l'ouvrier qui, avec des instruments de cuivre gravés en relief par un bout et montés dans un manche en bois par l'autre bout, fixe l'or par tous les points qui touchent les saillies de la gravure. Ces instruments de dimensions restreintes se

nomment *fers*, — bien que généralement ils soient gravés sur cuivre, — ceux de moindres proportions, destinés aux sujets alternés, aux fleurons, aux mignonnes vignettes, sont désignés *petits fers*.

Après avoir décalqué son dessin fait sur papier à l'aide même des fers noircis, le doreur opère à chaud sauf pour le cas où l'empreinte doit simuler la gaufrure et ne pas s'appliquer sur l'or couché. On nomme *Dorure à froid* ce qui n'est en général qu'un estampage sur encré et sans or. Le vrai nom serait tirage, gaufrage ou impression en noir ou en couleur.

Les doreurs emploient aujourd'hui avec assez d'harmonie diverses natures d'or, l'or pâle, l'or riche, l'or rouge ainsi que l'argent et le platine. Dans les reliures à mosaïque, qui demandent à être cernées selon les tonalités des cuirs encastrés, la variation des ors mérite d'être recherchée avec discernement.

Un bon doreur à la main doit aimer son métier et en comprendre les subtilités, les variétés, le caractère d'art ; il doit apporter une personnalité véritable dans la façon de pousser nettement ses fers avec goût à une profondeur moyenne dans le cuir. Il faut que son exécution soit équivalente à une signature et qu'on reconnaîsse la main à l'esprit même de la frappe.

On ferait un volume sur les conditions nécessaires au talent du doreur. Nous prendrons garde de ne pas nous y arrêter ici.

En dehors de la dorure à la main sur cuir et sur tissus et qui se fait sur le dos et les plats du volume

ou en encadrements, sinon en plein sur la doublure, il y a la *Dorure au balancier* qui n'est que l'amplification de la dorure à la main et à laquelle on a recours pour toutes les reliures industrielles ou reliures d'éditeurs, telles celles qui nous aveuglent lorsque vers décembre apparaissent les publications dites *Livres d'étrennes*.

La *Dorure au balancier* se fait à l'aide des presses à vis ou à levier et l'on emploie, au lieu d'une savante combinaison de fers, une simple plaque de cuivre gravée selon le dessin fourni, chauffée au gaz sur la presse même et qui estampe en or toute la surface de la couverture d'un ouvrage.

Il nous faut indiquer aussi la *Dorure sur tranche* qui naguère fut un art exquis et très compliqué que l'on ne pratique plus, hélas ! depuis que la dorure *en tête* est devenue à la mode parmi nos Bibliophiles.

Naguère on pratiquait la dorure *sur tranche blanche*, la dorure *sur tranche après la marbrure*, *sur tranches antiquées*, *sur tranches damassées*, *sur tranches ciselées*, *sur tranches caméléon*, *sur tranches à paysages transparents*, tous genres ingénieux, amusants, dont il nous faut, à vrai dire, regretter la disparition.

Nous n'avons guère conservé que la dorure *sur tranche brillante* qui est généralement affreuse et vulgaire. La dorure mate en or pâle d'une tonalité discrète se marie généralement mieux aux reliures décoratives contemporaines et nous en conseillons l'emploi.

Les métiers de l'or qui sont des métiers supérieurs mériteraient une monographie. Ce sont tous métiers

passionnantes et qui exigent, mieux que du goût, un sentiment élevé de la maîtrise à laquelle on s'efforce d'atteindre. Aucun spécialiste parmi les nombreux chrisophiles ne sauraient protester contre cette opinion.

Dos (d'un livre), partie visible du volume couverte de l'endossure du relieur. — Dans toute bibliothèque, les livres se présentent de dos; les revêtir de nuances heureusement choisies, de fers symboliques, d'attributs attrayants, contribue à la décoration du *home*, et devient une joie pour les yeux.

Il existe divers dos de volume. Le dos du volume broché est toujours un peu frigide, carré, laissant percevoir la couture au fil et les arêtes des cahiers assemblés.

En reliure il existe les *Dos cousus sur nerfs*, qui sont pleins et fixes en ce sens que le cuir adhère exactement à la couture et forme charnière lorsque s'ouvre le livre. Le *Dos cousu sur nerfs* ne se fait plus guère que pour les reliures de grand luxe auxquelles l'ouvrier peut apporter tous les soins nécessaires. Quant aux reliures courantes, le dos fixe s'oppose le plus souvent à l'ouverture du volume et reste sujet à mille inconvénients et détérioriations que les Bibliophiles connaissent.

Le *Dos brisé* est plus généralement adopté, soit uni comme pour les Bradel, soit avec fausses nervures ainsi qu'on le présente sur toutes les demi-reliures dites d'*amateur*. Dans la reliure à *dos brisé*, la peau

n'est pas fixée, telle une tunique de Nessus, aux cahiers du livre; une carte de carton intervient qui se nomme faux dos et qui se retire, formant un hiatus, lorsque s'ouvre le volume.

Le dos brisé est seul commode pour les livres de travail. Un livre relié à dos fixe est toujours corseté, sanglé, dur à ouvrir, si on ne prend parti de le violenter en lui brisant les reins.

Au point de vue décoratif, les dos des livres ont toujours été l'objet de recherches intéressantes dans l'histoire de la reliure; les petits fers y ont déployé leurs fanfares d'or, Pasdeloup y triompha; aujourd'hui on commence à les décorer avec une originalité et une recherche qu'on ne saurait trop encourager.

Double, terme de librairie. — Avoir des *doubles*, c'est posséder plusieurs exemplaires d'une édition d'un même auteur. Le bibliophile joue de ce terme comme le commerçant ou le bibliothécaire et même toute espèce de collectionneurs. Détenir des doubles dans ses rayons, bonne fortune intense quand l'auteur est illustre et que ses éditions sont rares.

La question des *Doubles* dans les bibliothèques publiques a donné lieu à de nombreuses brochures pour ou contre leur conservation. Nous n'entrerons pas dans cette querelle trop facile à ranimer.

Il est peu de Bibliophiles qui n'aient point possédé

au nombre de trois ou quatre éditions diverses les principaux classiques et les œuvres romancières classées des XVIII^e et XIX^e siècles. La passion des livres est pleine de ces aberrations; on a dix *Manon Lescaut*, quinze *Paul et Virginie*, six *Molière*, sous prétexte d'éditions comparatives; c'est une folie phénoménale, mais consacrée, admise, encouragée et qui permit il y a quinze ans aux éditeurs de luxe parisiens de doubler et même tripler leur *galette* en de lucratives opérations.

Il semble que cette toquade d'amateur cumulard soit en décroissance... heureusement, mon Dieu! — Imprimons, ne réimprimons plus; allons au nouveau, soyons pour les créateurs; plus de doubles, des éditions de luxe originales, n'est-ce pas suffisant!

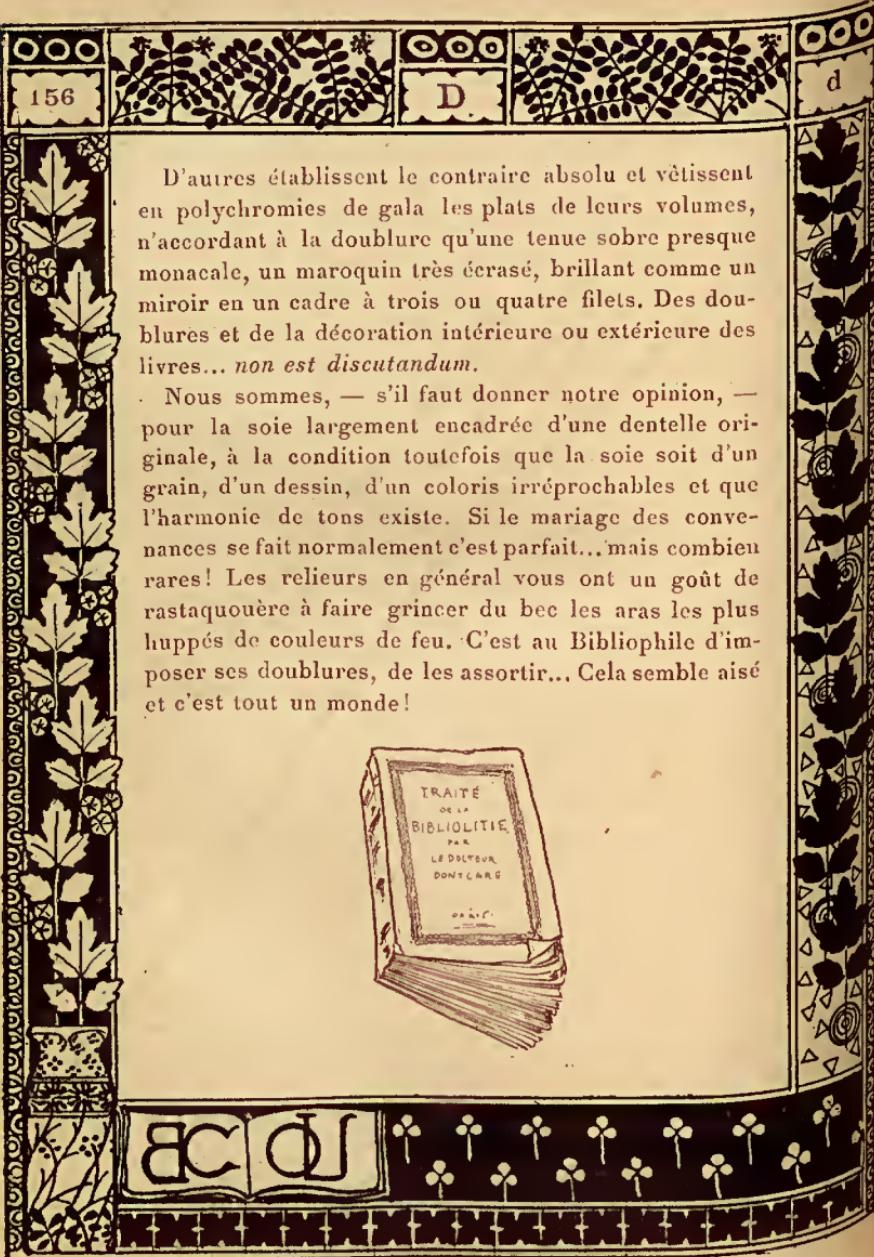
Doublure, terme de reliure. — On nomme ainsi le verso des plats d'une reliure pleine, lorsqu'on veut pousser le snobisme bibliophile jusqu'à soigner avec amour les dessous de ses livres chérirs à l'égal des dessous d'une maîtresse.

La Doublure se fait en maroquin plus ou moins décoré selon que l'ornementation des plats est plus ou moins fulgurante.

Quelques délicats doublent une reliure janséniste d'une décoration mosaïquée superbe et ruineuse, en vertu de cette doctrine aristocratique qui vante l'extrême simplicité au dehors et le luxe le plus raffiné au dedans ou au dessous.

D'autres établissent le contraire absolu et vêtissent en polychromies de gala les plats de leurs volumes, n'accordant à la doublure qu'une tenue sobre presque monacale, un maroquin très écrasé, brillant comme un miroir en un cadre à trois ou quatre filets. Des doublures et de la décoration intérieure ou extérieure des livres... *non est discutandum.*

Nous sommes, — s'il faut donner notre opinion, — pour la soie largement encadrée d'une dentelle originale, à la condition toutefois que la soie soit d'un grain, d'un dessin, d'un coloris irréprochables et que l'harmonie de tons existe. Si le mariage des convenances se fait normalement c'est parfait... mais combien rares! Les relieurs en général vous ont un goût de rastaquouère à faire grincer du bec les aras les plus huppés de couleurs de feu. C'est au Bibliophile d'imposer ses doublures, de les assortir... Cela semble aisément et c'est tout un monde!





Eau-forte, terme de gravure. — L'estampe tirée sur une planche de cuivre ou d'acier dont la gravure est préparée au moyen de l'eau-forte, nul ne l'ignore. On couvre la planche d'un vernis, sur lequel se décalque le dessin à graver, puis on reprend les contours avec une pointe ; cette pointe, enlevant le vernis partout où elle passe, permet ainsi à l'eau-forte qu'on verse ensuite sur le cuivre en une cuvette spéciale, d'attaquer et de creuser le métal. Ce dont se doutent peu d'esprits, c'est de la part d'imprévu qu'entraîne l'action de l'acide employé. L'artiste le plus virtuose, le plus initié, ne saurait prévoir ce que produira son mystérieux collaborateur. Aussi, de tous les procédés de gravure, la manière de l'eau-forte est-elle la plus passionnante.

Dans l'histoire bibliophilesque, l'eau-forte joua un rôle considérable, prépondérant, exaspérant, de 1868 à 1885. Le livre lui fut ouvert avec la plus extrême bienveillance ; elle se glissa partout ; ses adeptes se multiplièrent ; on n'entendit plus parler que d'eau-forte en tout lieu ; tout fut livré au renouveau de ce procédé exalté outre mesure... Quand on avait dit ce mot : *une eau-forte*, sans même bien le comprendre, on avait tout dit, l'eau-forte courait les rues, mordait les cuivres de toutes les librairies. Ah ! que de planches, mes enfants ! A l'imprimerie Salmon et chez Chardon et chez Lesclide on était sur les dents, on tirait la nuit, on embauchait du monde, on faisait fortune. Le père Gaucherel régnait, Victor Hugo de l'eau-forte, sur une armée de graveurs ou plutôt d'*aggraveurs*, qui traitaient Paris en pays conquis. — L'*Union Générale* des aqua-fortistes tenait ses assises sur un Capitole. On mordait, mordait, mordait sans trêve... Mais un beau jour les mordeurs furent mordus, l'eau-forte déclina et l'art du livre, un instant vitriolé par elle, put panser ses brûlures et partir de nouveau à la conquête de nouvelles formules.

L'eau-forte resta une intermédiaire honorable et ne devint quelque chose de vraiment artiste que lorsqu'elle fut maniée par des peintres graveurs. Jouaust ne survécut pas à ce déclin d'un art qu'il déchaîna, médiocritisa avec l'inconscience d'un éditeur privé du sens élevé de l'art ; il partit, camelotisant ses Hédonin, ses Boilvin, ses Lalauze dans les boîtes à 50 p. 100

des galeries de l'Odéon. Ce fut la fin d'un genre de librairie d'Amateurs.

Ébarber, Ébarbure, terme de reliure. — Après que les feuilles d'un volume ont été soumises au pliage, elles ne sont jamais symétriques ; enlever leurs parties excédentes, trancher leurs fausses marges ou les rogner à l'aide de limes, c'est ce qui s'appelle *ébarber*. Le brocheur ébarbe également à la cisaille les livres une fois cousus et dont l'irrégularité des marges de côté est souvent excessive.

En gravure, Ébarber c'est enlever les bavures qu'ont laissées au bord du trait la pointe ou le burin.

En typographie, Ébarber une lettre, c'est enlever, à l'aide d'un instrument tranchant ce qui dépasse, abattre un talus qui marque au tirage.

En reliure enfin, et c'est là ce qui nous intéresse davantage, l'ébarbage consiste à râper légèrement les marges sans les rogner ainsi qu'on le faisait autrefois, abîmant à jamais de beaux exemplaires rares.

Tout livre cartonné ou demi-relié peut être doré en tête, si on le croit nécessaire, mais surtout doit être conservé intact de marges ou de fausses marges et très légèrement ébarbé, de façon à lui conserver les témoignages de la brochure primitive.

Écaille (veau), terme de reliure. — Le veau,

cette peau; d'un usage aujourd'hui restreint, ne s'apprécie que par la manière dont il est traité. Tout le secret de la préparation dite d'*écaille* consiste en une décoction de bois de Fernambouc, additionné d'alun et d'un peu de cochenille au besoin, que l'on répand sur la pâleur mate de la peau de façon à la farder et à la décorer selon les principes inventés au XVII^e siècle.

Il y a de nombreuses façons de maquiller le veau, nous signalerons le veau *écaille*, imitant les transparencies de l'*écaille* et ses colorations variant du jaune d'or au jaune fauve et au rouge, le *veau marbré*, le *veau racine*, le *veau porphyre*. Peu de relieurs pratiquent actuellement ces truquages du veau plein. Un relieur de la rue Saint-Honoré, Dupré, fut peut-être le dernier qui se soit essayé à perpétuer cet art d'autrefois dont tous les bouquins du siècle dernier portent encore les agréables témoignages de naïve décoration.

Ecrivains. — Hommes de lettres, professionnels du Livre. Race naguère restreinte et qui aujourd'hui porte un défi aux statistiques les mieux organisées.

En jetant les yeux sur un Tableau chronologique des auteurs français depuis le XIV^e siècle, qui vient d'être publié, je constate l'effroyable et constante progression

des gens de plume; cela stupéfie! — En quatre cents années le nombre des écrivains a plus que centuplé et nous voici arrivés en un temps où la statistique est devenue impossible, tant le flot des littérateurs s'est accru.

Les livres se multiplient d'autant et chaque auteur nourrit l'exquise et folle vanité de laisser quelque puissante œuvre à la postérité. — O démence!

La Postérité. — Est-il concevable que ce mot puisse signifier encore quelque chose dans l'esprit des hommes clairvoyants d'aujourd'hui! L'époque actuelle déjà assolante et fabuleusement encombrée ne permet guère aux plus studieux la possibilité d'être au courant de la littérature et des talents du jour. Des écrivains considérables vivent, produisent et déjà passent dans l'oubli, inconnus de la foule, la presse n'ayant plus la puissance ou plutôt la loyale passion de les mettre en lumière.

Le journalisme, les faits du jour, la petite littérature quotidienne et éphémère nous absorbent le meilleur de nos loisirs et la majorité des lettrés parlent déjà, sans connaissances réelles ni lectures consciencieuses, des œuvres de la plupart de leurs contemporains.

Plus nous allons, moins on lit et plus on aurait besoin de lire; chacun, par le ouï-dire, se croit obligé de professer une opinion sur les hommes et les livres de ce temps, mais combien peu qui soient vraiment documentés et sincères en leur jugement!

Il n'en est que plus amusant de savourer presque

Illustrations
Contemporaines
Bibliophiles
Contemporaines
Bibliophiles
Contemporaines
Bibliophiles

chaque semaine, dans le compte rendu de notoires obsèques d'écrivain ou d'homme politique, cette phrase d'un délicieux absolutisme en conclusion des discours officiels ou confraternels.

Son œuvre est de celles qui ne sauraient mourir ! Elle restera toujours jeune, etc., etc. — Ah ! le bon billet qu'a La Châtre ! — Qui nous dira avec la claire gaieté et la nécessaire ironie les folles profondeurs de notre vanité !

Émile de Girardin traçait, il y a soixante ans, un curieux tableau comparatif des écrivains d'alors, qu'il divisait en cinq grandes catégories.

« Ceux dont les ouvrages se vendaient jusqu'à 2500 exemplaires et s'achetaient de 3000 à 4000 fr. le volume. *Ils étaient deux : MM. Victor Hugo et Paul de Kock.*

» Ceux dont les ouvrages se vendaient jusqu'à 1500 exemplaires et s'achetaient de 1500 à 1750 fr. *Ils n'étaient alors que trois (Balzac, Soulié, Sue ou Janin. — Dumas n'avait pas encore conquis le roman historique).*

» Ceux dont les ouvrages se vendaient de 1000 à 1200 fr. le volume. *Ils n'étaient pas cinq (Alphonse Karr, le Bibliophile Jacob, la duchesse d'Abrantès, la Contemporaine (Ida Saint-Edme).*

» Ceux dont les ouvrages se vendaient de 600 à 900 exemplaires et s'achetaient de 500 à 800 fr. le volume. *Ils étaient douze (Alfred de Musset en était peut-être).*

» Ceux enfin dont les ouvrages se vendaient au-dessous de 500 exemplaires et s'achetaient de 100 à 300 fr. le volume. *Ils étaient innombrables (Théophile*

Gautier, dont les *Grotesques* se vendirent à 200 exemplaires, fut longtemps de ceux-là). »

Il convient d'ajouter qu'en 1835 Alexandre Dumas n'avait encore écrit ni *les Mousquetaires*, ni *Monte-Cristo*, pas plus qu'Eugène Sue n'avait écrit *les Mystères de Paris*, œuvres populaires qui, grâce surtout à la publication originale en feuilleton, contribuèrent puissamment à modifier les conditions de la librairie et le sort des gens de lettres.

Nous avons fait du chemin depuis un demi-siècle. Les écrivains aujourd'hui qui vendent leurs livres au poids des *bank-notes* sont au nombre d'une centaine. Puis le journalisme est là qui enrichit ses écrivains. La République des Lettres est relativement opulente. Elle compte aujourd'hui beaucoup de plutocrates.

Éditer. — Présenter, en librairie, un ouvrage au public; publier, au sens exact du mot; mettre au jour un livre. Éditer, cela ne sous-entend point faire imprimer un volume. Quantité d'éditeurs prennent des livres imprimés hors de leur maison, se bornant à leur donner l'hospitalité de leur catalogue et des débouchés pour la vente. Tout ce que peut reproduire l'impression s'*édite*, voire la musique et les gravures. Les marchands de bronze édilent également les œuvres des statuaires. L'amplification du verbe est amusante.

Éditeur. — C'est plus évidemment l'industriel qui publie le livre d'un écrivain ; mais ce peut être aussi l'auteur lui-même publiant son œuvre à son compte. Par libraire-éditeur, on entend le libraire qui prend à sa charge les frais d'impression d'un ouvrage, le publie, enfin, à ses risques et périls. L'espèce en est devenue plus rare qu'on ne le croirait, car le public ignorera toujours les conditions de publication d'un Livre.

L'Éditeur est généralement mis en suspicion par l'auteur assez inconscient des difficultés de vente et qui se croit toujours volé. Maintes fois des auteurs se sont efforcés de fonder des sociétés d'auto-édition, mais les écrivains syndiqués n'ont jamais prospéré, les auteurs à succès n'admettant pas le socialisme du partage et préférant isoler leurs productions chez un Éditeur leur assurant un fixe sur une moyenne de vente.

Les Éditeurs se sont multipliés ; il serait puéril de supposer qu'ils soient à la hauteur de leur mission.

La profession d'Éditeur est peut-être la plus difficile, la plus complexe de toutes les professions actuelles ; elle réclame à la fois de ceux qui s'y livrent de l'érudition, une grande faculté de travail, des connaissances typographiques étendues, la notion précise de tous les procédés divers de gravures, un goût d'art sûr, un flair littéraire développé, une connaissance psychique de

la vie et de l'humanité, une méthode assurée, ensin, nombre d'autres qualités trop longues à énumérer.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, et même au début de ce siècle, on put compter nombre de remarquables Éditeurs, hommes d'étude, de savoir, de goût, de bien disance et de bonne éducation; on en trouve de même, il faut bien le reconnaître à cette heure en Angleterre, en Allemagne et à Paris, mais il semble nécessaire d'avouer qu'en France la décadence est grande et progressive.

On s'improvise Éditeur, marchand de Livres, comme on se déclarerait vendeur de bicyclettes et l'on ne voit réellement la différence des milieux et les difficultés du métier que lorsqu'il est trop tard.

Le nombre des Éditeurs parisiens incapables ou indignes d'exercer leur profession est dans la proportion de 5 pour 1; beaucoup ont de la surface, du *bagou* mais demeurent sans qualités essentielles et rien dans leur passé d'affaires ne saurait *justifier* leurs prétentions éditoriales.

Édition. — L'action et le résultat d'imprimer et de publier un volume. Il est des éditions uniques, il en est d'extraordinairement multipliées. Ecrire l'histoire des succès de librairie, ce serait écrire la psychologie d'un peuple. La première édition d'un auteur ancien s'appelle édition *princeps*. Toute une classe de collectionneurs se passionne pour les premières éditions.

Parmi les romanciers en vogue, il en est quelques-uns — cent tout au plus — jouissant du privilège de voir leurs contes bleus achetés à un très grand nombre d'exemplaires. Mais, entendons-nous, MM. les éditeurs abusent un peu, à ce sujet, de la grosse caisse et font retentir avec excès ces réclames :

- Dixième édition !
- Vingtième édition !
- Trentième édition !
- Cinquantième édition !
- Centième édition !

Un moment ! et renseignons là-dessus l'honnête et indifférent public. Jusqu'à la cinquantième édition, le tirage d'un livre moderne n'est le plus généralement que de cinq cents. Jusqu'à la centième, il n'est plus que de deux cent cinquante. — D'où il faut conclure qu'avec trente-cinq mille exemplaires on fait autant d'éditions qu'on veut, on va à cent haut la main.

On nous signala naguère un livre tiré à cinq cents exemplaires et dont l'habile et vaniteux éditeur avait fait cinquante éditions de dix exemplaires chacune, d'où sans aucun doute ce cri d'un romancier qui n'eut jamais plus de trois éditions :

— Les libraires d'aujourd'hui ont trouvé moyen de trichiner l'arithmétique !

Les Bibliophiles recherchant avec passion les éditions originales, qui avaient naguère leur valeur pittoresque, les Éditeurs, pour certains ouvrages à gros succès, truquent leur tirage ; ils impriment à deux mille la

première édition destinée aux amateurs et tirent à cinq cents les *deuxième et troisième mille*.

Il serait inane de démontrer ici l'insignifiance des premières éditions de nos romanciers et conteurs en vogue. Les libraires qui font des catalogues mensuels y trouvent leur profit et la mode, quoi qu'on fasse, n'est point prête d'en passer. On verra longtemps encore, dans les ventes, des Premières Éditions d'auteurs célèbres, en tout semblables aux suivantes, obtenir des prix dix fois supérieurs. La raison ne s'en trouve ni dans la perfection de la typographie, ni dans la correction des textes, ni dans la préexcellence du papier... Mais que dire à cela!... Allez donc discuter avec la passion éternellement sourde et aveugle ! avec la mode aussi stupide et irraisonnée que tyrannique !

Édition « variorum ». — *Variorum* se dit par abréviation de cette expression latine : *cum notis variorum scriptorum*. Le mot s'emploie adjectivement : *édition variorum*, ou substantivement : acheter un *variorum*.

Le *variorum* est donc un livre classique imprimé avec des notes de plusieurs commentateurs. Les plus nombreux et les plus estimés de ces ouvrages sont dus à des érudits hollandais et parurent de 1650 au début du XVIII^e siècle. A citer cependant quelques éditions anglaises, notamment le *Juvénal* publié par Valpy (Londres, 1820, 3 vol. in-8°) et l'*Ovide* paru à Oxford en 1825 (5 vol. gr. in-8°).

Éditions « ne varietur ». — *Ne varietur* est une formule juridique que l'on appose au bas d'un acte pour que rien ne soit changé à son état actuel. L'édition *ne varietur* est celle que l'on considère comme définitive et exclusivement authentique en ce qui regarde le texte.

Éditions « ad usum Delphini ». — Sur le conseil du duc de Montausier, Louis XIV donna l'ordre d'expurger de toute expression qui ne serait pas rigoureusement chaste les ouvrages anciens ou modernes qu'il mettait entre les mains de son fils, le Dauphin. Le travail eut lieu sous la direction de Bossuet et de Huet, précepteurs du prince. Il est inutile d'insister sur les mutilations que durent subir les auteurs. L'exemple suivant, toutefois, en donnera une idée.

Racine — oui, Racine, — dans *Esther*, — oui, dans *Esther*, — a écrit :

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi, dont j'occupe la place,
Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône ainsi que de son lit.

Les deux derniers vers furent ainsi modifiés :

Lorsque le roi, contre elle irrité sans retour,
La chassa de son trône ainsi que de sa cour!..

Alas ! poor Racine !...

Les éditions qui avaient subi ce travail intelligent furent dites, naturellement, *ad usum Delphini*.

Depuis lors, l'expression s'est étendue non seulement à toute édition expurgée, d'un auteur quelconque, mais encore à tout ce qui est arrangé à plaisir pour les besoins d'une cause.

C'est ainsi que l'on a des chansons, des discours, des toilettes *ad usum Delphini*... ou *Delphinae*.

Emboitage, terme de reliure. — La cuirasse, l'écrin, l'étui, le sarcophage des fines reliures. C'est une couverture mobile, une boîte, plutôt, dont un des côtés n'a pas de parois, et dans laquelle on glisse le livre, relié ou non, qu'on tient à protéger d'une façon spéciale.

Emboîtages doublés de peau de daim, douce au cuir, habillés à l'extérieur de papier peigne et bordés de petite peau basanée, quel Bibliophile n'a pris plaisir à sortir de votre gaine une belle reliure frissonnante de dorures où le grain du maroquin apparaît frileux avec des aspects de chair de poule.

En librairie de luxe, l'emboitage est souvent le cartonnage mobile de l'éditeur destiné à vêtir et à protéger la brochure délicate du volume mis en vente. Il y eut des emboîtages demeurés célèbres imaginés pour

l'Éventail, l'Ombrelle et quelques autres livres de cette série des *Ornements de la femme* qui fut publiée de 1882 à 1887.

Emboquiner. — Jeter des livres dans la boîte aux bouquins. *S'emboquiner*, se plonger, sans répit, avec passion, dans la lecture, se chrysalider dans les livres.

L'Emboquinement c'est l'*emparadisement* du vrai bibliophile dans l'*in-pace* du livre.

Encartage, terme d'imprimerie et de reliure. — Les relieurs nomment *encart* les huit pages destinées à figurer entre les huit premières et les huit dernières pages d'une feuille in-12. La mise en ordre des encarts, leur insertion les uns dans les autres constitue l'*encartage*, et cet acte d'ajustement s'appelle l'*encartation*. L'encartage des imprimeurs consiste à mettre, en quelque place définie, un carton dans une feuille.

Encartonnage, terme de librairie et d'imprimerie. — Certains livres se présentent au public avec un carton juxtaposé à leur texte, l'acte d'insérer ce carton dans un volume est dit l'*encartonnage*. On se sert de la même expression pour désigner le placement entre

des cartons de la feuille imprimée qu'on désire saliner à la presse hydraulique.

Enchères. — Action de surélever un prix offert pour un objet mis en vente au plus offrant. *Livres aux enchères* est un terme consacré. On dit aisément : « La Bibliothèque d'un Tel a fait les plus belles enchères de l'année. » Un Bibliophile de la fameuse génération de 1875 a pu s'écrier vaniteusement : *Chaque Mot de mon Catalogue est une Enchère.*

Il existe un truquage considérable dans l'art de pousser les Enchères. Les petits mystères de l'Hôtel des Ventes, — Département des livres, — n'ont pas encore été tous dévoilés. Ah ! qu'il s'en faut !

Encollage ou Collage. terme employé par les industriels du papier, par les relieurs, les iconophiles ou les Bibliophiles. — L'encollage est l'action de donner, à l'aide d'une dissolution gélantineuse ou gommeuse, une plus grande consistance au papier d'un Livre ou d'une épreuve d'estampe et de rendre ce papier relativement imperméable à l'eau et plus résistant aux atteintes de l'atmosphère.

Au XVIII^e siècle on se servait d'alun pour encoller le papier, aujourd'hui on l'encolle à la cuve, et quelque-

fois, après séchage. Les procédés de collage sont indiqués dans tous les manuels et livres de recettes, ils sont innombrables et nous n'en conseillerons aucun.

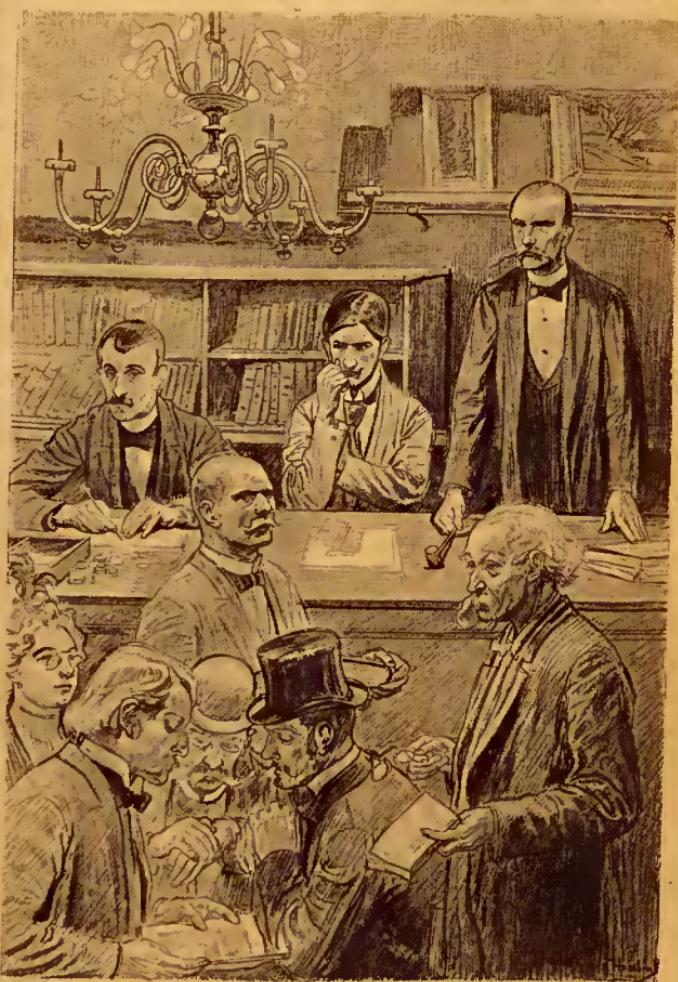
Il fut un temps, vers 1875, où on lava et encolla fortement les livres, surtout ceux de la période romantique, presque tous piqués et rouillés; les exemplaires sur chêne fraîchement tirés étaient également encollés, ce fut une fureur qui prolongeait encore les temps d'attente d'un volume à la reliure. Les relieurs s'adressaient à des spécialistes tels que Vignat, qui fut célèbre; ceux-ci étaient débordés, car l'opération était minutieuse et longue, chaque feuille, après débouchage de l'exemplaire, devait être immergée dans une solution astringente et séchée appendue à l'air libre sur un cordeau comme du linge.

Aujourd'hui il nous semble qu'on lave moins les livres et qu'on ne songe presque plus à les encoller. Quelqu'un s'est avisé de découvrir que la colle engendrait les mites et les vers spéciaux du papier; le moment où l'on conseillera de plonger les livres dans un bain aseptique de sublimé n'est pas encore venu, mais il faut le croire proche.

Encrage, terme d'impression. — Distribution de l'encre sur un ensemble de caractères composés, sur des clichés, des bois ou des vignettes de fonte, soit à l'aide d'une brosse ou d'un rouleau, naguère d'une *balle*.

Avec les machines modernes, l'encre se distribue





Livres aux Enchères

automatiquement par des encriers, grâce à un ingénieux système de jeux de rouleaux dont les derniers ne portent sur les caractères que la charge d'encre exactement nécessaire à la bonne coloration de l'impression.

Les encrages sont souvent polychromes, par divisions des encriers. On obtient sur des machines en blanc d'admirables encrages bien suivis et non moins nets que sur les presses à bras.

Il est des papiers amoureux de l'encre, tels le chine et le japon, dont les tissus s'emboivent avec complaisance des noirs typographiques. On écrirait tout un traité sur l'encre et l'encrage aussi bien en typo qu'en lithographie et en taille-douce. Ce sujet est complexe.

L'encre typographique est un mélange d'huile, de vernis et de noir de fumée... En chromotypographie l'encrage est toujours trop brillant ; il faut espérer qu'on osera un jour faire usage d'encre à l'eau et à la glycérine. Nous avons fait personnellement des recherches et des essais qui ont parfaitement réussi.

Encyclopédie. — Ensemble de connaissances générales réunies en un ouvrage ou en une série de volumes. Livre qui se pique d'exposer un traité de toutes les sciences humaines.

Voyez le Larousse, voyez l'*Encyclopédie des gens du monde*, voyez l'*Encyclopédie du xix^e siècle*. Voyez... ah ! non, il y en a de trop vraiment. Mince d'*Encyclo-*

pédies ! — Et dire que c'est Diderot le coupable ! Si le Neveu de Rameau avait pu prévoir ça, quel étonnant et supplémentaire laïus il eût piqué. — Ah ! mes enfants !

Endosser ou **Endossure**, terme de reliure. —

Formation du dos d'un livre à relier, c'est-à-dire préparation d'habillage complet du dos, maintenu dans une forme arrondie et assermi en cet état.

L'Endossure est la partie principale de ce qu'on nomme en reliure le corps d'ouvrage. L'opération, très difficile pour être parfaite, consiste dans l'encollage du dos, dans l'effilochage des ficelles, l'arrondissement, la formation ou battage des mors, l'affinage, le massage au marteau, etc.

C'est à l'Endossure qu'on apprécie la bonne reliure, la vraie, la sérieuse, en dehors de toute question de décoration. Les Bibliophiles dignes de ce nom s'occupent avant toute chose d'examiner l'Endossure d'un volume, c'est le critérium de l'excellence de l'œuvre manuelle ; le reste mérite examen, mais n'a pas cette importance, d'où le proverbe : *Dis-moi comment tu endosses, je te dirai comment tu relies !*

Enfer. — En Bibliophilie, l'Enfer n'est pas l'endroit de Tantale que décrivit Asselineau en une plaquette curieuse mais déjà bien surannée,

l'*Enfer* c'est le coin maudit de toute Bibliothèque un peu éclectique, le *Sadic'corner* comme dirait un Anglais. C'est la vitrine spéciale, le rayonnage où sont les poisons, les excitants, les priapées ; c'est là que dorment les traités érotologiques, les romans de Paphos, les *épiphallies* des de Sade, des de Nerciat, des Restif, des Piron et de tous les *canharidés* du XVIII^e siècle.

Enfants, n'y touchez pas !... Craignez ces Livres qu'on ne lit que d'une main ! Attendez l'âge virile auquel on prend plaisir à s'en griser les sens en galante compagnie.

Enlumineur. — L'ouvrier qui, d'un pinceau inconscient, badigeonne des estampes quelconques, celui-là ne plaque que des colorations. Mais l'artiste qui sait jouer des teintes plates sur un dessin au trait, celui-là crée vraiment des lumières, c'est le véritable *enlumineur*, tel que nous apparaissent les merveilleux décorateurs de missels sur vélin que nous léguâ l'art médiéval.

En-tête (de livre). — L'exergue du livre, un exergue haut placé; son nom l'indique, il fron-

tonne l'ouvrage lui-même ou ses chapitres, avec ou sans ornementation.

L'*En-Tête* ou *Tête de chapitre*, dans le sens typographique et bibliophilique du mot, est devenue le synonyme de la « bande » gravée en relief ou en taille-douce qui se place au front de la page initiale. On dit « Ce livre contient de superbes *en-têtes* », c'est une sorte d'argot admis couramment dans le langage des Bibliophiles.

Les *têtes* ou débuts de chapitre exigent de la part de celui qui les fait exécuter une grande compréhension des lois de l'harmonie de la page. Ils doivent être d'heureuse dimension, ne pas écraser le texte, mais le dominer avec grâce, tel un chapiteau d'architecture, un dessus de porte, sinon un trumeau où une frise. Il faut que l'*en-tête* épouse légitimement la lettre ornée par l'ensemble d'une même décoration, d'un style unique et par l'expression d'une même valeur noire ou grise.

Les éditeurs contemporains se préoccupent peu des têtes de chapitres, comme ils perçoivent la difficulté de les faire exécuter et qu'ils fuient toute complication : *ils les suppriment*.

Ce qui est admirable, c'est que le public des amateurs devant ce néant des têtes de chapitre ne proteste pas. Cela l'indiffère.

Entrelacs, terme de reliure. — Combinaisons ornementales de lignes entrelacées dont on



L'Enlumineur de Missels

décore la couverture des livres. Au XVI^e siècle, et surtout à Lyon, on créa, dans le but d'imiter des reliures d'art, force plaques à entrelacs d'un dessin parfois remarquable.

Les Entrelacs furent longtemps, et principalement dans l'école bibliopégique italienne, la grande ressource décorative des relieurs d'autrefois. On fit des Entrelacs à filets, des Entrelacs à mosaïques, des Entrelacs à intervalles peints. La Bibliothèque de Grolier était en grande partie composée de livres ornés d'Entrelacs.

On fait moins d'Entrelacs ; c'est peut-être une coupable négligence ; on y pourrait revenir, en cherchant de nouvelles formules ornementales, en maniant un bout de ruban ou de cordelette en d'ingénieuses combinaisons. On ne saurait imaginer tout ce que la science et l'art de la reliure auraient encore à faire dans le domaine de l'inédit, rien que par la recherche d'imprévus Entrelacs.

Envoi (*livre avec*). — Les livres revêtus d'un envoi sont ces exemplaires à dédicaces ou hommages succincts dont l'auteur et l'éditeur font le service, tant à la critique qu'à leurs relations.

On demeure étonné, — ainsi que nous le disons au mot *Dédicace*, — en lisant des formules banales, humbles, respectueuses, laudatives, pauvres de formes,

anémiques d'expressions dont sont composés les Envois des principaux écrivains de ce temps. Ces Envois, nous les rencontrons de-ci de-là, soit au hasard des ventes, à l'heure des expositions chez les libraires, soit en bouquinant chez les marchands d'occasion, et, franchement, il faut avouer que les auteurs ne se mettent guère en frais d'imagination. Tous ces autographes, sauf trop rares exceptions, se ressemblent; on sent que tout cela est écrit *dare dare* sur un coin de table, dans la fièvre des services de presse, et que ces dédicaces manquent à la fois d'esprit impromptu, et de pensée mûrie. C'est l'hommage différent d'usage, sans piquant ni saveur, l'art de maculer un livre d'une signature précédée d'un salut affreusement poncif.

Nous avons vu, tour à tour, les livres de Gautier, de Saint-Victor, de Burty, de Goncourt, de Flaubert! — Ah! que tous les envois de disciples à ces hommes de lettres étaient déshérités de ce qui fait le rayonnant mérite de l'hommage, d'expression psychologique, de personnalité, d'admiration vraie et bien rendue.

La galanterie de l'esprit, disait La Rochefoucauld, est de dire des choses flatteuses d'une manière délicate. Aurions-nous perdu cette galanterie-là?

Épigraphe. — La phrase, la pensée, l'axiome ou le fragment d'auteur dont se frontispice soit un livre, soit le chapitre d'un livre et qui doit en synthétiser l'idée générale. L'Épigraphe est la

référence morale de l'auteur, c'est son drapeau, c'est aussi souvent son bouclier pour développer à l'abri de l'idée d'un homme célèbre ses propres idées avec plus ou moins de verve paradoxale. L'épigraphie bibliographique sévit plus ou moins, selon les époques et les nations. Walter Scott et Byron en abusèrent et mirent en mal d'épigraphie la littérature du début de ce siècle.

La mode des Épigraphes vient, disparaît et revient sans qu'on sache exactement le pourquoi. Elle subit les fluctuations incessantes et les révolutions de la République des lettres. Depuis l'âge romantique, le goût des Épigraphes a beaucoup baissé chez nous ; on pourrait croire que la jeune génération montante sera plus favorable à ce frontispice de la pensée écrite; déjà on en perçoit des symptômes qui nous sont sympathiques.

L'Épigraphe est en effet décorative, caractéristique et plaisante ; c'est le plumet, la cocarde, le signe de ralliement au chef du chapitre, à la tête du livre. Les romantiques, ces écrivains de cape et d'épée, en usèrent avec furie et ce nous est une joie de découvrir en leurs livres les plus truculentes Épigraphes. On en voit jusqu'à trois consécutives au début des pages de certains romans hirsutes ; Pétrus Borel y extravaguait, Hugo s'y magnifiait, Gautier y affectait des allures pontifiantes, souveraines et impériales.

Aujourd'hui les érudits seuls sont restés fidèles à l'Épigraphe, mais tout nous dit qu'elle ne sera pas longtemps proscrite de nos mœurs littéraires. — D'ailleurs typographiquement elle est si coquette, si pim-pante ; on pourrait presque aussi ajouter si nécessaire !

Époque (de l'). — Locution vulgaire et niaise qui s'applique aux choses du bibelot, du bric-à-brac et de la Bibliophilie. Les gens — et ils sont légion, — dont l'opacité d'ignorance est à couper au couteau de Guillotin, disent d'un livre, d'une édition, d'une gravure avec certain ton doctoral à la Joseph Prud'homme : *C'est de l'Époque, Môssieu!*

Il y a une variante. Les mêmes crétins en usent volontiers, ils disent aussi : *C'est du temps !*

Épreuve, terme d'imprimerie et de gravure. — En imprimerie dès qu'un certain nombre de lignes est composé, on tire de ce paquet un exemplaire sur une feuille de papier collé ; c'est l'Épreuve, aux marges de laquelle se notent les corrections en première typographique et les changements que doit subir la composition, les lignes transposées, les lettres d'un autre œil, la ponctuation. Après cette première lecture, les paquets sont remis en Épreuves par pa-

quels sur placards à l'auteur qui les corrige en première lecture avant de les relire en feuille imposée.

Les épreuves se tirent au *taquier*, à la *brosse*, au *rouleau*, sur presses à bras ou presses spéciales. En gravure, le mot Épreuve a deux sens. Il désigne la première feuille qu'on tire, à l'essai, sur une planche gravée, et aussi l'estampe définitive. Ces Épreuves se distinguent en plusieurs catégories. L'épreuve *avant la lettre* est celle qu'on tire avant d'avoir placé, au bas d'une estampe, l'inscription indicatrice, la légende, le nom du graveur. Une fois, cette inscription ajoutée, l'Épreuve est dite *après la lettre*. L'Épreuve *avec la remarque* présente quelque accident, ou tache, ou, plus souvent, quelque recherche de la pointe du graveur dans les marges. Ce qui était accidentel est devenu volontaire; on fait aujourd'hui sur commande l'épreuve *avec remarque* — l'aqua-fortiste, buriniste ou pointe-séchiste exécute, d'après convention avec l'éditeur, quelques croquis sur les marges du cuivre et l'on tire l'épreuve à petit nombre pour des amateurs, avant d'effacer la remarque, de rogner le cuivre, de graver la lettre et de tirer l'épreuve courante, définitive.

professe, il est porno-logique ou porno-bibliographique, il se réfère des textes classiques, de l'ethnographie historique, de la philosophie des passions. Le plus curieux des ouvrages de ce genre est assurément celui du savant Forberg, homme d'Université allemande, qui abusa de ses lunettes pour passer des pattes d'araignée sur toute la lyre antique dans son *Manuel d'Erotologie classique...* Ses citations seules feraient rougir l'amoureux Catulle Mendès ou le guignolesque Père Ubu.

Erratum — et plus souvent — **Errata**. — Récapitulation, index ou table des erreurs typographiques ou des omissions d'auteur commises dans un ouvrage. Victor Hugo l'a écrit : « l'*Errata* est un acte de contrition qui vient toujours trop tard ».

Il est rare qu'un auteur ne soit amené à rédiger l'*Erratum* d'un livre. Les fautes sont rarement solitaires, elles vont par bandes comme les malheurs. Les *Errata* s'imposent, hélas ! Les typographes estiment sans doute que les coquilles sont les grains de beauté de l'impression : ils ne les ménagent point.

Arrivé à peine à mi-chemin de ce *Dictionnaire Bibliophilosophique*, nous constatons, à la lecture des feuillets déjà imprimés, — avec quel morne désespoir ! — d'affreuses fautes dont les correcteurs nous devraient réparation si nous osions user de rigueur. Voyez les



*Devant une Librairie
Les Lecteurs du Boulevard*

pages 33, 35, 59, 68, 77, 81, 83, 86, 87, 88, 90, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 99, 108, 112 et combien d'autres encore dont nous n'avons pu constater l'altération, vous y verrez des bourdes incomparables, des pluriels pour des singuliers, des substantifs masculins féminisés, des ponctuations atroces, des crocs-en-jambe à l'orthographe des noms, des lettres tombées, des cadrats qui pointent, des lignes qui chevauchent et quantité d'autres bêvues capitales.

Qu'y faire, sinon de constater notre impuissance à ce mot vengeur d'*Errata* et de nous consoler en nous disant que les livres du plus grand luxe qui devraient être impeccables sont toujours, par une fatalité inexplicable, les plus maltraités par les typographes au point de vue de la correction. — C'est à croire que correcteurs et corrigeurs sont anarchistes et qu'ils traitent de Ture à Maure toute édition destinée aux infâmes capitalistes, aux Bibliophiles.

« Quand après quelques années de pratique, écrivait récemment Eugène Mouton (*L'art d'écrire un livre et de l'imprimer*), un écrivain se croira devenu un correcteur à peu près impeccable, il ne lui restera plus qu'une chose à apprendre, c'est qu'il est impossible ou peu s'en faut d'imprimer un livre qui n'ait pas une seule faute. *Sine mendā* est un rêve presque irréalisable : même pour les livres généralement reconnus comme tels, on peut toujours répondre que, quand cinq cents correcteurs auraient vérifié et attesté le miracle, rien n'assure qu'un cinq cent-unième n'y découvrira pas

une faute restée inaperçue par les cinq cents autres. »

L'auteur ne relit vraiment pas sa prose, il se la chante, il s'y mire et ne voit que trop tard, quand le sang-froid lui est revenu, les banalités de coquilles que des correcteurs indifférents ont laissé passer. Il y a une malice diabolique qui laisse malgré tout persister la faute, dans toute œuvre revue et corrigée.

Escargot (papier). — Sorte de papier peint pour livres, dont la matière colorante a reçu des maniements de spatule spiraloïdes formant des dessins qui rappellent les coquilles du paisible gastéropode.

Les anciennes couvertures des livres brochés au XVII^e et XVIII^e siècles, se fabriquaient jadis avec ce papier à circonvolutions rythmées, — aujourd'hui il sert de gardes à certains volumes reliés sinon de papier de plats pour les Bradel et les demi-reliures sans prétentions.

Le libraire Pincebourde est le dernier qui ait imaginé de s'en servir comme couverture de sa *bibliothèque originale* publiée vers 1867 ou 1869.

Esquisse. — Certains auteurs ayant synthétisé en peu de pages un sujet digne de développements considérables, ou écrit, sur des matières transcendantes, quelque ouvrage qui ne leur semble pas avoir droit au nom d'œuvre, donnent leurs travaux comme des Esquisses

ou des essais. D'autres intitulent de même des fantaisies purement littéraires ou des simples bluettes.

Le mot *Esquisse* s'applique surtout à la première manière toute spontanée d'un dessin fait sur nature ou d'inspiration, *Esquisse à la plume ou au crayon*, mise en place, d'un trait net et hardi, de toute composition d'art graphique. — L'*Esquisse* montre à la fois la recherche et la détermination de l'artiste; on y voit en même temps l'hésitation et la décision du trait, la fraîcheur d'impression de l'idée et la précision des contours sortant du chaos des premiers tâtonnements.

L'*Esquisse*, pour tous les vrais amateurs d'art, est plus précieuse que le dessin achevé et il n'est pas un Bibliophile de goût qui ne préférerait posséder un exemplaire de livre illustré muni des premières esquisses de l'illustrateur, à tel autre exemplaire unique enrichi des dessins originaux définitifs.

Estampe. — Chef-d'œuvre ou banalité, toute image imprimée au moyen d'une planche gravée. Toute planche gravée s'usant au tirage, le nombre des belles estampes est fatallement restreint, aussi les recherche-t-on. La valeur d'une Estampe s'augmente encore de la qualité du papier sur lequel on la tire; beau vergé, curieux velin, Chine ou Japon, et surtout ce

dernier papier dont certaines qualités rares, feutrées, amoureuses des tailles, d'une nacrure exquise deviennent de plus en plus impossibles à trouver.

Il est plus difficile de choisir une Estampe que de la rencontrer dans le commerce d'occasion, et c'est pourquoi il existe moins d'Iconophiles que de Bibliophiles. Le Bibliophile peut être ignorant, l'amateur d'estampes ne le peut sous peine d'être vivement percé à jour et ridiculisé. Il doit connaître la gravure, apprécier les tirages, reconnaître les états, les truquages, les caches, les témoins, les retouches, la fabrication du papier pour telles et telles pièces qu'il convoite.

L'amateur d'estampes se fait rare, cela est fâcheux. Il est assuré que ce n'est qu'un temps de repos et qu'on reviendra un jour à la belle gravure; mais il y a aujourd'hui tant de menues choses d'art qui nous sollicitent dans le mouvement d'évolution de cette fin de siècle, et les curieux se sont si diversement spécialisés, qu'on comprend fort bien la dégringolade des eaux-fortes, des beaux burins, des lithos romantiques et des bois de 1840.

Nous avons le japonisme, l'affiche, les gravures en relief, les Estampes décoratives, la photographie au charbon, les couvertures de livres, les collections de romances, de menus, d'invitations et tant d'autres manies modernes! — D'autre part les arts de reproduction ont fait de tels progrès, l'héliogravure en creux



est devenue si subtile, si exacte, si fac-similatrice qu'elle a porté ses ravages dans la vieille estampe dont elle est susceptible d'arriver à multiplier les épreuves par la contrefaçon.

Le gillotage, la phototypie, la photolithographie, la photoglytie, la simili-gravure, tous ces dérivés de l'invention de Daguerre ne sont guère favorables pour le moment à l'amour rétrospectif de l'Estampe. L'iconophilie est donc dans le marasme, sous sa forme ancienne, mais il existe une nouvelle *iconofolie* naissante qui travaille fortement notre époque et qu'il faut louer et encourager.

L'Iconophile qui collectionne les invitations, menus, programmes, cartes illustrées, affiches, placards, couvertures, fait besogne intéressante. L'œuvre des graveurs du passé est déjà convenablement inventorié et catalogué; il n'est pas mauvais que dans l'effroyable production contemporaine, il se trouve des archivistes par amour, pour préparer aux amateurs du xx^e siècle un aperçu d'ensemble de notre bas art zincographié.

Estampes (marchand). — Une profession jadis florissante, intéressante, artistique et qui depuis quinze années s'effondre lentement, se transforme entièrement.

Le commerce des estampes, florissant encore au milieu du siècle, décline faute de collectionneurs; on ne trouve plus de passionnés comme les fervents Robert

Dumesnil, Bonnardot, le père Dutuit, Charles Blanc, Victor Schœlcher, les deux Béraldi et tant d'autres; la Mode a poussé les nouvelles générations d'amateurs vers les envahissantes affiches, vers les polychromies fantaisistes de Chéret, de Rivière, de Grasset, de Mucha et autres *lithofresqueurs* de murailles. — Cela passera comme tout passe et l'on reviendra peut-être aux belles Estampes à la manière noire, aux délicieuses compositions anglaises, aux larges lithographies de 1840. — En attendant, les derniers marchands d'estampes ne vivent plus de leur commerce; à peine s'ils vivottent en vendant de temps à autre des pièces secondaires comme documents. Mais la *belle épreuve*, la belle épreuve ne trouve presque plus preneur, le goût n'y est plus et les ventes à l'hôtel sont mornes... oh ! d'un morne ! — Qui réveillera les échos du passé !

Estampille. — L'empreinte dont on sigille les livres, afin qu'on reconnaîsse de quelle bibliothèque ils font partie. Le droit de colportage se marquait aussi par une Estampille.

L'Estampille peut être comptée au nombre des Ennemis des livres; — on ne saurait dire le nombre d'exemplaires rares et précieux qu'elle a inexorablement et à jamais maculés. Tantôt elle passe au caviar des romantiques de cabinets de lecture, tantôt à l'indigo huileux les classiques et aussi les ouvrages illustrés les plus curieux de nos bibliothèques publiques.

L'imbécillité des hommes a gâché plus de livres que la passion des Bibliophiles n'en a préservés.

Étalagiste. — Le bouquiniste des quais. Tout libraire en plein vent, ou sous auvent de boutique dont les livres sont étalés sous les yeux du passant est un Étalagiste.

Le mot Étalagiste nous semble avoir précédé de longtemps le terme de bouquiniste, d'origine plus récente. — L'histoire des *Ordonnances royales* qui autorisent ou défendent les étalages de livres est longue et intéressante ; — nous en avons donné le résumé dans les prolégomènes historiques de notre livre des *Quais de Paris*, dans lequel se trouvent également en deux chapitres divers les galeries de portraits des *Étalagistes disparus* et des *Étalagistes du jour*. Depuis que ses boîtes sont fixées aux pierres des parapets, l'Étalagiste a cessé d'être un type parisien intéressant par son côté instable et bohème. — Aujourd'hui les Étalagistes sont presque des libraires réguliers, d'affreux bourgeois.

État, terme d'art. — Chaque fois qu'un graveur désire connaître le résultat et l'effet de son travail, en cours d'exécution d'une œuvre, il fait tirer une épreuve. Ces tirages divers d'une même planche constituent autant d'*États*,

c'est la notation fidèle de toutes les phases d'une gravure. Ces États, que leurs modifications classent, avec un ordre irrécusable, dans le tirage général, sont, d'autant plus recherchés qu'ils sont plus rares, ayant été tirés à quelques épreuves pour renseigner l'artiste.

Il appartenait à notre époque, qui s'est efforcée de mettre le public au courant des mystères des ateliers d'artistes, de tirer un certain nombre d'épreuves d'États d'une planche pour un public choisi et de faire payer ces épreuves à haut prix.

Les éditeurs de livres de luxe pour Bibliophiles ont tiré sur la corde de ce privilège et chaque édition illustrée possède ses *États* de première morsure, ses États avec remarques, ses fumés et ses avant-lettre. Cela exige une série de combinaisons bizarres qui compliquent encore la mise en œuvre si lente et déjà si complexe d'un livre illustré; — le graveur est obligé d'abandonner son travail, tandis que l'imprimeur tire le nombre d'épreuves d'État demandé par l'éditeur et cela trouble l'artiste, obligé pendant ce temps d'entreprendre une autre planche.

Il est juste d'avouer que tout véritable connaisseur est heureux de suivre les procédés du graveur et de s'assurer de la probité du travail. — Sauf ces États, ce que les éditeurs pourraient vous mettre dedans, très chers Bibliophiles, vous n'en avez pas idée! — On vous

servirait des héliogravures proprettes, repiquées de-ci de-là à la pointe sèche et au burin et vous n'y verriez que du feu; — mais l'*État*, c'est la garantie, c'est l'ébauche, c'est l'esquisse, la mise au carré du décalque même de l'ouvrier, c'est le pied de nez à l'art mécanique et c'est pourquoi il faut carrément le prôner.

Étoffes, terme d'imprimerie. — Vocable métaphorique qui s'applique à la garniture du tympan, à la couverture du grand tympan et du petit tympan, et même parfois aux papiers de décharge et de hausse.

Cette garniture du tympan se compose le plus souvent d'un blanchet fin et moelleux (de préférence blanc) qu'on place entre une étoffe de soie et une feuille de grand papier collé très uni. Deux blanchets de soie et un fin casimir suffisent pour les ouvrages légers.

Les imprimeurs appellent encore *Étoffes* le matériel de leur atelier et, par amplification, l'intérêt que doit rapporter ce matériel et qui s'établit en dehors des prix de composition, de mise en pages et de tirage.

Les prix d'impression sont généralement majorés de 50 p. 100 d'*Étoffes*, c'est le client qui se découvre d'après ce système et qui finit par être dépouillé de

tout son Elbeuf; — les imprimeurs sont à vrai dire les *tire-laines* patentés de tous ceux qui vivent de la phrase typographiée.

Exemplaire. — Chaque volume d'une édition et même d'une Collection, — si les ouvrages qui la composent sont semblables les uns aux autres, comme, par exemple, les tomes d'une publication périodique. — Exemplaires aussi les empreintes d'une même médaille, les tirages d'une même gravure.

Le mot *Exemplaire*, que nos voisins les Anglais nomment assez justement *Copy*, est mis à tout usage dans le langage de la librairie et de la Bibliophilie. — *Exemplaire unique* — *Exemplaire non rogné* — *Exemplaire de premier tirage* — (ce qui généralement ne signifie rien par la raison qu'une édition n'a eu le plus souvent qu'un seul tirage) — *Exemplaire numéroté* — *Exemplaire avec envoi d'auteur* — *Exemplaire de toute fraîcheur* — *Exemplaire sur chine... sur japon*, *Exemplaire avec les cartons ajoutés*, etc., etc. Tout Bibliophile recherche un Exemplaire *exemplaire* et tout libraire s'efforce de prouver l'excellence de celui qu'il propose.

Dans les ventes, il se trouve des exemplaires de livres qui ont leurs parchemins et qui ont appartenu tour à tour à des personnages de marque; — la vanité de leur possession leur ouvre toutes les portes et toutes les bourses, c'est à qui les voudra chambrer.

Étrennes (livre d'). — Les ouvrages de fin d'année qui apparaissent vers la Noël en des atours criards, couverts de dorures sur fonds de toile rouge, verte, bleue, orange ou noire, avec des tranches éclatantes d'or poli, des polychromies sauvages sur les plats ; tout cela destiné à amorcer l'acheteur à la recherche de cadeaux à faire pour le nouvel an.

Les livres d'Étrennes ne semblent pas de nature, au premier abord, à former le goût des futurs Bibliophiles ; le clinquant, le saute à l'œil y sont prodigues avec effusion par les Éditeurs aidés des Relieurs-Doreurs.

Dans cette foire aux éclats, c'est à qui gueulera le plus fort, à qui tirera le plus violemment le regard. Cela ne donne pas une idée outrecuidante de notre délicatesse nationale et l'on pourrait s'essayer à des vêtements de Livres plus modestes et d'un art plus sûr. Il semble que l'on fasse tout chez nous pour outrager ce fameux bon goût français dont nous sommes si vaniteux, mais comme ce goût ne se cabre pas en réalité devant tant d'horreurs qui s'affirment dans tous les arts dits décoratifs, il vient parfois à la pensée que ce bon goût est un héritage dont nous n'avons pas pris possession et qui est recueilli peu à peu par nos voisins d'outre-Manche et même d'outre-Rhin. C'est avec tristesse, mais aussi avec une consciente franchise, qu'il le faut constater.

Ex-Libris. — Devise ou dessin, — les deux, le plus souvent, — avec initiales ou attribut personnel, dont nombre de Bibliophiles épigraphent leurs livres, leurs éditions. C'est une sorte de blason par lequel on marque sa propriété et il existe, en ce genre, de véritables chefs-d'œuvre. — L'Ex-Libris est soit gravé en taille-douce, soit gravé sur bois, soit lithographié, et dans ce cas les épreuves sont collées sur la garde de chacun des volumes de la bibliothèque, soit gravé sur fer à doré et imprimé par le relieur en or ou à froid, sur le maroquin de la reliure, ou bien encore frappé sur cuir, découpé et collé à l'intérieur du volume.

Considérons, a écrit un spirituel amateur, l'Ex-Libris comme un aéromètre servant à titrer le degré de force Bibliophilique de son possesseur et formulons un axiome à la Balzac : *La valeur d'un Bibliophile est en raison inverse de la Dimension de son Ex-Libris.*

On a publié des chapitres, des Livres sur les Ex-Libris, mais la passion de cette marque de possession s'est tellement développée en Allemagne, en Angleterre et en Amérique et les artistes contemporains en ces divers pays ont fait de si délicieuses, si nouvelles compositions pour ces petites vignettes demeurées si longtemps banales et d'un goût stationnaire,

qu'on peut supposer que l'iconographie des Ex-Libris, à peine ébauchée s'étendra considérablement.

Il existe des sociétés d'Ex-Libris à Londres, à Berlin, à New-York, il vient de s'en créer une à Paris et ces sociétés sont établies entre d'intéressants collectionneurs de ces petits papiers bibliophilesques.

La monomanie des Ex-Libris pourrait être assimilée à la passion des timbres-poste. L'une et l'autre ne remontent pas très haut dans l'histoire de ce siècle, mais la philatélie est entrée dans nos mœurs aussi profondément que le cyclisme et le nombre des victimes d'aveugle amour pour les Ex-Libris, encore assez restreint sur notre sol français, est considérable en Angleterre et en Amérique.— Le *Book-plate's Love* sévit à Londres, à Edimbourg, à New-York, à Boston, à Philadelphie avec une intensité qu'on ne saurait exactement mesurer, mais qui nous paraît excessive, s'il faut en croire les journaux spéciaux et le petit jeu des papiers imprimés qui réclament l'échange entre amateurs internationaux.

C'est aujourd'hui un plaisir cher à la majorité des Bibliophiles que de collectionner des Ex-Libris. Aussi cette passion, relativement récente et qu'ignorèrent les Bibliomanes du siècle dernier, s'est répandue dans les deux mondes avec une telle impulsion que les amateurs des marques intérieures de possession du livre sont maintenant aussi nombreux que les autographophiles et aussi servents que les aimables colligeurs d'affiches polychromes.

Cette passion n'est pas toujours aussi innocente qu'on le pourrait croire, car parfois elle porte ceux qui en sont atteints à lacérer quantité de beaux exemplaires de livres marqués d'une intéressante vignette.

Cette collectomanie qui n'est plus seulement endémique, mais qui est devenue cosmopolite, ne date guère que de vingt-cinq à trente ans. — Déjà les Ex-Libris ont fourni matière à deux ou trois publications spéciales, dont la plus importante jusqu'ici est celle que rédigea Poulet-Malassis vers 1875, sous ce titre : *les Ex-Libris français depuis leur origine jusqu'à nos jours*; mais il est permis de s'étonner qu'aucune monographie vraiment complète et largement enrichie de plusieurs centaines de figures n'ait pas été entreprise jusqu'à ce jour. Ce serait un livre à succès étant donnée la religion cosmopolite de l'Ex-Libris.

Étui. — L'enveloppe, l'écrin d'un livre artistement relié, le protecteur de cette reliure. L'Étui se double de peau souple, de flanelle ou de molleton; il laisse le dos visible, de telle façon que le livre puisse être mis en bibliothèque sans qu'il ait à craindre le frottement ou le voisinage des autres volumes.

L'Étui de carton, tel que le comprennent nos modernes relieurs, nous semble bien primitif et fort vieux jeu. Il y aurait autre chose à trouver.

Récemment, à Londres, le relieur Zachnsdorf nous montrait un Étui fort ingénieux de son invention, un Étui en mica, souple, léger, résistant, s'adaptant merveilleusement à la reliure qu'il recouvrira et laissant voir cette reliure sur toutes les faces et de dos aussi nettement que si elle se trouvait à l'air libre.

Voilà assurément un Étui pratique... C'est encore un Anglo-Saxon qui l'imagina; mais qu'importe, si nous n'innovons plus, imitons au moins bravement ce qui nous apparaît comme intelligent, pratique et confortable.

Exégèse. — *Examen critique.* — Un long usage fait qu'on entend ordinairement par ce terme l'interprétation grammaticale et historique de la Bible; mais, en réalité, il s'applique très légitimement à toute interprétation en matière d'histoire et même à l'explication des lois et des textes de droit. On peut dire qu'il y a Exégèse lorsqu'il y a explication grammaticale et mot à mot.

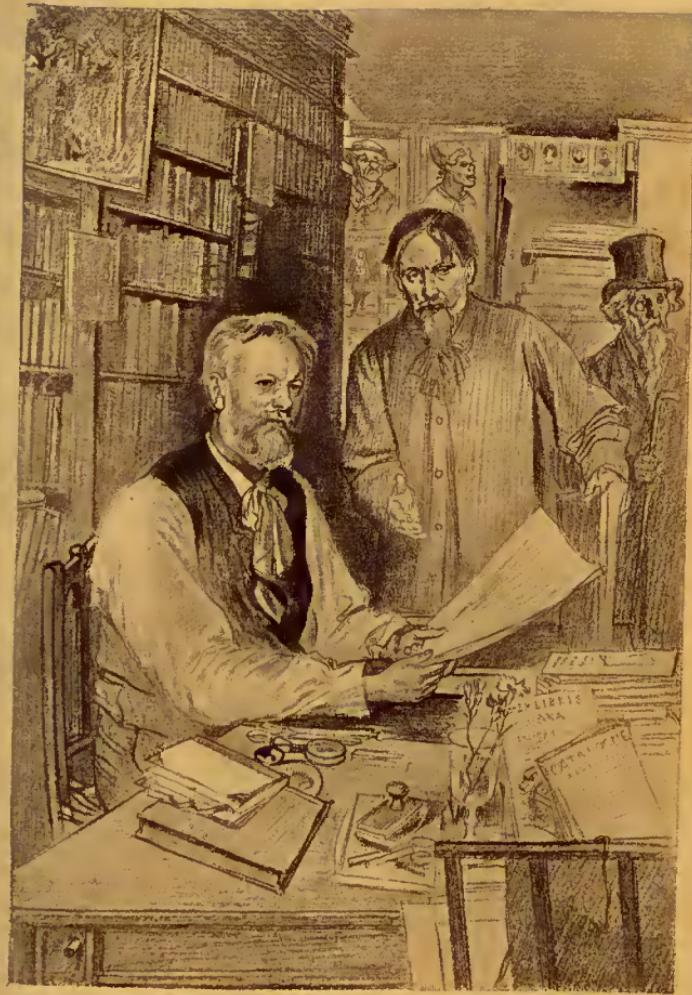
La partie de la grammaire qui traite de l'étymologie et de l'emploi des mots est un livre exégétique, c'est-à-dire de méthode, au même titre que l'Exégèse du *Code* ou des *Institutes* de Gaius.

Exotériques (livres). — L'« exotérisme » était la partie des enseignements religieux et philosophiques que les prêtres de l'antiquité consen-

taient à livrer aux profanes, c'est-à-dire à la nation. Les livres exotériques étaient ceux qui contenaient ces enseignements, et ils ne furent jamais en grand nombre. Parmi ceux qui sont parvenus jusqu'à nous, il faut citer le *Livre des morts*, recueil de formules liturgiques en usage dans l'Égypte antique, et les *Lois de Manou* qu'on peut regarder comme inspirées par l'ésotérisme de l'Inde antique. Le *De mysteriis Ægypt.* de Jamblique, l'*Ane d'ord' Apulée*, le *De Ægypt. legum latoribus* de Diodore de Sicile veulent être des ouvrages exotériques. Les travaux de vulgarisation des occultistes modernes sont, dans un certain sens, des livres exotériques, puisqu'ils prétendent expliquer maints symboles des anciens ésotérismes.

Expert (libraire). — Libraire, parfois doublé d'un Bibliophile, que des dons particuliers, servis par une longue pratique, ont rendu compétent en l'estimation, la valeur marchande des livres rares, curieux, d'origine ancienne ou de source inconnue, véritable guide éclairé que l'on choisit pour diriger certaines ventes.

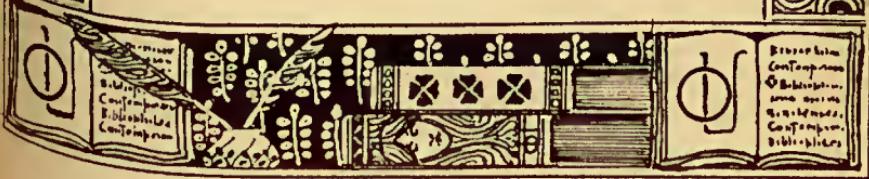
Nous venons de donner la traduction exacte de ce que doit être le Libraire-Expert. Tels furent les Potier, les



Le marchand d'Estampes

Labitte, tels sont encore les Porquet, Émile Paul, les Morgand, les Durel; mais, à côté de ces maîtres toujours triomphants à l'hôtel des ventes, combien de libraires ignorants sont assez inconscients pour s'affubler du titre de Libraires-Experts; le nombre, hélas! n'en est que trop grand; aussi faut-il voir les catalogues de ventes dressés par ces bouquinistes manqués; cela n'a ni ordre, ni méthode, c'est inventorié comme on le ferait aux Halles, pavillon des légumes.

Il n'est pas de vente qui soit digne d'obtenir un succès si elle n'est préparée par un libraire à la fois compétent et à la coule de tous les petits mystères de l'hôtel des Lessivages.





Fac-similé. — Le calque fidèle d'une écriture ou d'un dessin, mais un calque imprimé, gravé, photographié ou obtenu par quelque procédé mécanique. Le Fac-similé a cet avantage sur les autres modes de reproduction qu'il donne l'illusion aussi complète que possible d'une œuvre; il n'interprète pas, il reflète, moyen précieux pour révéler, dans toute leur expression réelle, leur vie, les dessins originaux, les vieux manuscrits, les documents imprimés de toute nature.

Avec la triomphante photographie et la gravure chimique par insolation, obtenir un Fac-similé absolument sincère d'une page imprimée, d'un dessin, d'une aquarelle, d'un tableau est devenu aujourd'hui d'une facilité incroyable, nous pourrions écrire déplorable.

Le moment approche où le document original deviendra sans valeur, tellement parfaite sera la reproduction.

Cela nous annonce des temps monotones et dont la banalité, la torpeur, l'ennui ne sont pas à exposer. — Voyez-vous ça d'ici... non, mais le voyez-vous?

Fascicule. terme de librairie. — Mains ouvrages se publient fragmentés par parties, afin que la vente en soit plus facile. Ces parties, qu'on appelle plus volontiers livraisons lorsqu'il s'agit d'éditions populaires, deviennent des fascicules lorsqu'elles dépendent d'un ouvrage d'ordre de vulgarisation, dictionnaire, géographie ou roman populaire.

Le Fascicule est une forme de la vente dite à *tempérément*, le système a ses dangers pour les éditeurs, car les premiers fascicules d'un ouvrage s'enlèvent parfois à merveille et le public volage, inconsistant lâche peu à peu la suite.

Les éditeurs d'ouvrages populaires par Fascicules s'enrichissent toutefois plus vite que les libraires de luxe. La fortune n'engrasse jamais que ceux qui propagent l'erreur, la bêtise, le vice et le mauvais goût.

Fautes d'impression. — Toute erreur échappée au correcteur, toute interversion du corrigé, tout oubli du metteur en pages deviennent des

fautes d'impression, aussitôt que le tirage d'un texte est achevé. Anodine dans les lignes d'un journal, la faute d'impression prend souvent des proportions monstrueuses, ridicules, dans les pages d'un livre de Bibliophile.

Voir *Erratum*, voir *Coquille*.

Faux titre. — Le feuillet qui précède le titre d'un livre et sur lequel le titre apparaît abrégé, dépouillé de toute amplification. Il y a dans chaque publication un Faux titre général du livre ; toute page blanche précédant un chapitre avec au milieu la désignation sommaire de ce chapitre est également un Faux titre.

Fermoir. — La minuscule agrafe de métal au moyen de laquelle on maintient un livre fermé. Ce sont les livres manuscrits qui ont nécessité l'invention du fermoir, le parchemin exigeant une pression assez forte entre les ais de bois de la reliure. En un siècle où tout objet devenait prétexte à travail artiste, plusieurs de ces fermoirs furent des merveilles d'ornementation et de fine ciselure. Ce pourquoi, sans doute, l'usage d'agrafes décoratives s'est perpétué jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.



Nos relieurs et nos amateurs de beaux livres devraient, s'ils nous en croyaient, remettre en honneur les fermoirs de métal. A cette époque de renaissance d'art où les statuaires cherchent des menues décosations à exécuter, il y aurait dans la mise en œuvre des fermoirs de bien jolies choses ornementales à imaginer. Il est vrai de dire toutefois que nos livres reliés *en plein* s'ouvrent si difficilement qu'il semblerait dérisoire de les boucler encore d'une agrafe dès lors inutile.

Fers, terme de reliure. — En réalité, ils sont en cuivre, ces *Fers* dont les relieurs font usage pour imprimer, — pousser, c'est l'expression technique, — certains ornements ou de simples filets sur la couverture des livres. Selon l'endroit où ils s'appliquent, ces fers prennent différents noms, la plupart explicites : *Fers à dos, à écusson, à armes*. Il y a le fer appelé *roulette* du nom de sa forme, celui qui figure un T (*palette*), celui qui, d'un seul coup, grave un dessin (*roselle*). Les compositions s'exécutent au *Petit Fer*, d'autres travaux réclament le *Fer à froid* qu'on manœuvre sans qu'il ait été chauffé au préalable, n'ayant pas d'or à appliquer. Les *Petits Fers* sont des gravures de petite dimension, délicatement exécutées, fleurettes, feuilles, oiseaux, sujets mignards

dont les relieurs se servent pour composer ou compléter une ornementation ingénieusement établie sur papier et reportée sur cuir.

Feuille, terme d'imprimerie. — Le nombre de pages que détermine la pliure en un format adopté. In-quarto, la Feuille a 8 pages; in-octavo, 16; in-douze, 24; in-seize, 32; in-dix-huit, 36.

Une des premières Feuilles tirées est dite *Feuille de mise en train*, elle renseigne sur la marge, le registre, la pointure, etc.; tirée après vérification, la feuille est *en train*.

La *Bonne Feuille* ou plutôt les *Bonnes Feuilles* sont celles tirées sur un papier, non plus d'épreuves, mais définitif, celles qui constitueront le livre. Ce sont aussi les Feuilles que, de l'imprimerie, on adresse, après tirage, à l'auteur et à l'éditeur, parfois aux journaux.

Il y a encore les Feuilles *en blanc*, celles sorties de la presse avec une seule face imprimée. Enfin, le livre qui attend le brochage s'appelle *livre en Feuilles*.

Figures (livre orné de). — Livre qui présente, dans son texte ou hors de son texte, des illustrations ou des signes idéographiques, repré-

sentatifs, tels que symboles, figures géométriques, explicatrices, types de machines, etc.

En Bibliophilie le *Livre à Figures* est presque toujours le livre orné d'estampes en taille-douce hors texte, les livres avec gravures sur bois dans le texte sont plutôt des livres à vignettes. Le XVIII^e siècle ne produisit guère que des livres à figures, les livres du XIX^e seront plutôt des ouvrages à vignettes.

Filets, terme d'imprimerie et aussi de reliure. —

Ce sont les traits qui s'appliquent, dans un but décoratif, aux coupures d'un livre, en tête et à la fin des divisions et subdivisions, par exemple; et, aussi, au dos ou sur le plat d'un volume relié. Selon qu'ils sont rectilignes ou poussés en vignettes, on les distingue en Filets d'ornement et Filets de coupure. — Les relieurs appellent leurs combinaisons des jeux de Filets.

Oh! les Filets ! Ils enserrèrent la vision des relieurs pendant près de cinquante ans ! On ne faisait que cela, on ne voyait que cela depuis 1850... Filets et dentelles, dentelles et Filets... et quelles dentelles ! quels Filets ! de la copie, de la banalité, rien d'original.

Qu'on nous parle encore des Bibliophiles de 1875 ! Quelles momies imperméables à toute sensation d'art ! quand ils ordonnaient quelques six, huit ou dix Filets à

leur relieur, ils croyaient être Colbert, Louvois, Vau-
ban et Mansart et se supposaient la gloire de donner
leur génie audacieux en exemple, aussi proclamaient-ils
demi-Dieu ce pauvre papa Trautz, brave ouvrier poncif,
timoré, sans imagination et sans goût, étonné de se
voir ainsi prôné par ces pétrifiés.

Les Filets ! — ils en ont fait du chemin depuis quinze
ans ! Jamais on n'en a fait de plus ingénieux, de mieux
contournés, de mieux poussés que depuis qu'ils ne sont
plus exclusivement à la mode.

Fleuron, terme d'imprimerie et de reliure. —

Ornement destiné à garnir les vides d'une page
ou le dos d'un livre. Autrefois les motifs choisis
étaient tous tirés de la flore, d'où cette dénomina-
tion restée en usage à contresens. En reliure,
le Fleuron est un ornement obtenu comme
motif central au moyen de fers spéciaux.

Folio, terme d'imprimerie. — Appellation légè-
rement pédante de la modeste feuille de papier.

Folio recto, traduisez : la première page du
feuillet, *Folio verso*, sa seconde page.

Les imprimeurs désignent, par Folio, le chiffre
qui étoile chaque page, chiffre arabe pour les
grandes séries et romain pour les parties
éventuelles d'un ouvrage, les prolégomènes,
la notice, la préface, l'Avis ou l'étude préalable.

Fonte, terme d'imprimerie. — Caractère ordinaire complet, romain et italique, ou, seulement, l'un ou l'autre, c'est-à-dire tout un ensemble de caractères de même type. Une Fonte de six feuilles, de douze formes, est celle qui permet de composer, sans recourir à la distribution, six feuilles, douze formes.

Format, terme d'imprimerie. — C'est la dimension d'un livre déterminée par le nombre de feuillets ou de pages que présente une feuille d'impression dans son entier. L'in-4° se compose de quatre feuillets ou huit pages, l'in-8°, de huit feuillets ou seize pages, etc.

Le Format précise aussi la justification d'un livre, c'est-à-dire l'étendue verticale et l'étendue horizontale de ses pages. Généralement le Format d'un livre est rectangulaire — le rectangle est plus ou moins prononcé.

Selon l'aphorisme d'un sceptique, le succès dépend avant tout, pour les hommes de leur taille et pour les Livres de leur Format.

Formes, terme d'imprimerie. — Terme générique qui désigne toute composition typographique, imposée et serrée dans un châssis de

Bibliophiles
Contemporaine
Bibliophiles
Contemporaine
Bibliophiles
Contemporaine

fer. La Forme typographique varie selon les formats usités, les cadres des châssis étant fabriqués selon toutes dimensions prévues.

Foulage, terme d'imprimerie. — Le relief que cause l'action de la presse sur le papier, du côté opposé à celui qui subit l'empreinte de la lettre. De grossières élosses produisent un Foulage lourd ou creux, au grand dam de l'œil du caractère ; mais on peut y remédier par le satinage, le glaçage, la mise en presse au brochage, etc. Le Foulage idéal doit être plat.

Il est difficile d'éviter le Foulage sauf sur ces affreux *papiers couchés*, émaillés comme une « belle madame », désagréables au toucher, et dont la beauté d'impression si trompeuse et si fragile, ne survivra pas aux hommes qui ont eu la sottise d'y déposer leurs œuvres.

Frontispice. — C'est en réalité le titre principal d'un livre, dans toute son intégrité et son développement, le titre qui contient toutes désignations, nom d'auteur, d'éditeur, de lieu de publication et millésime d'émission. On le nommait aussi *Grand Titre*.

Par analogie on a donné le nom de Frontispice au cartouche décoratif, puis à la gravure allégorique

initiale de l'ouvrage. — Le Frontispice servit de prétexte au portrait de l'auteur, à ses devises, à ses épi-graphes ; il fut d'abord architectural, puis il devint symbolique jusqu'à l'excès ; les romantiques en tirèrent un parti extraordinaire ils le *dramatiserent* et le rendirent diabolique et macabre ; avec Lamartine il fut pittoresque et idyllique.

Hélas ! toujours aux bords des lacs, des précipices
Ou tel qu'on nous le peint devant ses *Frontispices*
Drapant d'un manteau brun ses membres amaigris,
Suivant de l'œil, baigné par les feux de la lune,
Les vagues à ses pieds mourant l'une après l'une,
Et les aigles dans les cieux gris.

Ainsi Barthélémy nous présente l'auteur d'*Elvire*. Depuis 1850, notre siècle négligea le Frontispice des livres. Pourquoi ? Qui nous le dira ? Le fait de cette négligence n'est pas une preuve de vitalité ni d'imagination. Rien ne vaut un joli Frontispice, ingénieux, spirituel, ironiste, tel que Rops en composa quelques-uns pour les libraires belges, ses compatriotes.

Un Frontispice bien compris vaut toute une illustration, mais cela ne s'improvise pas, cela se dicte, s'impose à l'artiste, et où sont à cette heure les éditeurs qui ont à eux le temps et l'intellect nécessaires pour songer à l'ordonnance d'un glorieux Frontispice ?

Fumé, terme de gravure. — L'épreuve de recherche de toute gravure en relief qui, primitive-
ment, donnait aussitôt après la taille, une em-

peinte à l'aide d'un poinçon noirci à la fumée, ou d'une salissure de l'index.

Les épreuves des graveurs servent de modèles au typographes ou plutôt aux conducteurs de machines pour la mise en train du tirage courant. Le mot *Fumé* est également un terme de fonderie, c'est l'épreuve obtenue en présentant le poinçon gravé à la flamme d'une bougie et en l'appliquant ensuite sur une carte lisse.

Les anciens graveurs sur bois tiraient eux-mêmes les premières épreuves de leurs xylographies sur un papier mince après avoir encré l'entaille de leur bois avec du noir de fumée très fin. Ils exerçaient alors une pression sur le papier humide à l'aide du brunissoir ; — le *Fumé* était donc un premier état sommaire, permettant à l'artiste de juger de l'avancement de son travail. C'est ainsi que procéderent les graveurs sur bois jusques à la fin du XVIII^e siècle. Depuis longtemps le *Fumé* n'est plus qu'un vain mot, l'encre du bois se fit au doigt, puis au rouleau et les épreuves ainsi tirées eurent beaucoup de délicatesse et de valeur.

Les graveurs de 1840 à 1855, tous les derniers grands maîtres du genre, tirèrent leurs premières épreuves sur chine, au taquet ou au brunissoir, et ces épreuves intelligemment obtenues, avec les valeurs voulues, les premiers plans accusés, les lointains ménagés, méritent l'engouement des collectionneurs.

Depuis que la zincographie nous est venue envahissante, on a conservé le nom de *Fumés* aux épreuves tirées sur plaques avant montage des zincs sur bois, à l'aide de presses lithographiques par glissement; — ces épreuves sont encore intéressantes et donnent une impression beaucoup plus nette et plus pure que le tirage typographique, ces *Fumés* sont tirés sur chine ou sur japon. On y substitue depuis quelques années le *papier couché* qui est une horreur et dont on devrait bien proscrire l'emploi, car une épreuve sur ce papier ne sera jamais qu'un trompe-l'œil.





Garde, terme de brochure et de reliure. — Feuille de papier ou de parchemin appliquée au commencement et à la fin d'un volume, afin d'en garantir le premier et le dernier feuillett. Quelle que soit la façon dont on a plié la feuille (en deux ou au tiers), sa principale partie est toujours de la grandeur du format. Garde encore, la bande de parchemin qu'on entaille par petites bandes, lesquelles sont collées dans les entre-nerfs. Mais, ce que le Bibliophile entend par Gardes ce sont les pièces de papier ou de soie qui garnissent les reliures, face aux doublures, dans tout habillage de luxe.

Les papiers de Garde sont des papiers marbrés, tatoués de diverses manières, papiers peignés ou es-

cargotés, offrant mille variétés de dessins polychromes. Ils sont le plus souvent très laids et d'une coloration hurlante. Les fabricants français qui les fournissent, il faut bien le reconnaître, passifs traditionnaires, satisfaits d'eux-mêmes, ne font rien pour sortir du banal et du connu. Aujourd'hui les fabricants allemands font des papiers de Gardes vraiment originaux et d'une artistique nouveauté; les Anglais surtout tiennent la tête avec de délicieux papiers sur vergé ou Ingres, d'une rare distinction de coloris et d'un dessin toujours harmonieux et bien rythmé. On devrait bien les introduire ici.

Gaufré (livre), terme de reliure. — Inventée par Courteval, dans la première période de ce siècle, la gaufrure s'applique sur les plats et le dos des volumes. C'est un système d'ornementation qui consiste à graver profondément en relief, au moyen de fers et de plaques, mais surtout avec le secours si rapide du *balancier*. Les toiles gaufrées à l'avance sont aussi d'un emploi très fréquent dans la reliure et surtout le cartonnage.

Géographie (livres de). — Certains esprits ont la passion des livres de Géographie comme d'autres celle des livres d'Histoire; les deux passions, d'ailleurs, s'harmonisent et se com-

plètent. Car la Géographie, comme l'Histoire, embrasse le plus vaste des cercles : astronomie, configuration des sols, division politique des pays, climatologie, botanique, nosographie, ethnographie, histoire. Avoir une Bibliothèque de livres de Géographie, c'est avoir un *Compendium* imagé des connaissances humaines.

Glaçage, terme de papeterie et d'imprimerie. — C'est l'action de communiquer un apprêt, un glacis, une onction, au papier qu'on veut luxueux, éclatant ou propre au tirage des photogravures en simili ou autres modes de reproduction directe dont on abuse actuellement.

Le Glaçage est au papier ce que l'empesage est aux chemises, un moyen bourgeois d'atteindre au solennel.

Glairer, terme de reliure. — Les relieurs emploient ce vocable, évocateur de fâcheux embarras de la gorge, pour désigner une des recettes de leur cuisine professionnelle.

Lorsqu'on veut donner du lustre à la couverture d'un livre, on l'enduit tout simplement de blanc d'œuf au moyen d'une épingle, et cela s'appelle Glairer. Beaucoup de peintres ne font

pas usage d'un autre vernis et leurs toiles s'en trouvent très bien, comme quoi les moyens les plus naturels sont souvent les plus excellents.

Gillotage. — Procédé pour reproduire les dessins originaux d'une manière directe ; au début le dessin était reproduit grâce à un papier spécial combiné pour la réduction. C'est le papier inventé par Gillot, d'où son nom. Ce papier est quadrillé de traits d'une finesse extrême qui forment un fond teinté ; les dessins à reproduire sont silhouettés sur ce fond, les gris du papier fournissent les demi-teintes, les ombres s'ajoutent au crayon et les clairs s'enlèvent au grattoir et à la gomme ou se gouachent à volonté.

Gillot, l'inventeur, non pas de la zincographie mais des procédés de dessins sur papier idoine à ce genre de gravure, a laissé son nom à la gravure sur zinc, comme étant l'un des premiers à l'avoir employée et vulgarisée.

On désigne parfois aujourd'hui toute reproduction en relief obtenue par la photogravure chimique du nom de *Gillotage*; on dit *Gilloter* également quel que soit en réalité le graveur qu'on emploie.

Glossaire. — C'est, pour les mots, un Musée des Antiques et une Galerie de raretés. Un

Glossaire, en effet, contient les mots anciens, obsolètes ou peu connus, les mots qui nécessitent une glose ou une traduction en termes plus usités, plus vulgaires. C'est l'appendice obligé des ouvrages relatifs aux dialectes morts ou vivants, la nomenclature des vocables d'une langue ; ce n'est aussi, très souvent, qu'un répertoire alphabétique d'archaïsmes ou d'idiotismes.

Vivent les livres à Glossaires ! vivent les gloses des vieux livres !

Grain, terme de papeterie et surtout de gravure.

En papeterie, on nomme Grain les petites aspérités qui s'étendent sur la surface du papier et qui lui donnent une physionomie spéciale ; le vélin a son grain plus ou moins fin, moins apparent que dans la fabrication sur tamis réglé du vergé. Le Grain du papier peut être laminé pour le tirage et revenir après le tirage grâce à l'humidité qu'on lui donne pour regonfler la pâte.

En gravure le Grain s'obtient soit par la grainure au Berceau, soit par une poussière de résine ou de soufre que l'on fait tomber également sur la planche selon un procédé qui remonte au XVIII^e siècle et que l'on emploie actuellement même pour toutes gravures mécaniques.

La zincographie a ses grains, comme elle a ses roulettes et l'on pourrait dire que l'héliogravure en

creux n'est qu'une gravure par insolation avec morsure sur grain.

Nous ne continuons pas sur cet intéressant sujet, car nous craignons d'être accusé, nous aussi, d'avoir un *grain*.

Graver. — L'art d'entrailler, par le burin, ou la pointe sèche, certaines matières, particulièrement en ce qui nous concerne, le cuivre rouge, le zinc et le bois, de manière à y représenter, et solidement, des dessins qu'on destine à la reproduction, sinon des plans, des cartes, des fac-similés d'écriture.

On ne sait pourquoi la routine empêche les entailleurs de chercher quelques nouvelles matières pour y graver à la pointe, au burin, et même à l'eau-forte, les œuvres qu'ils imaginent ou interprètent.

Le cuivre est un excellent métal facile à mordre, à entrailler, à polir, à repousser, à planer, mais il est des inétaux d'alliage qui lui sont parfois infiniment supérieurs; le métal blanc dont on fait les plaques indicatrices des coffres-forts, pour ne citer que celui-là, est remarquable et beaucoup plus fin et plus souple; les épreuves qu'il donne sont d'une rare délicatesse.

Que ne cherche-t-on davantage à une époque où la science met tout sous la main!

Le livre contemporain nous réserveraient encore bien

des surprises, si éditeurs et artistes étaient moins passifs, moins aisément satisfaits, plus curieux, plus chercheurs, plus inventifs, et surtout... plus audacieux.

Graveur. — Celui qui s'adonne à la gravure.

Dans cet art, plus que dans tout autre, — puisqu'il vit de copie — les artistes sont rares, qui se peuvent dire créateurs ou interprètes vraiment originaux.

Les exécutants, les traducteurs d'œuvres pullulent, on compte ceux en puissance d'imprimer leur rêve sur la matière — ce sont les peintres graveurs, les seuls qui méritent les hommages des bibliophilosophes.

Depuis la zincographie, le mot *Graveur* s'est encore démonétisé en s'industrialisant. — Tous les tenanciers d'usines à reproductions; fabricants de *directe*, à 5 centimes le centimètre, ou de *simili*, à 15 ou 20 centimes, s'intitulent *Graveurs*. — Ils ont raison, ce sont en effet des Graveurs mais *irréels*; le vrai graveur, le seul, le grand graveur joyeux, c'est le Soleil, le bon soleil du bon Dieu, et tous ces braves gens, au lieu de signer de leur nom les reliefs de leurs zincs, devraient logiquement inscrire *sol sculpt*, ou mieux encore *Hélios-Zincographit*.

Gravure. — L'art de graver, sur toutes matières.

Il y a la Gravure monumentale, la Gravure en



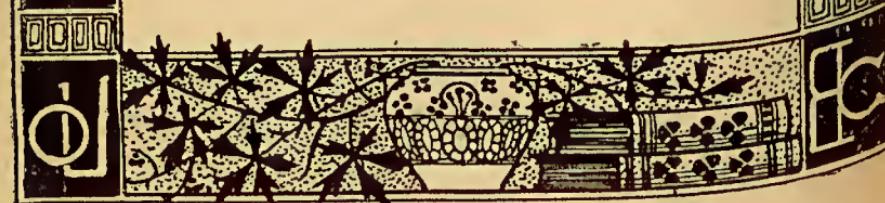
pierre fine, celle en monnaies et en médailles, celle enfin sur métal et sur bois, la seule dont il puisse être question ici. Le cuivre se raye, se creuse, se sillonne de tailles, de telle sorte que l'encre à imprimer pénétrant ce réseau veineux se reporte ensuite sur le papier par l'effet de la presse à cylindre des imprimeurs en taille-douce. Sur le bois, au contraire, on procède par traits saillants et en relief, de façon qu'ils puissent recevoir l'encre comme la reçoivent les caractères typographiques et c'est pourquoi les bois épousent si souvent les textes. Enfin, — et pour ne l'apprendre à personne, — les estampes qui résultent des divers procédés sont rangées sous le terme générique de Gravures.

Telle en une plaine sans fin s'ouvre devant nous infini, l'horizon de ce mot : Gravure. — Oh ! la tentation d'aller, de marcher de l'avant, de guerroyer contre des moulins à vent, de combattre ce qui se fait si banalement, si veulement et de montrer le vaste champ d'évolution de cet art intéressant ! Mais, à qui ou à quoi servirait ce cri de novateur ou de précurseur !... Va, calme-toi... Don Quichotte !... Ce mot tentateur comme une source est un mirage dans le désert dont il nous faut dévier. Passe, suis ton chemin, silencieux.

Gouttière, terme de reliure. — Cette expression heureusement imagée désigne la partie du volume opposée au dos arrondi, c'est-à-dire la tranche de devant d'un volume relié, qui se creuse en forme de gouttière. On nomme aussi Gouttières les parties de parchemin ou de vélin qui se replient d'un centimètre sur la tranche dans certaines reliures, à la façon hollandaise.

Grecquer, terme de reliure. — Pour dissimuler la ficelle destinée à soutenir la couture d'un livre, on pratique, sur le dos de ce livre, quelques entailles ou rainures, et cela s'appelle *Grecquer*, opération plutôt néfaste aux volumes. Il existe à présent une machine dite *presse à grecquer*.

Pourquoi ce mot de *Grecquer* pour indiquer cette opération de kriss malais ? — Pourquoi la Grèce associée à ce massacre ? Mystère et machination !





Habillage, terme d'imprimerie. — Lorsque l'on place une gravure dans une page de texte, l'action de la revêtir, de l'envelopper des caractères du texte s'appelle *Habillage*.

L'Habillage exige de longs remaniements et des soins minutieux. — C'est là surtout que le directeur d'un livre trouve à lutter contre la routine et les inflexibles règles de la typographie. Les metteurs en pages ont des formules d'habillage dont ils ne veulent point s'éloigner, et c'est un véritable combat pour obtenir un texte s'approchant de la gravure et l'épousant presque dans ses contours. — Les usages sont de laisser des blancs, d'habiller les bois en carré, de briser les lignes par angles, d'établir des échelles; tout cela sans autre raison que les vieux usages. — Pour obtenir quelque

nouvel habillage, plus conforme à l'esthétique et à l'harmonie que de combats, Messeigneurs! C'est une petite guerre sans trêve ni merci.

Hagiographie. — Est Hagiographe tout écrivain qui parle des choses sacrées et des personnes reconnues saintes par l'Église, soit qu'il rapporte, en simple annaliste, la vie et les actions des saints, soit qu'il dégage, en moraliste, des enseignements de ces vies et de ces actions, soit, enfin, qu'il discute, en apologiste, sur des questions intéressant la foi.

Pour désigner ces divers genres considérés dans leur ensemble, on peut employer indifféremment, les termes d'Hagiologie et d'Hagiographie, mais ce dernier a prévalu.

Les livres du Nouveau Testament sont des livres hagiographiques, les ouvrages des Bollandistes en sont d'autres. Les ouvrages traitant de la Bourse ne prennent pas l'H, ce sont des *agiographies* par des *agiographes*.

Hauteur (en papier), terme d'imprimerie. — C'est à partir du pied de la tige jusqu'à la superficie de l'œil dont le papier garde l'empreinte que se compte la Hauteur en papier.

A Paris cette hauteur est habituellement de 10 lignes et demi, à Lyon de 11 lignes, à Strasbourg de 11 lignes et quart.

La *Hauteur de page* indique l'élévation de la partie imprimée, celle qui, avec la justification, fait le rectangle typographique. Cette Hauteur varie selon la nécessaire harmonie de la page, qui n'est pas facile à établir et qui réclame plus de goût et de « compas dans l'œil » qu'on ne saurait le supposer.

Héliogravure. — Un des plus répandus, parmi les multiples procédés de reproduction directe des œuvres d'art. Il s'obtient par la collaboration de la photographie et de la gravure, c'est-à-dire par la gravure héliographique.

Bien que le mot Héliogravure puisse s'appliquer indifféremment à la gravure en relief et en creux, on a pris l'habitude, dans le monde bibliophilique, de l'attribuer à la gravure en creux pour taille-douce; à ce qu'on désigna longtemps par le surnom de *procédé Dujardin*. L'Héliogravure sur cuivre est incomparable pour la reproduction directe, — et, sans autres intermédiaires que les retoucheurs, — de tous objets d'art, vases, argenteries, meubles, bibelots anciens, reliures, armes, bronzes, etc.; le tout est de bien disposer ces précieux objets, de les éclairer de façon à les mettre en valeur, de choisir le fond sur lequel ils se doivent détacher et de ne pas trop se fier à l'industriel

Bibliophiles
Contemporains
Bibliophiles
Contemporains
Bibliophiles
Contemporains

reproducteur assez rarement doublé d'un artiste.

Pour les dessins au lavis, gouaches, fusains, camaïeux, tableaux clairs largement empâtés au couteau, l'Héliogravure fait encore merveille; toutefois il convient de surveiller les retouches et si l'on sait choisir l'encre, c'est-à-dire le ton approprié pour le tirage de la pièce reproduite on peut obtenir une très honorable et très exacte gravure. Il est bon de se défendre contre le tirage en noir, car l'Héliogravure en noir est affreusement brutale.

Pour tous objets subtils, miniatures, dessins d'un trait délicat, crayons fins, jolis caprices de plume, la bonne Héliogravure est une mégère dont il faut se méfier, elle joue des tours pendables, elle empâte, elle alourdit, elle écrase.

Si tous les aqua-fortistes, qui actuellement tirent le diable par la queue, s'étaient entendus pour fonder une maison d'Héliogravure dont ils auraient été les intelligents retoucheurs associés, nous eussions peut-être vu enfin paraître la maison de confiance du rêve idéal. — En tout état de cause, une bonne Héliogravure est infiniment supérieure à une eau-forte médiocre, or, on doit convenir que la République des aqua-fortistes est assez médiocratique, et, comme dans toutes les Médiocraties, les prétentions sont excessives et les prix inabordables, on demeure bien forcée de conclure à l'Héliogravure qui a pour elle tout au moins l'honnêteté méthodique de la reproduction. Elle empâte peut-être, elle ne déforme jamais les lignes d'un dessin.

Hétéronyme. — On épithétise ainsi le livre qui se publie sous le nom véritable d'un autre que l'auteur. Ce sont généralement des fantaisistes ou ce qu'on est convenu d'appeler des fumistes plutôt que des écrivains qui se livrent sans scrupules à cet exercice.

Exemple amusant et relativement récent : Les *Mémoires du prince de Bismarck*, que composa Paul Masson et qui valurent à l'honorable écrivain un démenti formel du prince lui-même.

Heures. — La liturgie catholique désigne sous la rubrique d'*Heures canoniales* ces parties du breviaire qu'on récite à heures régulières (*canonicae*), ce sont : matines, primes, tierce, sexte, none, vêpres et complies. D'où le nom de *Livres d'Heures*, et, par abréviation, d'*Heures*, donné aux livres qui contiennent ces prières. Aux beaux temps de la miniature, on illustrait avec amour ces livres que chaque chrétien possédait et lisait. Les esthètes de la noblesse et du haut clergé rivalisaient souvent de munificence et de goût pour faire décorer leurs Livres d'*Heures*.

Parmi les *Heures* décorées au XIII^e siècle, signalons particulièrement les *Heures d'Isabelle de Castille*, et

celles de Sir H. Lawrence, toutes deux dues aux miniaturistes anglais ; parmi les *Heures* œuvrées au XIV^e siècle, celles de Jeanne de Navarre, travail français.

Le XV^e siècle en vit naître de fort belles. Des Flamands ornèrent de scènes dans le sentiment des Van Eyck et de Memling, les *Heures* de Philippe le Bon et celles du duc de Berry. Des Français réalisèrent des merveilles d'exécution et de goût pour les *Heures* du roi René et pour celles d'Anne de Bretagne. On peut admirer ce dernier livre dans notre Bibliothèque nationale.

L'heure n'est plus favorable à la recherche ni à la mise en œuvre des Livres d'*Heures* !

Hollande (papier de). — Un des types renommés de papier à impression. Les papiers de Hollande ont longtemps trouvé un public de fidèles, aussi les éditeurs y ont-ils eu fréquemment recours dans toute la seconde moitié de ce siècle.

On fabrique toujours d'admirables papiers en Hollande, et la France en consomme encore nombre de rames, mais nos fabriques des Vosges, d'Archettes, de Rives, du Marais, et autres, sont parvenues à imposer leurs produits qui n'ont rien d'inférieur et qui jouissent d'une apparence plus moderne, d'une texture moins vénérable.

Le pli est pris, on dira toujours d'un beau papier à

la cuve vergé, teinté, c'est un *papier de Hollande*, car on est sûr de se faire comprendre et d'éviter ainsi des explications trop longues et qui intéressent vraiment si peu, même les intéressés.

Hommage (d'un livre). — L'acte d'offrir un livre en présent, en témoignage de respect ou d'admiration. Les mots par lesquels on affirme son oblation en tête du volume. (Voy. *Envoi*, *Dédicace*.)





Iconographie. — En principe, connaître et décrire des figures tracées par des artistes, à quelque époque qu'elles remontent, cela constitue l'Iconographie; en réalité, on restreint cette appellation à la connaissance des œuvres d'art antiques. On trouve encore ce terme en usage pour désigner la catalographie de quelque collection de portraits, d'icônes, comme on disait autrefois,

Iconologie. — Ces œuvres, ces images, ces « monuments antiques », c'est le terme consacré, que l'Iconographe se borne à présenter en savant, les travaux d'Iconologie les commentent, les expliquent, les interprètent. Pour l'Iconologue, les figures allégoriques ou



L'Iconophile

symboliques et leurs attributs n'ont pas de secrets.

Iconophile. — L'amoureux d'images, d'estampes, de miniatures, de croquis. Il y a deux sortes d'Iconophiles : ceux qui vibrent vraiment aux lignes d'une image, aux contours d'un dessin, et achètent un croquis d'artiste parce que deux ou trois traits leur causent une sainte émotion ; et ceux, les plus nombreux, évidemment, qui n'ont que l'innocente passion de collectionner les reproductions gravées d'œuvres de telle ou telle époque ou les dessins originaux de tels ou tels artistes.

Ces derniers sont les vaniteux, les passifs — les *Iconoscopes* — leur variété est infinie.

La *Physiologie de l'Iconophile* reste à faire. Elle attend son Balzac. Il faudrait cependant se hâter ; tous les vieux marcheurs en quête d'épreuves des maîtres du XVI^e au XVIII^e siècle, disparaissent peu à peu, et les arrivants du dernier convoi n'ont pas encore pris la patine de la manie originale qui laisse inexorablement son empreinte. Ils bricolent, ils ne collectionnent pas sérieusement, opiniâtrement, ce ne sont plus des victimes de l'icône, des *Iconofols*, à grandes marges, à témoins accusés, des hommes mûris dans les épreuves, ceux-là, les vieux, s'en vont sans laisser de double.

Illustration. — Les reproductions de dessins, les gravures dont sont parsemés certains livres, maintes revues, nombre de magazines et quantité d'imprimés.

L'Illustration d'un livre vaut surtout par sa gravure et son tirage, et ce tirage demande de minutieux soins de mise en train, d'enrage, de repérage et surtout des presses de grande précision.

Le sens du mot *Illustration* comme action d'imager les livres est relativement moderne ; les vieux linguistes l'ignoraient ; ni Richelet, ni Furetière n'y font allusion. Bibliographiquement, on ne rencontre le mot *Illustration* que vers la fin du XVIII^e siècle ; aujourd'hui ce sens secondaire du mot est devenu pour ainsi dire capital.

Une *Histoire de l'Illustration des Livres* serait précieuse. Elle est écrite un peu partout et par tous, et n'est rassemblée nulle part dans une synthèse absolue. Encore un livre à faire et qui donnerait des joies à son historien si celui-ci se trouvait être en tous points un artiste.

Au XIX^e siècle, l'Illustration des livres longtemps stationnaire, a pris un développement considérable et s'est vulgarisée dans tous les pays du monde.

Nous nous trouvons encore dans la pleine évolution de l'Illustration bibliophilique ; bien des formules de livres illustrés ont déjà été modifiées, bien des règles brisées, mais, malgré tout, une tradition subsiste, par cette

raison que nous vivons encore sous le régime de lois typographiques dont personne n'a encore eu l'audace de dénoncer la tyrannie.

La forme rectangulaire du livre, la mise en justification des caractères alignés comme du bois mis en stère, le type même de ces caractères, la disposition des feuillets, de la pagination, du titre courant, le système même de la brochure, tout s'oppose au chambardement de la méthode actuelle d'Illustration qui pourrait suivre le rythme de la phrase, épouser pour ainsi dire la figure symbolique de la pensée. Tout ceci est trop complexe et sans doute trop inintelligible pour être exposé ici, mais de proches générations viendront qui exigeront de la typographie plus de souplesse, et, ce jour-là, l'Illustration évoluera docilement, sortira des cadres rigides qui lui sont encore imposés.

Nous avons été le premier à montrer, avec les publications successives de l'*Éventail* et de l'*Ombrellé*, vers 1881, l'art de s'évader avec fantaisie des dogmes étroits de la typographie et, depuis lors, combien nous ont imité sans paraître vouloir nous reconnaître comme un prédecesseur.

L'Illustration aura cependant à lutter contre son ennemie masquée, la *photographie* et l'imagerie directe, calquée sur nature à l'aide de procédés chimiques. On tentera un gros effort pour acclimater dans le livre moderne l'exacte fixation des êtres et des choses, mais sans succès, espérons-le.

L'art ne vit que de mensonges, d'irréalité, d'envolée

au-dessus de la vie courante. La photographie est pesante comme le bon sens, ennuyeuse comme la logique et la vérité; elle donnera toujours des images mornes, trop précises, grises, mélancolieuses comme des rappels brutaux à nos ambiances d'existence; elle ne peut et ne doit être que l'intermédiaire entre la nature et l'art; c'est une proxénète, ce ne sera jamais une jeune première idéale. Même dans les romans les plus vulgaires, elle ne saurait être admise comme moyen absolu d'Illustration car les mises en scène de personnages sont toujours insuffisantes de pose, de sincérité, d'expression.

Plus l'Illustration restera spirituelle, dégagée, traitée d'un trait amusant et décisif, en manière de croquis, plus elle aura la chance de réussir, à la condition qu'elle ne suive le texte qu'approximativement, en le paraphrasant de loin, tels les pizzicati du musicien accompagnant la sérénade.

Nous croyons aussi au mariage de plus en plus intime du dessin et de la typographie. Le livre tel qu'on le comprit longtemps avec ses hors textes d'une exécution si facile, si banale, si bête, ne sera bientôt plus toléré par les amateurs de goût; le livre à encartage d'estampes a fait son temps.

Ce que le texte épousera, ce sera la taille-douce, le bois, la chromotypo et mieux encore la litho, si douce, si flexible, si vaporeuse, si femelle à côté des nettes vigueurs mâles de l'impression typographique. Ce sera par la fusion des procédés qu'on reformera peu à peu, le caractère de l'Illustration contemporaine.

Illustrateur sur marges. — Ce qu'on eut appelé jadis un des *petits métiers de Paris*. — L'illustrateur sur marges est le peintre, l'aquarelliste, le dessinateur à la plume ou au crayon qui, en des temps difficiles pour l'art, se spécialise en des petits croquis originaux dans les marges d'un livre à la mode pour le compte d'un Bibliophile ou d'un libraire.

On ne saurait croire combien d'artistes ont vécu du livre à illustrer dans les marges depuis quinze ans ; il en est qui en ont perdu le goût de la toile et de l'huile et qui n'ont plus fait profession d'autre chose. Aussi, que d'exemplaires enrichis de croquetons, de bouts d'aquarelles de menues miniatures !... Le nombre en est incalculable. La vanité aidant, chacun s'est mis à en commander à n'importe qui sur n'importe quoi :

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages
Et qui d'affreux croquillons font salir leurs pages !

Ce sera la stupéfaction du xx^e siècle que ces exemplaires barbouillés ! Pour quelques rares chefs-d'œuvre, que de vulgarités, même signées de noms actuellement ronflants. La postérité fera son tri. Peut-être institera-t-on un musée bibliographique de ces livres décorés, témoignages de l'art de notre époque.

Ce sera l'intérêt des musées décoratifs futurs !

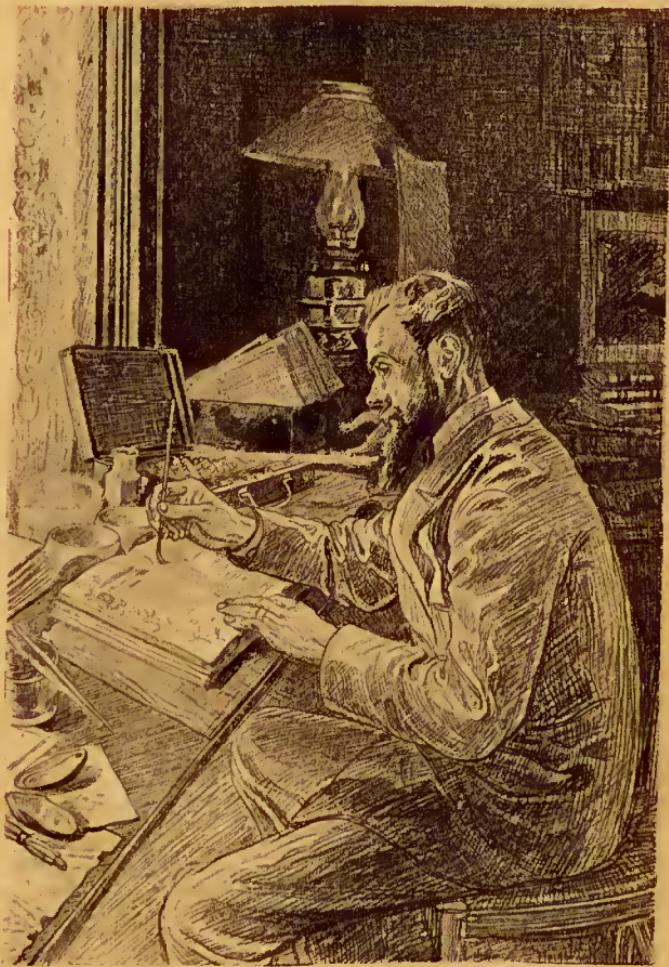
Illustratiomanie. — Mot peu usité mais que

nous avons formé naguère pour exprimer certaine toquade de Bibliophiles qui consiste à insérer dans un volume célèbre, Roman, Histoire ou Comédie, les illustrations ou séries d'illustrations diverses publiées ou non, auxquelles le texte de l'ouvrage a fourni prétexte. Exemple : Prendre un *Gil Blas* grand format et le décorer de toutes les suites connues françaises, espagnoles, anglaises, etc. — Terrible passion s'il en fut et qui vous met son homme en chasse de vigoureuse manière : pour les oisifs il yaurait là une cure à indiquer aux médecins qui ne savent qu'inventer : d'où un mot nouveau à créer, l'*Illustratiothérapie*.

L'Illustratiomanie sévit peu en France. Elle a exercé ses ravages en Angleterre, où nous lui connaissons encore quelques fanatiques.

« Nous croyons devoir dire quelques mots d'une manière intéressante d'orner les livres, écrivait un rédacteur du *Chamber's Journal*. Illustrer un livre, même imparfaitement, est quelquefois le travail d'une vie tout entière, et exige une grande fortune, un zèle et une patience infatigables. Malheureusement, la plupart de ces trésors amassés avec tant de soins sont destinés à passer tôt ou tard sous le marteau du commissaire-priseur. Nous pouvons être assurés d'avance que, vers la fin du siècle actuel, il y aura beaucoup d'excitation





L'Aquarelliste sur marges

dans certaines salles de vente fréquentées principalement par les amateurs de livres, et qu'on lira dans les journaux les prix énormes auxquels se vendront alors des exemplaires illustrés de l'*Histoire d'Angleterre* de Macaulay; car c'est sur cet ouvrage principalement que se portent les travaux des *illustrateurs* de nos jours. Pour en donner une idée, nous indiquerons la manière dont on procède. Comme le format de l'*Histoire* de Macaulay ne permet pas d'y adapter des gravures de grande dimension et qu'il faut éviter autant que possible de les plier, on achète deux exemplaires de l'ouvrage. Chaque page est détachée du livre et collée proprement au milieu de feuilles de beau papier blanc, de format in-quarto ou in-folio. On comprend facilement pourquoi il faut avoir deux exemplaires: lorsqu'on a collé la page 1 du premier exemplaire, la page 2 se trouve nécessairement perdue; mais on y supplée en collant sur l'autre côté de la feuille blanche la page 2 du second exemplaire, dont la page 1 se trouve perdue également; on continue ainsi de prendre alternativement une page de chacun d'eux jusqu'à la fin de l'ouvrage. Toutefois ce n'est là qu'une opération préliminaire; le plus difficile reste à faire. Pour illustrer un livre d'histoire, il faut se procurer le portrait de chaque personne dont le nom s'y trouve mentionné et dont la gravure a reproduit les traits; de même chaque localité dont il est question doit être représentée. Batailles, médailles, réjouissances publiques, représentations imaginaires d'incidents historiques ou

d'autres circonstances auxquelles M. Macaulay a fait allusion, — tout ce qui a été gravé, en un mot, et qui se rapporte d'une manière quelconque à son sujet, doit être acheté à quelque prix que ce soit, et inséré à sa place entre les pages collées comme nous l'avons dit. »

On peut croire que tous les casse-têtes ne sont pas chinois, quand on s'imagine l'infenal labeur des *Illustratiomanes*. Le métier de casseur de pierres apparaît bénévole auprès d'un tel martyre et il est beaucoup de juges en France qui hésiteraient à condamner un grand coupable à l'obligation d'illustrer de cette façon Thiers, Guizot, Duruy ou Macaulay.

Imagier. — La vie est un perpétuel recomencement. A une époque où l'invention de procédés nouveaux en art est devenue impossible, rien d'étonnant à ce qu'on exhume les manières tombées en désuétude. C'est ainsi que nous complons quelques artistes s'ingéniant, par de précieuses ou de sobres compositions, à mériter le titre d'Imagier. Tels Grasset, de Feure, des Gachons et tant d'autres.

Imposer, terme d'imprimerie. — C'est serrer dans un châssis de fer toute composition, après qu'on l'a munie de sa ramette, de garnitures de bois ou de fonte et de biseaux, de manière qu'aucune lettre ne s'échappe ; c'est aussi

mettre les pages d'un format quelconque dans telle position qui les immobilise, les fasse se repérer dans leur ordre successif lors de la retriéfaction. C'est encore l'action de délier les pages et de les serrer, après leur rapprochement successif.

Impression. — Les divers travaux nécessaires pour imprimer un livre, une feuille ou tirer des épreuves d'estampes. Le résultat de ces travaux. On appelle *xylographique* l'Impression obtenue par des planches de bois et, en général, *tabellaire*, celle qui s'opère au moyen de planches solides. Le tirage des gravures s'obtient par l'Impression en *taille-douce*, l'Impression lithographique et celle chromo-lithographique sur des pierres à l'aide de presses spéciales. Mais le mot Impression est plus particulièrement relatif à la typographie et au texte même du livre. C'est ainsi que le comprit Boileau

Dès que l'Impression fait éclore un poète
Il est esclave-né de quiconque l'achète.

On dit facilement d'un livre : *C'est une belle Impression !* la phrase est banale et peu sincère, c'est presque une formule de politesse pour l'auteur.

Rien n'est plus difficile que de rencontrer un homme

vraiment expert en *Impression*, connaissant les beautés d'une typographie bien venue, et capable d'en apprécier le caractère, le tirage, l'harmonie générale; cependant chacun se croit juge en la matière et prononce avec conviction et autorité le mot de « belle Impression ».

La vérité, c'est que rien n'est plus rare actuellement, si l'on met hors cause les *papiers couchés*, car la beauté de l'*Impression* n'existe réellement que par les difficultés qu'elle a rencontrées pour se faire jour à travers la rudesse, la solidité et le grain d'un noble papier.

Imprimer. — Empreindre à l'encre ou en couleur des caractères composés, et des dessins gravés, des lettres ou des figures, sur une feuille de papier. C'est aussi publier, répandre quelque écrit par le moyen de l'imprimerie.

Imprimerie. — L'art d'imprimer et le local où s'exerce cet art qui, trop souvent, dégénère en une industrie sans intérêt. C'est encore tout le matériel que nécessite l'exploitation (caractères, presses, etc.).

. Il n'y a rien qui porte davantage à la concision que les sujets formidables. On sent que plus la responsabilité est grande d'en parler, plus la prudence nécessaire fait une loi de se taire.

Un érudit anglais, du nom de D'Israeli, — rien de lord Beaconsfields — affirme que les Romains connaissent l'Imprimerie, mais qu'ils se gardèrent bien de divulguer cette découverte. Leur puissance, comme toutes celles des autres civilisations antiques étant fondée sur une sorte de monopole aristocratique de toutes choses; ils jugèrent que l'invention leur devait être nuisible et ne voulurent point la tirer du néant.

Oh! ces Romains! quel flair! quelle sagesse! — ils n'y ont pas coupé... eux, au moins, mais de combien de maux se sont-ils ainsi délivrés!

Imprimeur. — Ce même terme désigne l'industriel qui dirige une imprimerie et chacun des ouvriers qu'il emploie, mais plus spécialement ceux préposés à la presse. Le travail des ouvriers d'imprimerie est partagé entre les besognes par lesquelles se prépare le tirage et le tirage lui-même.

« L'Imprimeur — écrivait assez justement un anonyme dans le *Bulletin du Bibliophile* — n'est plus l'ingénieux explorateur des œuvres de l'esprit. Ce n'est plus même un ouvrier soigneux, jaloux de porter à un certain degré de perfection relative une besogne consciencieuse.

« C'est un monopoleur à brevet, qui vend des sales chiffons, hideusement maculés de types informes, à

quiconque est assez sot pour les acheter. N'essayez pas de réveiller en lui un juste sentiment d'orgueil en lui rappelant les glorieuses origines de la typographie, car il ne sait pas au juste si elle date de Jules César ou de Charlemagne. Ne lui demandez pas son opinion sur le manuscrit ancien ou récent qu'il livre à ses manœuvres; il a de bonnes raisons pour ne pas vous en informer; c'est qu'il n'a jamais étudié ni le grec, ni le latin, ni l'orthographe même du méchant patois que le Libraire, son voisin, a payé pour du français. Ces deux honnêtes gens n'ont pour objet, ni l'un ni l'autre, le progrès des lumières et l'avantage des lettres; ils n'attachent pas plus d'importance, l'un au perfectionnement matériel des livres que l'autre à l'illustration morale de son négoce. »

Pas mal envoyé le paquet! Ne crions pas: « Assomme! »

Incomplets: terme de librairie. — De même que les hommes, les livres sont souvent *incomplets*; mais ceux-ci, plus heureux que ceux-là, finissent toujours par trouver leurs essentielles qualités et quantités, tant les libraires sont gens roublards et les courtiers débrouillards.

On ne saura jamais combien de titres ont été refaits, combien de feuillets réimprimés et truqués pour la vente des incomplets de valeur.

Incunables. — A ce nom, à ce titre, tout ami des livres, devrait se découvrir ou s'incliner ; l'Incunable, c'est l'ancêtre de l'espèce, et c'est un des rares représentants d'une race disparue. Incunable, le terme l'indique par une gracieuse métaphore, inventée par les allemands, c'est le livre, c'est l'édition, qui date des origines, du berceau (*incunabulum*) de l'imprimerie.

On compte près de 20 000 Incunables, s'il faut en croire les Bibliographes, mais tous n'ont pas une égale valeur ; les plus recherchés sont ceux qui sont antérieurs à 1470, les éditions originales des auteurs anciens, les livres en langue moderne, ceux qui se recommandent comme offrant les premières productions de l'art typographique en telle ou telle localité.

Parmi les Incunables de médiocre valeur et le plus souvent abandonnés, on compte les in-folios consacrés à la scolastique, à la controverse, au droit canon ou romain et aussi à la médecine.

Les premiers ouvrages imprimés ne portent ni titre courant ni pagination, ni signatures, ni réclames, les signes de convention pour les relieurs et brocheurs ne vinrent que plus tard.

Index (livre à l'). — Livre dont le Saint-Siège interdit la lecture aux fidèles pour des raisons de dogme ou de morale. C'est la Congrégation

de l'Index ou de l'Indice qui examine les livres nouveaux et signale ceux dont les théories, les idées ou les peintures peuvent jeter le trouble dans les consciences, nuire à la paix de l'Église ou démoraliser les masses. D'autres livres, dont la publication et la vente restent prohibées jusqu'à ce qu'on les ait purgés et corrigés se cataloguent sous le nom d'Index expurgatoire.

Il n'est pas sans intérêt, de publier ici, — car peu de Bibliophiles les connaissent, — les plus récents décrets réglant la censure et la prohibition des livres.

Voici les décrets généraux :

TITRE PREMIER

De la prohibition des livres

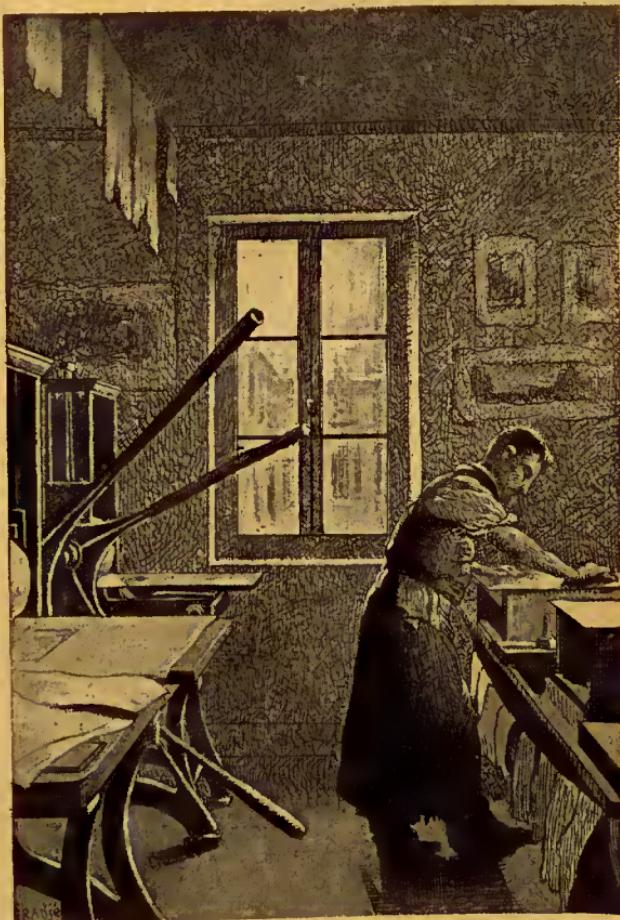
Chapitre PREMIER. — De la prohibition des livres d'apostats, d'hérétiques, de schismatiques et autres écrivains.

Chapitre II. — Des éditions du texte original et des versions non vulgaires des Saintes Écritures.

Chapitre III. — Des versions nationales de l'Écriture Sainte.

Chapitre IV. — Des livres obscènes.

Chapitre V. — De quelques livres se rapportant à une matière spéciale.



L'Imprimeur en Taille Douce

Chapitre VI. — Des saintes images et des Indulgences.

Chapitre VII. — Des livres de liturgie et de prières.

Chapitre VIII. — Des journaux, feuilles et brochures.

Chapitre IX. — Du pouvoir de lire ou de garder des livres défendus.

Chapitre X. — De la dénonciation des mauvais livres.

TITRE II

De la censure des livres

Chapitre PREMIER. — Des prélates préposés à la censure des livres.

Chapitre II. — Du devoir des censeurs dans l'examen préalable des livres.

Chapitre III. — Des livres qui doivent être soumis à une censure préalable.

Chapitre IV. — Des imprimeurs et éditeurs de livres.

Chapitre V. — Des peines portées contre les transgresseurs des décrets généraux.

Au demeurant, tous les romans, quels qu'ils soient, en principe, en sont frappés par la congrégation de l'index au même titre que les écritures saintes rapportées en langue vulgaire et que tous autres livres de schismatiques et d'hérésiarques. De temps à autre, seulement, la Congrégation daigne s'occuper spéciale-

ment d'un auteur romanesque et, jetant son nom à la réprobation du monde catholique, le met au rang des plus grands écrivains, qui, pour la plupart, furent accablés par la malédiction du pape.

Émile Zola fut ainsi officiellement mis à l'Index pour la publication de son roman de *Lourdes*.

On nomme surtout *Index*, — et ceci est plus bibliographique, — les tables des matières et les sommaires des grands ouvrages difficiles à consulter sans cette clef. Les Index sont malheureusement très longs et très onéreux à établir et la plupart des éditeurs laissent leurs plus sérieuses publications dépourvues d'*Index*. Presque tous les *Journaux*, *Mémoires*, *Recueils de nouvelles à la main* du XVIII^e siècle manquent d'*Index*, au grand dam des travailleurs et des curieux; il est difficile d'y remédier; on ne saurait par où commencer. Les Anglais, qui sont pratiques en tout, ont institué des *Index Societies* dont le but est la publication d'*Index* utiles à l'histoire et à la littérature. Les membres de ces sociétés fournissent l'argent nécessaire à ces publications si utiles au pays qui, ainsi, s'enrichit chaque année d'ouvrages indispensables.

Un recueil sans *Index*, c'est une serrure sans clef.

Nous n'avons jamais pu fonder en France une *Société des Index*. Cela a paru trop sérieux aux Bibliophiles bien connus pour leur frivolité.

On rencontre des érudits pauvres et de bonne volonté, mais pas le moindre riche Mécène pour l'alimenter, cette Société hélas! encore inexistante!

Inédit. — L'œuvre à l'état de manuscrit; l'ouvrage ou l'opuscule qu'on n'a pas encore livré à l'impression; les pages qui attendent l'éditeur.

Le livre Inédit d'un auteur connu et admiré est une bonne fortune pour l'éditeur, souvent une déception pour le lecteur. Au contraire, les fragments inédits d'un poète original ou d'un rare prosateur constituent toujours un régal de lettré et sont assurés au moins d'un succès de curiosité, aussi les directeurs de revues sont-ils toujours à leur affût. — La chasse de l'Inédit devient de jour en jour plus difficile.

Ce qu'on a abusé de ce mot « inédit » est invraisemblable. De la bibliographie le mot est venu au langage social et commercial... on a même été jusqu'à l'appliquer à la vertu des femmes et à en faire un singulier synonyme de virginité.

— Vous savez... la petite X..., *inédite*, mon cher, absolument *inédite*...

Et le plaisir de la chose c'est que l'inédit de la femme est aussi souvent fallacieux que l'*inédit* bibliographique.

In-folio, terme d'imprimerie et de librairie. — Pliée en deux, la feuille ordinaire donne un format dit in-folio. Pliée en quatre un in-quarto.

L'in-folio fut le format adopté assez généralement par les premiers imprimeurs, puis pour les livres à grands priviléges, c'est un format royal, mais qui exige le pupitre, qui veut de la place. L'exiguïté de nos modernes demeures nous force à proscrire ce format seigneurial et il faut le regretter; l'in-folio permettrait de concevoir et de réaliser des publications d'une solennelle beauté où l'art serait largement et magnifiquement hospitalisé.

Intercalation, terme d'imprimerie. — L'opération qui consiste à intercaler un carton, une demi-feuille, à imposer la feuille dont ils dépendent, de telle sorte qu'ils prennent place, dans le milieu, à la ployure, plus généralement le carton est refait après l'impression. D'autre part c'est l'action d'isoler les feuilles fraîchement encrées en plaçant entre elles des feuilles blanches ou grises, *intercalaires* qui empêchent tout maculage et absorbent l'humidité qui fut nécessaire au tirage.

Interfolié (livre), terme d'imprimerie et de librairie. — Livre, entre les pages imprimées duquel on a inséré quelques feuillets vierges, lors du brochage ou de la reliure, afin de pouvoir écrire, face au texte, des notes, remarques, des prix ou des impressions.

Les libraires experts, les libraires de livres d'occasion se servent de catalogues interfoliés pour la tenue de leurs notes. Les érudits aiment à interfolier également leurs ouvrages de références.

Interpolateur. — Quiconque ajoute à un texte, quiconque intercale deux lignes de son propre chef, que ce soit pour rendre un passage plus compréhensible, pour compléter la pensée de l'auteur ou, au contraire, pour la dénaturer, celui-là devient un Interpolateur.

La Bible, on le sait, est citée fréquemment comme ouvrage interpolé. Les rationalistes traitent d'additions postérieures tous les passages du Pentateuque qui contiennent des prophéties et tous ceux dans lesquels on lit le mot prophète; mais leurs prétentions ne reposent que sur des hypothèses ou des conclusions arbitraires.

Une interpolation véritable, et dont Josué est peut-être l'auteur, c'est celle du récit de la mort de Moïse à la fin du Deutéronome. Cette interpolation ne prouve rien, d'ailleurs contre l'intégrité et l'authenticité du reste de la Bible. On trouve dans *l'Histoire de Charles-Quint* par

J. Sleidan un exemple analogue, — le récit de la mort de l'auteur. Ce récit se trouve, sous forme de notice, que rien ne distingue du contexte, dans toutes les éditions qui contiennent le XXVI^e livre.

Interlignes. terme d'imprimerie. — Pour maintenir entre les lignes l'espace convenable, on use de lamés de métal que, pour cette raison, on appelle Interlignes. Naguère, elles étaient en bois et l'usage les faussait rapidement; actuellement, les ordinaires sont en fonte d'imprimerie, coupées à la justification du texte, il n'y a que celles *sur corps demi-point* qui se fassent en cuivre, et elles sont très rares. — On interligne par mesure de points, à un, deux, trois et quatre points, rarement davantage.

Intons (livres). — Mot peu usité et qui mériterait d'être remis en honneur pour expliquer les *Livres non rognés*. Il se prononce *aintons* et signifie à la lettre *non londu*.

Voyez-vous dans les catalogues cette mention nouvelle : — Exemplaire *Intons*. — Pourquoi pas ?

Introduction. — Certains auteurs tiennent à présenter leurs écrits avec solennité comme de

grands personnages; ils se font leurs introduceurs auprès du Roi-Public et réservent, dans cette intention, quelques pages avant le contexte qu'ils nomment cérémonieusement *Introduction*. Quelques jeunes symbolistes ont même emprunté au langage liturgique le terme d'*Introït*.

L'*Introduction* est un peu démodée : elle a des odeurs d'antichambre qui ne conviennent plus aux idées actuelles. On introduit moins, on pénètre tout de suite dans son sujet.

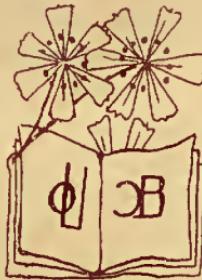
Italiques. terme d'imprimerie. — Ce caractère, dont l'inclinaison, la cursive, rappelle celle de notre écriture, tire son origine de l'Italie, où Alde Manuce l'inventa. En dépit des perfections apportées, notre Italique laisse encore à désirer sous le rapport de la pente, de l'approche et, comparé au romain, de la juste proportion de graisse et de hauteur d'œil. On appela également les Italiques *lettres vénitiennes* parce que les premiers poingons en furent fabriqués à Venise et aussi *Lettres Aldines* du nom de leur inventeur.

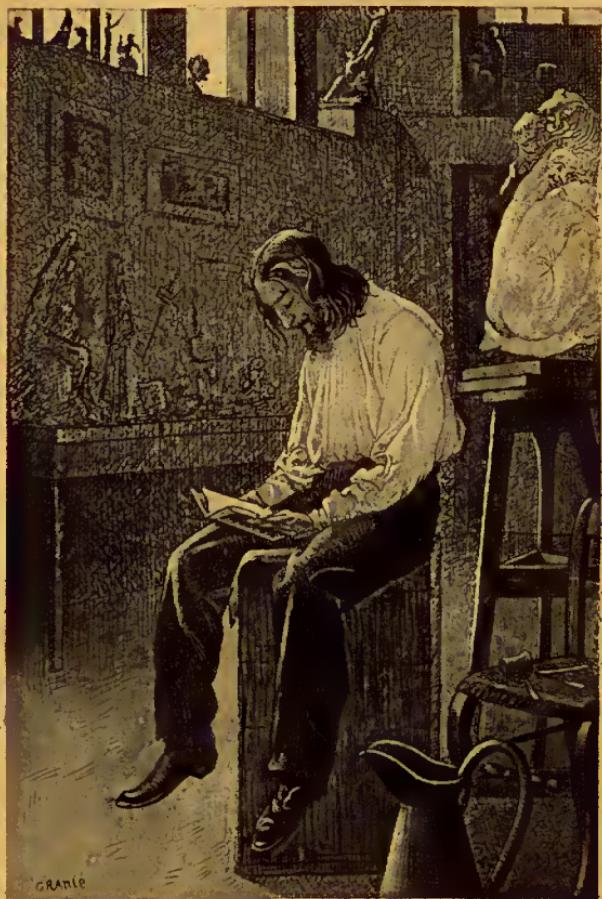
On pourrait dire que l'*Italique* est la femelle du caractère romain, solide mâle, râblé et bien assis. C'est

à ce caractère féminin, élégant, souple et penché qu'il faut attribuer le charme qu'apporte en une page l'apparition des mots et des lignes d'Italiques.

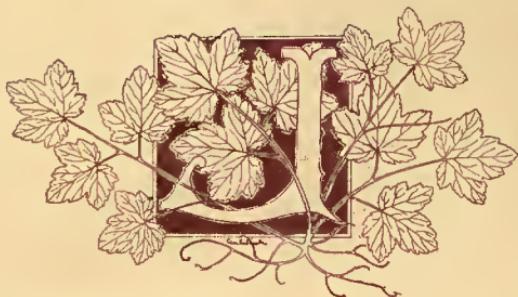
Une page toute de romain c'est comme une réunion d'hommes, sérieux peut-être, mais un peu terne, on y sent l'absence de la femme; ça manque à la fois d'harmonieux, de grâce, d'imprévu et de piquant.

Vive l'Italique, Monsieur Oscar Wild!





Lecture à l'atelier

**Janséniste** (reliure à la), terme de reliure. —

Faut-il que ce fâcheux esprit du jansénisme ait laissé de profondes traces en France ! Jusqu'à d'innocentes reliures qui s'en ressentent encore ! La reliure à la Janséniste, c'est, on le devine, celle d'aspect sobre, austère, maussade, jalousement privée de tout ornement d'or.

Longtemps à la mode, la reliure Janséniste qui fut prônée pour sa sobriété par les Harpagon de la Bibliophilie râleuse, devient heureusement de plus en plus proscrite. Un livre vêtu de peau du Cap affreusement poli et sans autre décoration que son titre a un aspect à la fois Tartufe et pharisiens qui effare.

La Bibliophilie est et doit rester rutilante et profane ! Voyez-vous un amoureux qui vêtirait ses maîtresses comme des prudes de province et qui leur

donnerait des allures de dévotes à chausserette ou de loueuses de chaises d'église.. ? — Non, vous ne le voyez point!.... ni nous assurément. — Le Jansénisme est un non sens qui conduirait vite à la mort notre art bibliopédique qui déjà à tant de peine à se soutenir.

A nous l'Imagination des arabesques, des jeux de filets, les mosaïques polychromes... Soignons et aimons nos livres jusques à mettre de la vanité dans leur costume, jusque dans le luxe intime des *dessous*.

Laissons Jansénius à Louvain!

Japon (papier du). — Papier importé du Japon et que l'éclat, la nacrure de sa pâte, sa belle et robuste qualité ont mis au premier rang des papiers de luxe.

Ce papier se fabrique, d'après Kempfer, avec l'écorce du *morus papyrifera*. Chaque année, on coupe les jeunes pousses d'un an et on les fait bouillir, par paquets de trois pieds de long, avec des cendres. On les laisse jusqu'à ce que l'écorce, en se retirant, mette à nu un demi-pouce de bois, on les fait alors refroidir, puis on les fend pour détacher l'écorce qui, séchée, forme la matière première du papier. Mais avant de l'employer, on la nettoie et on la tric. Après un bain de trois ou quatre heures dans l'eau, lorsqu'elle est amollie, on racle, avec

un couteau émoussé, l'épiderme et la majeure partie corticale verte qui se trouve au-dessous; après quoi, la pâte obtenue se jette dans une petite cuve où on la mêle avec une eau de riz épaisse et une infusion mucilagineuse de la racine *oréni*. Cette eau de riz, par sa viscosité, donne de la consistance et une éclatante coloration au papier. La plante appelée *oréni* par les japonais est une malvacée que Kempfer a nommée *alcea*, *radice viscosa*, *flore ephemero*, *magnopunico*. L'infusion de sa racine s'opère en la faisant macérer, pilée ou coupée même, dans l'eau froide pendant tout une nuit.

Le papier du Japon n'a guère commencé à être utilisé en France pour l'impression d'exemplaires de luxe de nos livres soigneusement établis, qu'après 1870.

Auparavant on usait du papier de *Chine* très délicat et très amoureux de l'encre. Incomparable pour le tirage des bois et des textes, mais vraiment inconsistant, fragile et sans densité, le papier de Chine ne pouvait durer. Il fallait coller après tirage ce papier arachnéen pour obtenir un exemplaire offrant des chances de résistance au temps.

Le premier *Japon* employé chez nous fut d'abord ce Japon légèrement feutré, d'un ton jaune indien, si difficile à rencontrer à cette heure; puis apparut, vers 1879 environ, le fameux Japon des *fabriques impériales*.

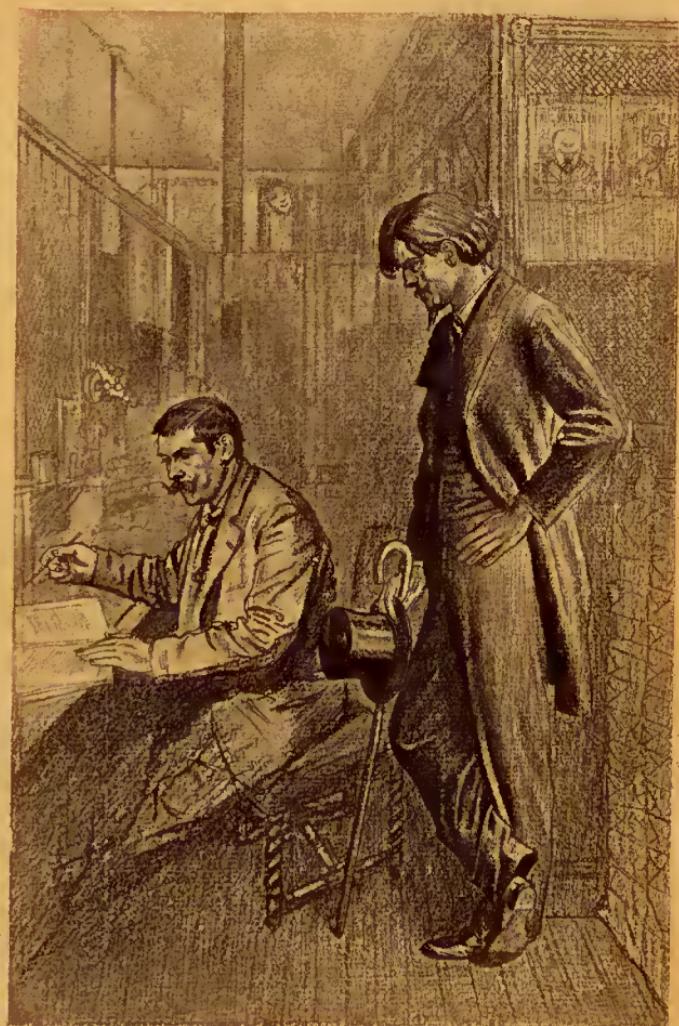
Merveilleux papier à peine safrané, solide, sonore, fortement laminé et donnant par l'écrasement des fibrilles de sa pâte des nacrures délicieuses. Ce papier, dès lors, fit fureur ; son emploi se généralisa à tous les tirages de luxe tant en France qu'en Angleterre, en Allemagne et en Amérique et sa fabrication se régularisant, le commerce s'en établit un peu partout en Europe. La consommation en fut générale.

Pour les bois, l'eau-forte, la litho, la phototypie, le nouveau Japon fit merveille, il eut tous les suffrages et le *Chine* ne manqua pas d'être chiné du coup. Ce fut la première victoire des Japonais sur les Célestes.

Ce papier résistera-t-il à l'usage ? On ne le saurait affirmer, mais, bien qu'un cri de stupeur se soit un jour propagé dans *Bibliopolis* : « *Le Japon se pique, le Japon se détériore !* » rien ne fait supposer que ce ne soit pas là une mystification d'amateur qui s'amuse. Le Japon paraît résister et sa vogue est loin de disparaître ou de s'affaiblir.

Les Bibliophiles artistes, les chercheurs, les difficiles, les connaisseurs — et ils se font rares ! — regrettent toutefois certains papiers du Japon que l'on trouva jadis si facilement chez les Metzui et les de Vigeant (depuis disparus) nous voulons parler d'un type de papier délicieux, d'une tonalité de thé au lait, avec des franges, des barbes, de larges nacrures où bien des feutrés souples et soyeux qui tiraient incomparablement les épreuves d'eaux-fortes ou les fumés des bois.

Il y en eut beaucoup sur le marché, mais comme les



Le Libraire des Jeunes

artistes sont en minorité, ce papier ne s'écoulait que lentement. Des Allemands achetèrent le solde.

Aujourd'hui, à prix de bank-notes, on n'en saurait rencontrer; il en arrive parfois une rame ou deux, mais la fabrication en est abolie; nous ne pourrons plus faire imprimer nos livres sur le satin de ces merveilles d'Extrême-Orient, et ce nous est un deuil.

Il nous souvient d'avoir rencontré à Londres des feuilles de papier Japon rose fleur de pêcher et bleu pâle d'hortensia qui eussent fait des livres à se damner! mais la quantité était insignifiante et nous avons rêvé d'aller à Tokio pour tenter à tout prix d'obtenir une fabrication de ce papier sirène, mais les livres attachent au rivage; ce sont des reliures de Nessus que nos passions, nous vivons par et pour elles jusques à en mourir.

Jasper, terme de reliure. — Le relieur appelle *Jaspe* les couleurs dont il marbre la couverture ou les tranches des livres. Ce travail minutieux, qui exige un habile tour de main, s'exécute en faisant pleuvoir, sur la partie à jasper, de grosses et de petites gouttes d'eau ou d'un autre liquide, selon le cas, soit en secouant le pinceau au-dessus, soit en heurtant contre un fer le manche du pinceau. — On jaspe peu à cette heure.

Jésus (papier), terme de papeterie. — Ce papier,

dont le format mesure 55 centimètres sur 70 centimètres, tire son nom de la marque qu'il portait jadis, I. H. S. On s'en sert surtout dans l'imprimerie. C'est le format in-8° le plus courant.

Journal (Le livre-journal). — Le manuscrit fait régulièrement au jour le jour — (ainsi que se trame un tissu précieux) — par l'écrivain ou le dilettante qui se plaît à consigner ses sensations d'une heure, son opinion sur l'ambiance. Le *Journal des Goncourt* restera comme un type du genre, sous la forme littéraire.

Mais le Journal, block-notes quotidien de faits, d'incidents ou d'observations, s'écrit aussi sous d'autres formes, celle du procès-verbal ou celle des annales. Ainsi se rédigent les journaux de siège, de bord ou de voyage. Dans ce dernier genre, il y aurait une longue liste à dresser depuis la relation de Néarque et d'Onésicrite jusqu'aux notes de John Francklin et aux tablettes de l'admirable Livingstone.

Journaux. — Journalisme. — Tel qu'il se fait en France, le journal n'est guère qu'un organe de passions locales ou de coterie politique. Tel qu'il devrait être, nous le définirions volontiers,

la feuille des informations omnigenres et œcuméniques.

Au-dessous des quotidiens, se trouvent, en assez grand nombre, les Journaux de renseignements ou d'intérêts corporatifs, les Journaux qui sont des bulletins scientifiques. Leur prototype naquit en 1665, on l'appelait le *Journal des Savants*.

Un journal pas banal et quelque peu hiératique, c'est, sans contredit, celui des Pontifes romains. Ainsi se titre le recueil des formules que les papes employèrent dans leurs rescrits du vi^e siècle au ix^e. Les romains de la Rome antique, les Quirites, eurent aussi leurs journaux, les *acta diurna*, mais ils étaient réservés aux actes publics.

Le journalisme, que les sujets de Louis-Philippe regardaient encore comme un métier, est devenu une carrière, et l'on y trouve, comme parlout ailleurs, à présent, des poètes, des hommes d'état, des humoristes, des ratés et même des gens de talent.

Le publiciste du vieux style est mort sans postérité, c'est le chroniqueur qui, maintenant, tient souverainement le sceptre.

Quant au journalisme, considéré comme l'en-

semble des journaux de France, si l'on essayait de se faire, d'après son esprit, une idée de l'état d'âme national, c'est Polichinelle, Prud'homme, Arlequin et Pierrot qu'il faudrait nous donner comme symboles.

Justification, terme d'imprimerie. — La longueur des lignes que le compositeur juxtapose. L'action de fixer les coulissoaux du compositeur à la distance requise de son talon ; de donner à une ligne, par le moyen de l'espacement, la dimension nécessaire ; d'attribuer à une page isolément, ou à des colonnes réunies, la longueur qui leur convient, au moyen d'interlignes ou de blancs. Bref, l'art de proportionner des lignes entre elles et de placer une interligne, selon le *canon* adopté.

Pendant le temps que demande la composition d'un même ouvrage, c'est la dimension même du compositeur qui fixe invariablement la justification.





Langes, terme d'imprimerie en taille-douce. —

Les étoffes de molleton dont sont emmaillotées les presses usitées pour l'impression en taille-douce. De la bonne disposition des langes, de leur élasticité dépend le plus ou moins de pression sur le cuivre. De l'art de bien emmaillerter sa presse par le tailleur-doucier dépend la supériorité du tirage des épreuves.

Lavage, terme de reliure. — L'opération délicate et complexe par laquelle l'ouvrier purifie et remet en état présentable les livres salis et les estampes malpropres.

Le lavage connut ses jours de gloire quand vint la mode des Romantiques et des beaux livres illustrés du xix^e siècle. Beaucoup des exemplaires rencontrés pro-

venaient de cabinets de lectures, d'autres étaient piqués, d'autres jaunis, le Bibliophile n'hésitait pas alors à donner la forte somme pour faire nettoyer, purifier, encoller ses exemplaires avant de les faire relier, et les savants spécialistes furent fort occupés en ces temps récents et déjà si lointains.

Aujourd'hui la Bibliophilie résolument moderne n'a plus à s'inquiéter de ces remises à neuf, on ne lave plus guère qu'accessoirement... ou si l'on *lave* c'est dans un autre sens, on *lessive*, autrement dit on bazarde ses livres ; ces petites lessives animent le marché et entretiennent l'*amateurisme*.

Larron, feuillet plié. — Pour les relieurs, c'est le feuillet d'un livre qui, demeurant plié par un des bouts, a pu échapper à la rognure et qui demeure comme le témoin de la grandeur originelle des marges. Ce feuillet s'arroge ainsi un rôle de dénonciateur, ayant échappé au massacre.

Pour les imprimeurs, c'est à la fois le pli fâcheux qui, souillant une feuille sous presse, amène une défectuosité dans l'impression ; c'est aussi le morceau de papier qui, plaqué sur la feuille à imprimer, reçoit l'impression et laisse un blanc. La locution, on le voit, ne manque pas de justesse. Nous aimerions mieux toutefois, comme argot de reliure, le mot d'*Émigré*

qui indiquerait mieux la figure de l'individualité échappée par miracle à la guillotine du relieur.

Lecteur. — Au fond, — en dehors même de ses désirs de science et de sapience, — l'homme, lecteur inquiet, se cherche soi-même dans les livres. Autant de séries d'êtres, autant de catégories de lecteurs ; pour en dresser la digne physiologie, il faudrait ajouter à la *Comédie humaine* un appendice philosophique.

Ce Lecteur, c'est vous, c'est moi, c'est nous, c'est tout le monde, c'est l'individu et c'est aussi le public anonyme, c'est du particulier au général l'être protéiforme, indécis, dont l'inexpressive figure flotte, lorsqu'il compose, devant la pensée de l'écrivain, c'est ce confident vague à qui l'on lance encore quelquefois cet appel démodé d'*ami lecteur* pour amorcer sa sympathie et qui reste toujours invisible, muet, inquiétant dans la sombre coulisse de notre Guignol social.

Pourquoi quelque Balzac n'a-t-il point écrit cette physiologie du Lecteur.

La *Physiologie du Lecteur* ! quel singulier *physionorama* cela fournirait ! — Concevez-vous l'innombrable série de types baroques qu'on y ferait défiler à la parade avec la caractéristique spéciale de leurs manières et de leurs professions.

D'abord le lecteur jurisconsulte en son milieu froid,

méthodique et rectiligne; ensuite le lecteur physiologiste ou le médecin, dans son intérieur un peu macabre dé docteur Faust avec le squelette antique et le désordre voulu et pittoresque du cabinet; puis, le lecteur ecclésiastique, non moins *physiologiable*, agitant sempiternellement ses lèvres sur un bréviaire que l'usage, a racorni, brillanté et sali; le lecteur de club, et enfin cette grande série de lecteurs professionnels, à savoir : les conférenciers, les professeurs, les auteurs dramatiques, les Bibliophiles, les bouquinistes, les éditeurs, les correcteurs, les typographes, les hommes de lettres, les savants, les académiciens, les employés des postes, les municipaux... Je m'arrête, car je ferais passer sur ma liste toutes les conditions administratives et tous les états consignés dans l'*Almanach des cent mille adresses*.

C'est peut-être en raison de la difficulté de borner un sujet si illimitable qu'il ne s'est rencontré aucun écrivain assez audacieux pour entreprendre la *Physiologie du Lecteur*. — Songez à quelle compilation formidable l'infortuné monographe aurait dû se livrer ! Que d'ouvrages remués, annotés, fourragés pour parvenir à nous présenter les lecteurs d'autrefois, ceux des inscriptions égyptiennes, babylonniennes et assyriennes, puis les Grecs et les Romains, ces avides mangeurs de tablettes circuses et ces lecteurs de longs manuscrits qui se déployaient comme d'infinis Kakemonos entre les mains des lettrés. — Peignot seul aurait eu l'ardeur, la constance et l'ingénue plaisir de mener à bien une si prodigieuse corvée, et encore

n'eût-il pas suffi à sa tâche pour la partie ingénieuse, fantaisiste et humoristique qui aurait été le complément nécessaire de l'ouvrage.

Car je vous prie avec bienveillance de remarquer que le Lecteur est protéiforme et ubiquiste. — On croit l'avoir concentré dans son logis et parmi ses livres, et le voici qui erre à la promenade, sous les frondaisons des jardins publics. Le Lecteur est insaisissable pour le physiologiste; il est à la fois sédentaire et ambulant. Il exerce son action verticalement et horizontalement, perpendiculairement et ambulatoirement. Le lecteur ambulant est même une des variétés les plus observées; il appartient à la grande tradition, et Don Quichotte en est le prototype.

Peut-être faut-il attribuer de telles dispositions ambulantes, évoluantes et allantes à cette opinion de Jean-Jacques Rousseau déclarant que les jambes sont les roues de l'intelligence et que marcher et lire sont des causes notables faites pour assurer un double renouveau de la pensée.

Toujours est-il que l'amateur de lecture est devenu aujourd'hui hygiéniste, c'est-à-dire très extérieur, et avec la fièvre de connaissances à acquérir et l'économie rationnelle du temps auquel sont contraints les hommes de ce siècle qui nous fait tous des êtres hale-tants, oppressés, hâtifs et toujours courants, il est nécessaire de lire en agissant et d'agir en lisant.

Existe-t-il beaucoup de vrais Lecteurs dans notre doux pays? — Nous ne le pensons point. — Les Lec-

teurs qui suivent attentivement un texte, qui le pénètrent, qui s'en assimilent les pensées, qui le digèrent et qui en conservent la synthèse morale, sont rares.

Notre légèreté d'esprit nous donne cette *papillonne* maladive qui entrave toute constance d'occupation cérébrale ; romans, livres d'histoire, d'érudition ou de critique sont généralement plutôt parcourus que *lus* : on veut paraître renseigné sur tout et l'on flaire les livres sans les consommer réellement ; on flirte un instant avec les idées, on regarde la conclusion et l'on se croit suffisamment muni. En réalité, s'il n'y avait pas la haine rivale des écrivains entre eux qui les force à se tenir et qui les porte à lire les œuvres confraternelles dans l'espoir d'y rencontrer une tare ou des ridicules, nos œuvres seraient trop peu souvent lues à fond... Le Lecteur parisien n'a plus de loisirs pour lire ; le provincial seul s'y peut appliquer pour monter au-dessus du niveau des petites villes, si endormantes pour la pensée. L'étranger également nous lit et nous juge assez sainement.

Légende. — Inscription explicative qu'on imprime en soubassement à certaines estampes, à la plupart des illustrations et des caricatures dans les livres et journaux.

Les premiers graveurs plaçaient souvent cette inscription dans une banderole qui sortait de la bouche des personnages, ce qui est aujourd'hui presque exclusivement du ressort des rébus.

Les Légendes se placent soit au bas des estampes ou des vignettes, soit sur la feuille de papier serpente qui les protège. Elles ne doivent être ni trop voyantes ni trop grêles, et c'est encore un art que de proportionner le caractère de la Légende gravée ou composée à l'ensemble de la page illustrée.

Lessiver (des livres), terme d'argot. — C'est, on le sait, vendre des livres aux bouquinistes, aux marchands *d'occasions*, ce qui n'exige pas peu de dons et de talents acquis pour sortir du marché avec un bénéfice non fictif. Quel intellectuel sans fortune, quel étudiant à court de ressources n'a coulé, pratiqué cette Lessive généralement à contre-cœur, quelquefois même avec un douloureux déchirement. C'est à la constante nécessité des lessivages que l'on doit la prospérité du commerce des Livres d'occasion. Il existe des usuriers du Livre qui vivent de la détresse passagère des Bibliophiles impécunieux, véritables « formica leo » de la profession ; ils sont là à l'aguet, ils attendent l'heure propice pour pressurer, étrangler les pauvres lessiveurs qui ne savent plus à quel libraire se vouer.

Lettre autographe. — Un document pour l'historien, parfois des plus nécessaires ; un bi-

belot de collectionneur, et non des moins ruineux ; la missive que traça la main même d'une célébrité ou celle de quelque individualité plus ou moins notoire ; cette missive a pour beaucoup de Bibliophiles l'intérêt d'une relique ; elle est, pour nombre d'autres, un témoignage précieux et plus rarement la clef d'une énigme.

La Lettre autographe, lorsqu'elle émane d'un écrivain intéressant par sa vie intime et qu'elle se rapporte à une publication déterminée, contribue à l'illustration d'un livre au titre vraiment le plus logique et le plus utile.

La place des Lettres autographes des auteurs devrait se trouver dans quelques exemplaires de leurs œuvres. La lettre renseigne, éclaire le graphologue ou même le simple curieux : c'est un portrait moral instantané, un fragment de vie intéressant, une sorte de document encore imprégné du fluide de qui l'écrivit et dont la mélancolie est généralement touchante.

Avec quelques lettres habilement réunies et collationnées d'un écrivain, nous entrons davantage dans son intimité que par la lecture attentive de sa biographie, c'est ce qui fait qu'on se passionne toujours pour la publication des correspondances d'amour ou pour les recueils de lettres inédites. — La lettre a tant de mouvement, tant d'imprévu, elle est si rarement artificieuse apprêtée et mystificateuse ! — C'est une joie que





Une Librairie Contemporaine

d'en frontispicer les beaux exemplaires lorsqu'on en découvre de précieuses, ce qui est encore à cette heure relativement aisément grâce aux libraires spécialistes.

Lettrine, terme d'imprimerie et **Lettre ornée**.

— La modeste petite lettre concomitant un mot lorsqu'il sied d'indiquer au lecteur quelque note sise en marge ou au rez-de-chaussée de la page.

Lettrines aussi, ces majuscules, vrais phares des Dictionnaires, dont on étoile le faîte des colonnes ou des pages.

Ce que nous autres Bibliophiles, en dépit des attributions des Littré et des lettrés, nous nommons Lettrines, ce sont ces *Lettres ornées*, ingénieusement composées, par lesquelles les éditeurs de goût font débuter les chapitres. — Tous les siècles passés en ont fait de bien jolies, particulièrement le siècle dernier. — Les éditeurs de 1840 ont provoqué avec succès une renaissance de la lettre ornée et la plupart des beaux ouvrages de cette époque publiés par Curmer, Perrotin, Bourdin et autres, foisonnent de délicieuses Lettrines gravées sur bois dans la perfection. Les éditeurs contemporains — tout au moins la majorité, — esquivent la lettre ornée qui leur donnerait du souci ; ils préfèrent une lettre chevauchant sur trois lignes ou même rien du tout, le vide, le début sans orchestre, l'entrée en

matière sans tambour-major. — Or il n'est pas de livre de biographie digne de ce nom qui ne doive avoir sa tête de chapitre, sa lettrine et son cul-de-lampe d'un dessin original et approprié au texte. — Tous ceux qui n'en ont pas le sentiment trouvent leur opinion commode pour escamoter la difficulté, mais nous les déclarons déchus du droit de s'intituler Éditeurs de Luxe, Bibliophiles de goût ou simples curieux d'art : ce sont des Jansénistes, de véritables pères du Désert.

Libraire. — L'espèce fleurit en plusieurs variétés. Il y a le libraire-éditeur (déjà défini), le libraire d'assortiment ou commissionnaire qui, moyennant un droit de commission, se charge du placement et de l'expédition des ouvrages, et l'imprimeur-libraire qui, ainsi que son double titre l'indique, commet, à la fois, l'impression et la vente des imprimés. Le libraire qui aime les livres existe aussi, à un petit nombre d'exemplaires, celui-là ne s'enrichit jamais.

Il faut avouer que voici un mot considérable qui invite à stopper et à glosier philosophiquement. Il y aurait tant à dire sur nos Amis les Libraires !... N'y aurait-il même pas de trop... c'est à craindre — un Livre n'y suffirait point et toutes les pages de ce bénévole Dictionnaire seraient vite chargées de nos boutades — mélions-nous des mots obsédants et accaparants,

pour peu qu'on s'y laisse entraîner on perd la proportion, et que d'ennemis à ajouter à ceux qu'on s'est déjà faits en cette susceptible corporation.

Laissons leurs défauts aux Libraires
Et not' malice à la maisou...
(Air connu.)

Librairie. — A la fois le commerce des Livres, la profession du libraire et le magasin ou boutique où se débitent les ouvrages nouveaux ou anciens.

Quelques écrivains ont tenté d'écrire l'histoire de la librairie depuis 1789, ce sont J. Hébrard, Edmond Werdet, Paul Dupont, J.-N. Barba ; presque tous sont d'accord pour regretter la réglementation de l'ancien régime.

On peut dire toutefois que l'histoire philosophique du Livre est un sujet fécond et passionnément intéressant qui n'a pas encore été traité.

M. Jules Claretie, dans une de ses excellentes chroniques du *Temps*, nous donna un curieux aperçu de la librairie vers l'époque romantique.

C'était en 1835.

Balzac, dégoûté peut-être de la librairie depuis qu'il avait, comme imprimeur, abouti à de mauvaises affaires, écrivait avec désespoir, dans la *Revue de Paris* :

— La librairie se meurt !

« A quelle somme, disait-il, à quelle somme croyez.

vous que s'élève chez nous le budget de la grande littérature, la part des œuvres trop longtemps élaborées, la part de *Volupté*, de *Notre-Dame de Paris*, des admirables poésies d'Alfred de Musset, des *Consultations du docteur Noir*, d'*Indiana*, de *l'Anc mort*, de ce livre magnifique intitulé *Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*? (Notons, en passant, que Balzac savait quelquefois reconnaître du talent à ses confrères.) Quelle part fait-on à Frédéric Soulié, à Eugène Sue, aux *Proverbes*, d'Henri Monnier, aux frères Thierry, à M. de Barante, à M. de Villemain, à ce patient Alexis Monteil? Que la honte se glisse rouge au fond des cœurs! Nous affirmons que les dix maisons de librairie, assez audacieuses pour entreprendre ce chanceux commerce, ne font pas dans toute la France un million de recette! »

Un million de livres pour tout un grand pays comme la France, c'était peu. Balzac n'avait certes pas tort.

Il est vrai qu'en ce temps-là un roman paraissait en deux volumes et coûtait 45 francs, soit 7 fr. 50 chacun, ce qui restreignait singulièrement le public lisant, et surtout achetant, car on se rabattait sur les cabinets de lecture, alors dans toute leur splendeur.

En 1835, il y avait *deux cents personnes* qui achetaient les nouveautés littéraires choisies et 800 cabinets de lecture, cercles ou sociétés qui les retenaient d'avance. En tout, 1,000 consommateurs en moyenne. Voltaire nous dit bien quelque part qu'il tirait une édition de ses livres à 1,500 exemplaires.

Depuis soixante années nous avons fait du chemin au point de vue de notre Librairie, dont la valeur annuelle approche actuellement de 100 millions ; la concurrence est devenue considérable ; les auteurs pullulent ; ceux qui obtiennent une certaine notoriété sont mieux rémunérés que par le passé ; le public achète infiniment plus de Livres... Lit-il davantage ? — On ne le saurait affirmer, les cabinets de lecture de 1830 n'existant presque plus.

Quant à la Librairie proprement dite, si elle semble plus prospère qu'au milieu de ce siècle, on ne pourrait dire qu'elle soit supérieure ; nous pensons même sincèrement que les Éditeurs d'aujourd'hui sont parfois dans la moyenne fort au-dessous, intellectuellement, de leurs aîneux de 1830.

En 1857, le président de la Chambre des imprimeurs de Paris, M. Guiraudet, évaluait à 8,000 le nombre d'ouvrages que la France imprimait par an. En 1881, il y en eut 10,677. En 1883, un statisticien curieux calculait qu'il fallait 300 romans nouveaux par an à la consommation des lecteurs parisiens, tandis que, de 1832 à 1848, 25 environ suffisaient ; il ajoute qu'il n'y avait, en ce temps-là, qu'une quinzaine de faiseurs, et qu'aujourd'hui on en compte une soixantaine au moins. En 1896, le *Journal de la Librairie* a enregistré plus de 15,000 publications. — N'est-ce pas effroyable !

Liseuse. — Un myrmidon parmi les couteaux à papier, avec, comme signe distinctif, certaine

petite encoche qu'on appose à cheval sur la page abandonnée au cours d'une lecture.

Lisibilité. — Terme de typographie appliqué aux caractères. Qualité de ce qui est lisible — la lisibilité d'un texte dépend du type de caractères adopté, de l'interlignage et de la disposition des blancs.

« Pour juger de la valeur d'une innovation en caractères — écrivait, en un remarquable article dans le journal *l'Imprimerie*, M. Charles Verneuil — il faut se demander quel est le but de l'imprimerie : Est-ce la beauté d'un tableau ou la facilité d'une lecture ? Est-ce la délicatesse de forme des lettres ou l'évidence de cette forme ?... Ce n'est ni l'un ni l'autre absolument, et c'est l'un et l'autre concurremment. Il faut que les deux intentions soient combinées. Le problème à résoudre pour arriver à la perfection des caractères d'imprimerie est de savoir y allier la beauté des formes avec la force de ces formes, de manière à en faire résulter le plus grand effet pour l'œil.

« Les caractères destinés à composer des écrits d'une longue lecture, doivent être des lettres gravées pour l'effet, et non des traits où la finesse soit recherchée essentiellement. On sait bien que si l'on veut faire de beaux déliés, bien filés, bien purs, les vingt-cinq lettres de l'alphabet n'offrent pas des traits si difficiles à saisir

qu'un bon graveur ne puisse aisément y introduire des déliés parfaits. C'est ce que les graveurs et les fondeurs anglais, américains ont commencé à faire, et les français après eux, il y a quelque quarante ans; ils ont adopté des déliés superfins. Mais les graveurs et les fondeurs des temps anciens avaient fait précisément le contraire. En perfectionnant le caractère romain, qui, par parenthèse, est un caractère français, Garamond, entre autres, s'est écarté des déliés amaigris, qui distinguaient auparavant le caractère italique. On sait que ce dernier a été exclusivement pratiqué par les Aldes à Venise, par les Grifes à Lyon, par Frebronius à Bâle et par Robert Estienne à Paris. Mais le caractère italique, où les déliés supersfins dominaient, tomba parce qu'il était fatigant à lire en comparaison du romain, et fut laissé de côté dès que le système du romain fut établi et perfectionné. Les Vascosan, les Posuel, les Cramoisy, les Anisson l'adoptèrent exclusivement. »

Aujourd'hui les médecins, les oculistes, les hygiénistes se préoccupent beaucoup de la question de lisibilité des caractères et de leur influence sur la vue.

On a été jusqu'à affirmer que le type gothique allemand était une cause primordiale de myopie... Que dira-t-on de notre Didot si fatigant avec ses déliés mi-gnards et de son œil rond. Il faudra bien tôt ou tard arriver à créer un caractère à la fois beau, solide et logique et s'habituer à de larges interlignes, à de sérieux espacements de lettres, et ne plus s'obstiner à méner le papier d'impression au détriment de notre vue.

Ligne. — En imprimerie, c'est un ensemble de lettres que le typographe dresse en rangs, comme autant de dociles pioupious, dans son compositeur. On baptise *Ligne de tête* la première de la page, et *Ligne de pied* celle qui reçoit la signature. Cette dernière est, en grande partie, constituée par les *cadrats*, petits morceaux de *fonte* qui séparent les mots, maintiennent les caractères et ne marquent point sur le papier.

En littérature, la ligne est, on peut le dire, l'unité de mesure pour la copie à fournir et pour le salaire à recevoir. Éditeurs et directeurs de périodiques basent leurs commandes et leurs tarifs sur le nombre des lignes, d'où cette tendance au remplissage qu'ont tous les écrivains astreints à livrer une somme déterminée de copie. Pour accomplir rapidement la besogne demandée, ils évitent de chercher des idées et de creuser leur sujet, ils dissertent, ils bavardent à côté, — ils *tirent à la ligne*, selon leur pittoresque locution ; ils pêchent aussi à la ligne, mais l'idée ingénieuse y mord rarement.

Liquidation (Livres en). — Volumes vendus au rabais, soit qu'ils fassent partie d'un fonds



Lecture en wagon

réellement en liquidation, soit qu'ils constituent une série d'invendus dont le librairé tient à se débarrasser. Certains volumes, trop graves, trop artistes ou trop nuls, restent, parfois, sans acquéreurs ; quand le bibliopole est las de leur donner l'hospitalité, il les cède en bloc à quelque spécialiste qui les présente au public à un prix dérisoire. Dans l'un et l'autre cas, les livres qu'on *lique* sont bien les frères de ceux qu'on *lave*, il n'y a de changé que « l'exécuteur ».

« Les valeurs de librairie sont souvent idéales. » Elles sont en outre variables à l'excès, et la rame de papier imprimé qui, au sortir de la presse, a centuplé de prix, vaudra souvent, au bout de quelques années, moins que le papier blanc.

De là, les librairies de solde qui ne datent pas d'hier. Jadis, celle d'Edme Picard, 11, rue Saint-André-des-Arts, et la *Librairie universelle*, 30, rue de la Harpe. Celle-ci liquidait à 7 fr. 50 des volumes de 25 francs, tels que *l'Été à Paris* et *les Beautés de l'Opéra*. L'autre offrait *les Français peints par eux-mêmes*, avec figures en couleurs, à 70 francs au lieu de 200 francs, et, avec figures en noir, à 50 francs au lieu de 120 ; un *Lacépède* en 15 volumes et un atlas, à 40 francs au lieu de 90 ; un *Palladio*, Mathias, 1842, à 60 francs au lieu de 335 ; et un *Voyage de l'Astrolabe* en 20 volumes,

grand in-8°, et 5 volumes in-folio, à 300 francs au lieu de 1,500.

Ceci date de 1849. Ce n'est pas en 1897 qu'on manque d'exemples analogues.

Nous pourrions parler du solde du fonds D. Jouaust, dont le commerce des Livres de Luxe ressent encore, mais n'éveillons pas ces tristes et lamentables échos.

Lithographie. — C'est en 1793, date fatidique, que l'Allemand Senefelder lança cette invention qui allait révolutionner la gravure. Rien de plus simple que ce procédé. On dessine avec un corps gras sur une pierre calcaire d'espèce particulière et l'impression en donne l'image fidèle, avec toute la saveur du travail original. Une *lithographie*, c'est l'épreuve obtenue au tirage, et les bonnes épreuves sont limitées comme celles des eaux-fortes.

La lithographie a connu ses heures glorieuses dont nous n'avons pas à évoquer l'histoire. Elle a eu ses apôtres, ses maîtres, ses héros. On s'efforce depuis dix ans sans succès réel de la ressusciter ; on cherche à retrouver les beaux noirs d'autrefois, les splendeurs de grain de la pierre, mais l'âme des artistes n'y est plus et notre chère photographie intervient là comme ailleurs pour détruire tout effort en servant d'interprète.

Il faut renoncer à reprendre le style lithographique



de 1840, on ne refait jamais bien ce que nos aînés ont excellé à faire!

Il faut chercher autre chose et pour cela il faut caresser la pierre en amoureux avec le crayon, la plume, le pinceau, tâcher d'en obtenir de nouveaux frissons, d'imprévus résultats — la matière ne résiste pas à ceux qui l'aiment et qui la travaillent. — Un jour viendra où la lithographie évoluera vers une voie nouvelle et révélera un art encore insoupçonné, sans précédent ; celui qui obtiendra cette innovation n'aura certes pas essayé de retrouver la manière des Lithographes disparus.

Livre. — Un livre, c'est parfois la lumière, et parfois un fanal trompeur. Cela dépend des dispositions intimes du lecteur et de mille causes adventices. Il convient de se rappeler la boutade célèbre : « Il n'y a pas de mauvais livres, il y a de mauvais moments pour lire certains livres. » Le livre, c'est encore, avec l'œuvre d'art plastique, ce que l'homme a trouvé de mieux pour s'abstraire, quelques heures, des soucis quotidiens et de l'ennui de vivre.

« Ce que nous comprenons aujourd'hui sous la dénomination propre de « livre » était inconnu aux peuples civilisés de l'antiquité », a écrit un savant dans la *Chronique de l'Imprimerie*. Des tablettes, et plus tard des

rouleaux, en tenaient lieu. Les anciens Babyloniens se servaient, pour leurs communications écrites, de tablettes molles d'argile, sur lesquelles les signes d'écriture étaient incrustés, puis ensuite cuits. Ces signes obtenaient, par cette opération, une telle fermeté, qu'ils ont résisté pendant des siècles, et qu'aujourd'hui encore ils nous donnent des renseignements intéressants et précieux sur les époques anciennes de la civilisation. La Grèce employait les plaques de zinc et de plomb, auxquelles succédèrent par la suite les tablettes de cire. Ces dernières jouèrent, pendant de longs siècles, un rôle important, même à l'époque où le papier avait remplacé victorieusement tous ses anciens succédanés. L'emploi des tablettes de cire est mentionné encore en l'an 1428 après Jésus-Christ. Elles étaient, dans l'antiquité, employées principalement pour les avis et les lettres, ce dont témoignent entre autres des peintures murales de Pompéi. Les peuples du Nord taillaient leurs caractères dans le bois du hêtre. Dans les Indes orientales, les feuilles de talipot et autres palmiers remplaçaient le papier. Plusieurs peuples se servaient, pour leurs écrits, d'écorce d'arbres, principalement de l'écorce du bouleau. Le mot latin *liber* signifiait dans le principe *écorce*. La bibliothèque royale de Berlin possède une écorce de bouleau longue de trois mètres, couverte de caractères d'écriture. D'autres peuples, tels que les Mexicains et les habitants de Sumatra, employaient le brou des noix de coco. Il faut noter comme un très grand progrès dans cette branche l'art de pré-

parer une sorte de papier avec le *papyrus*, art découvert dans l'ancienne Égypte, où il était très répandu. Cet arbrisseau (*papyrus*) est une espèce de jone très commune autrefois dans toute l'Égypte, et que l'on ne trouve plus maintenant qu'en Nubie (sur le Nil Blanc) et en Sicile. C'est au *papyrus* que le papier doit son nom, et les Grecs se servaient de l'appellation grecque du *papyrus*, « *biblos* », pour désigner le livre.

La préparation du *papyrus* était un monopole royal, et en conséquence elle était tenue secrète, de sorte que, lors de l'écroulement du royaume égyptien, ce secret disparut. Ce n'est que longtemps après qu'il fut de nouveau découvert. Voici comment la préparation avait lieu : on divisait en minces couches la membrane filandreuse du *papyrus*, qui se trouve entre l'écorce et la moelle. Ces couches étaient placées l'une à côté de l'autre, puis d'autres étaient entrelacées avec elles en croix. Elles étaient ensuite plongées dans l'eau argileuse du Nil qui, mettant en dissolution la matière végétale, les unissait fortement l'une à l'autre. Après quoi on les séchait au soleil, puis enfin on les polissait. Le commerce du *papyrus* était très important, et se faisait avec tous les pays civilisés de l'époque. Ainsi, nous trouvons qu'en l'année 407 avant J.-C., sur le marché d'Athènes, deux grandes feuilles in-folio de *papyrus* valaient environ 50 centimes de notre monnaie.

Les feuilles de *papyrus* écrites étaient livrées tantôt en planches, tantôt en rouleaux ; ce dernier cas avait lieu surtout pour l'envoi en pays étrangers. C'est ainsi

que la ville de Pompéi put monter une bibliothèque de 1,700 rouleaux de papyrus.

L'esprit étroit des Ptoléméens suscita au papyrus un concurrent qui le supplanta bientôt : ce fut le parchemin, qui apparaît sous Eumène II, de Bergame. On entend par parchemin une peau d'animal préparée d'une certaine façon, non tannée, enduite d'une légère couche de couleur à l'huile, et qui était employée comme le papier. Sous Eumène II, qui fonda la célèbre bibliothèque contenant 200,000 rouleaux de parchemins, la préparation de cette matière prit un grand développement, et se trouva partie intégrante de la civilisation. Les Hébreux s'étaient déjà servis, dans les temps les plus reculés, de peaux d'animaux pour leurs annotations, et encore aujourd'hui les cinq livres de Moïse, que l'on trouve dans les synagogues, sont écrits sur des peaux de mouton. Les mahométans employaient aussi, pour le Coran, un parchemin très mince et très blanc, fait avec la peau de gazelle. La Grèce et la Perse connaissaient aussi l'usage et la préparation de peaux d'animaux comme matériel d'écriture. Mais c'est surtout en Allemagne que la préparation des peaux d'animaux fut soignée, et au neuvième siècle après J.-C. la fabrication allemande du parchemin était très renommée. Par la suite, les fabricants de parchemin formèrent des corporations (par exemple à Paris en 1291), qui étaient en relations constantes avec les Universités. Comme le parchemin était devenu le seul objet adopté pour l'écriture, la consommation en fut si grande, et son prix

s'éleva tellement, que l'on fut obligé d'effacer les écrits de vieux parchemins pour les faire servir une seconde fois. On donne à ces parchemins le nom de *palimpsestes* (*codices rescripti*), et l'on est arrivé dernièrement, au moyen de certains réactifs chimiques, à rendre l'écriture primitive plus ou moins lisible; on a découvert ainsi de précieux fragments de la littérature ancienne. Cependant le parchemin dut à son tour céder la place à un adversaire victorieux: le papier. Déjà, dans l'antiquité, on avait employé la toile tout simplement à la place de feuilles, et si aujourd'hui dans les États-Unis d'Amérique certaines annonces locales sont imprimées sur calicot, ce n'est point une idée nouvelle, car déjà, dans l'ancienne Rome, les autorités municipales se servaient d'étoffe de toile pour leurs proclamations officielles. Il est très probable que l'invention du papier est due aux peuples civilisés des Indes orientales. Déjà, dans les premiers siècles après J.-C., le papier de coton fabriqué en Chine était un article de commerce européen, qui venait jusque dans les ports de l'Espagne, et aux neuvième et dixième siècles, les Arabes fabriquaient un papier semblable. Au onzième siècle, il commence à se répandre partout. Notre papier actuel est une invention du quatorzième siècle.

De la matière du livre nous passons maintenant à sa forme. Primitivement, nous trouvons deux formes principales: le rouleau, la tablette. Le rouleau était employé dans l'antiquité pour le papyrus et les peaux d'animaux (parchemin). La signification primitive du mot latin

volumen (d'où est venu *volume*, en français, et en anglais), est *rouleau*, et le grec *tomos* eut plus tard la signification de partie d'un ouvrage, *volume*, *livre*, d'où le français *tome*.

Le format le plus fréquent était dans le principe l'in-quarto, et pour les livres du culte, l'in-folio. On appelait canonique un in-folio dont la feuille avait huit pages. Les formats différents de ceux ci-dessus ne furent en usage qu'après l'invention de l'imprimerie.

On sait que, dans l'antiquité, l'art d'écrire n'était pas connu de tout le monde; aussi, chez beaucoup de peuples, certaines classes de la société se trouvaient-elles seules en possession des secrets de l'écriture. En Chine, par exemple, il y avait un emploi qui monopolisait la confection de tous les écrits. Dans l'ancienne Égypte, ce fut tout d'abord la classe des prêtres seule qui fut initiée aux secrets de l'art d'écrire, et ce n'est que dans les derniers siècles avant J.-C., que l'on y trouve des écrivains publics. Cet art était regardé comme quelque chose d'élevé, et au-dessus de l'ordinaire; cela nous est prouvé par les Arabes, qui considéraient comme un devoir religieux et une action particulièrement méritoire de copier le Coran. Avant tous autres, c'est aux moines qu'il faut laisser la gloire d'avoir été, comme écrivains, les missionnaires de l'éducation. En cela, les bénédictins étaient à la tête par leurs brillants exemples.

L'art d'écrire fut poussé avec un tel zèle que, dans les couvents importants, de grandes pièces étaient spécialement réservées à cet usage. On leur donnait le



nom de *scriptorium*. Comme la copie ne pouvait aller que très lentement, on prit bientôt le parti de dicter à plusieurs écrivains. Ce procédé avait l'avantage énorme d'une multiplication rapide, mais il avait le désavantage de faciliter les fautes par une fausse interprétation de la dictée.

Les livres du moyen âge se distinguent tous, peu ou beaucoup, par leurs ornements : tantôt c'est l'écriture qui est ornée de la façon la plus variée, tantôt c'est à la couverture que l'on a donné le plus grand soin. Sur des feuilles de parchemin de couleur pourpre, on traçait les caractères écrits en or et en argent (livre d'évangile de Charlemagne, à la trésorerie de Vienne), on illustrait magnifiquement les ouvrages, et d'une tout autre façon qu'à l'époque actuelle. Les illustrations servaient à l'intelligence et au complément de l'ouvrage, ou bien elles élevaient l'imagination. Les écrits illustrés des quatrième et cinquième siècles après J.-C. se rattachent étroitement aux prescriptions de l'antiquité classique ; même dans les écrits carlovingiens, on trouve encore des imitations de l'art romain. Bientôt, cependant, l'originalité personnelle et l'esprit inventif se font jour, et l'écriture latine, simple et sévère, fait place à la gothique, plus riche et plus imagée. Les lettres initiales sont faites avec art en couleurs diverses, les ornements remplissent les marges, et aujourd'hui encore nous sommes en admiration devant l'exécution vraiment artistique de ces écrits. L'exécution extérieure répondait à l'intérieure. Le bois

de la couverture primitive eut bientôt cédé la place à une matière plus riche. L'ivoire ciselé, allié avec l'or et les pierres précieuses, ornait le couvercle du livre, des figures en miniature y étaient fixées, et de fines plaquettes de corne les protégeaient contre tout dommage extérieur. Les dixième et onzième siècles furent l'époque florissante de la ciselure sur ivoire, et il y eut des maîtres en cet art qui, comme l'abbé Tutilo de Saint-Gall, ont laissé des œuvres de génie en fait de couvertures de livres.

Ainsi la renaissance de l'art et de la science eut aussi son influence capitale sur l'exécution du livre, et la génération actuelle ne peut que trouver de la gloire à utiliser les riches trésors artistiques, dignes d'imitation, que lui offre le moyen âge.

Livres éléphantins. — Les Romains traçaient sur des feuillets d'ivoire les édits, les décrets et autres transactions du Sénat. Ce sont ces tablettes assemblées qui composaient les livres *éléphantins*.

Loculamentum. — C'était, dans la Rome antique, l'étui où les lettrés seraient les livres d'alors, le rouleau de papyrus, le *volumen*.

Loculamentum, cela évoque l'idée de petite loge, d'alvéole; c'est pourquoi l'on désignait aussi

par ce vocable, Sénèque nous l'apprend, les divers rayons des bibliothèques.

Logographie. — Ce peut être l'ensemble des labours que demande la réalisation d'un glossaire ; ce peut être l'art d'écrire, de composer en prose. C'est dans le dernier sens que l'entendaient les Hellènes. De Cadmus de Milet jusqu'au charmeur Hérodote, les écrivains qui s'occupèrent d'histoire furent dits des *logographes*. Les Français de 1792 octroyèrent ce titre décoratif aux ancêtres des sténographes. A présent, il n'y a de logographes que les glosseurs et les exégètes de la grammaire.

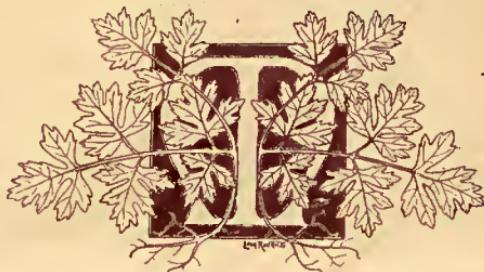
Lots (Livres en). — Les livres infortunés, victimes du dédain, tombés en rebut, de valeur si précaire, de mine si lamentable, qu'on les assemble, comme de débiles esclaves ou de vieilles loques, pour les vendre en bloc. *Habent sua fata libelli.*

Acheter des livres en lots dans une vente, c'est parfois tenter le hasard ;... on y peut rencontrer, quoi qu'on die, de véritables trésors soit littéraires, soit bibliophiliques, — les libraires-experts apportent souvent tant de légèreté ou d'ignorance dans le groupement de ces lots !

Luxe (Ouvrages de). — Ce ne sont pas toujours les aristocrates des librairies ou des bibliothèques. Trop souvent, ce sont des volumes ornés avec un mauvais goût bourgeois ou un faste rasta, lorsque la somptuosité des dessus ne cache pas une décoration typographique qui laisse à désirer. — Ah ! l'esthétique du livre ! qui donc en formulera définitivement les lois !

Les termes de Librairie d'Ouvrage de Luxe attirent et séduiront toujours un certain nombre d'amateurs bécotiens, parmi les trop nombreux vaniteux ignorants qui ne se fient qu'à l'étiquette.





Maculage, terme d'imprimerie. — Tout ce qui macule et, d'autre part, toute feuille imprimée qui, par un excédent d'encre, ne peut plus servir que d'enveloppe. On dit aussi *maculature*. Pour éviter le maculage de l'estampe, les relieurs font usage du papier serpente.

Macule, terme d'imprimerie. — Trop chargée d'encre ou à peine marquée par un encrage défectueux, une feuille d'impression ou plutôt de mise en train avant de rouler définitivement, est dite *macule*. La macule repasse souvent plusieurs fois sous presse. Elle sert à décharger les formes du superflu de l'encre ; c'est la feuille torchon bonne à tout faire et qui plus

plus tard servira d'enveloppe ou se prêtera à la confection de certains cartons.

Main. — Les papetiers, gens d'un esprit métaphorique, ont donné ce nom au cahier populaire bien connu des écoliers, composé de vingt-cinq feuilles de papier. C'est sous cette forme que se débite couramment le papier à écrire et aussi celui à imprimer. Réunies au nombre de vingt, les *mains* deviennent une *rame*, lisez une ramure, puisqu'elles offrent un ensemble de cinq cents feuilles.

Majuscule, terme d'imprimerie. — Les grandes lettres, les caractères d'une certaine importance, d'aucuns disent les grandes capitales. Ce sont des lettres chefs de file, non des patriciennes, — *majusculus*, un peu grand, — la vraie suprématie appartient aux lettres ornées. L'emploi des majuscules ne laisse pas que d'être cérémonieux, il a été réglé par l'usage.

Manchette. — Toutes les notes ne sont pas destinées à prendre place au bas des pages ; il en est d'autres que les imprimeurs flanquent à droite et à gauche d'un texte, dans ses manches ou marges, — d'où leur nom de manchettes.

Les journaux quotidiens ont aussi leur manchette, c'est l'annonce en grosses capitales d'un fait sensationnel, d'une attraction.

Elle s'insère immédiatement après le titre au-dessus du texte dont elle paraît être le fronton.

Manière noire (Gravure à la). — Genre de gravure inventé en 1611 par Louis Siegen, lieutenant au service du prince palatin Robert. Ses effets donnent quelque peu l'impression d'un dessin au lavis ; on les obtient au moyen d'un cuivre grené au *berceau*, sur lequel on enlève des lumières en abattant les grains, en grattant la planche. Grasse, colorante, d'un emploi facile, la manière noire, qu'on appelle aussi *mezzo-tinto*, a l'inconvénient de pousser au flou ; elle est, de plus, d'une impression difficile et il faut se dénier des premières épreuves, toujours trop vigoureuses et brutales.

Manteau (Livre sous le). — Le livre vendu subrepticement, soit pour des raisons politiques, soit pour cause d'érotisme aigu. Depuis la liberté de la presse, le factum n'a plus raison d'être ; ce qui se débite le plus sous le manteau, ce sont les proses légères jusqu'à la libidinosité et les rares livres condamnés. Excellent moyen

pour rendre désirable un ouvrage médiocre et écouler des éditions qui n'eussent trouvé acquéreur qu'au poids, tant a de puissance l'attrait du fruit défendu.

Manuel. — Le livre de la vulgarisation au pain sec, le propre du manuel étant de bannir tout pittoresque de son texte, toute élégance de sa forme, pour donner une condensation maussade ou un compendium sans caractère de quelque long traité, de quelques copieuses matières. Au manuel peut s'appliquer très bien le mot de Préault sur la photographie : c'est la suie de la flamme.

Manuscrit. — Dans le langage courant, ce qu'un auteur a écrit de sa main ou fait copier d'après son original, toute copie destinée à l'impression. Mais on ne saurait parler de manuscrit, sans que ne se présentent à la mémoire les livres tracés par les copistes, les premiers *libraires*, les merveilleux travaux, ornés de miniatures, sur parchemin ou sur vélin. Les manuscrits sur papyrus sont la joie de quelques savants, les manuscrits du moyen âge celle de beaucoup de fins dilettantes épris d'art.

La plupart des manuscrits furent trouvés, non pas sur les rayons des bibliothèques, mais dans les recoins les plus obscurs des monastères, où ils se perdaient dans la poussière, et il n'était pas donné à tous ceux qui les cherchaient avec tant d'empressement d'en comprendre la véritable valeur, car on n'avait alors que des notions souvent très erronées sur les écrivains de l'antiquité. Les lettrés de cette époque plaçaient un certain Valère, — peut-être Valère Maxime, — au premier rang des prosateurs latins; ils rangeaient Platon et Quintilien parmi les poètes, et croyaient que Ennius et Stace étaient contemporains. La meilleure copie de Tacite fut découverte dans un monastère de Westphalie. L'empereur Tacite avait fait déposer des exemplaires des œuvres de son illustre ancêtre dans toutes les bibliothèques de l'empire, et ordonné que chaque année, il en fût fait dix nouvelles copies; mais cette précaution même fut inutile, et toutes les bibliothèques de l'Empire Romain semblent avoir été complètement anéanties.

Il fut un temps où, pour un manuscrit, on sacrifiait un domaine tout entier; où cette acquisition était considérée comme un fait si important qu'on l'enregistrait dans les actes publics. Si puissant, si absolu que fut Louis XI, il ne put obtenir de la bibliothèque de la Faculté de Paris le manuscrit de l'Arabe Rasis pour en faire une copie, qu'en déposant, comme garantie de cet emprunt, 100 couronnes d'or, et, pour compléter cette somme, le secrétaire du Trésor vendit une partie de

son argenterie. Pour emprunter un volume d'Avicenne, un baron offrit, en 1471, une caution de 10 mares d'argent, qu'on trouva insuffisante. Précédemment, une comtesse d'Anjou avait donné, pour un livre d'Homélies, deux cents moutons et une provision d'orge et de blé. — A cette époque, les manuscrits étaient des objets de commerce considérables ; les usuriers les prenaient en nantissement comme une denrée précieuse. Un étudiant de Paris, réduit à la dernière extrémité, refit sa fortune en empruntant de l'argent sur un livre de jurisprudence, et un grammairien, ruiné par un incendie, rebâtit sa maison avec le produit de deux volumes de Cicéron.

Savez-vous qu'il en coûtait chaud aux érudits d'autrefois quand ils voulaient s'offrir le luxe d'un livre.

En effet, voici, d'après des papiers manuscrits qui nous ont été communiqués, ce que dépensa Étienne de Conty, pour faire copier les *Commentaires*, d'Henry Bohic, d'une façon des plus simples, sans le moindre souci de décoration de luxe :

	liv.	s.
Salaire de l'écrivain.....	31	5
Achat et apprêt du parchemin, y compris la réparation des trous.....	18	18
Prix de six grandes initiales dorées.....	1	10
Prix des autres enluminures rouges, noires et bleues.....	3	6
Location d'un exemplaire fourni au copiste par le bédéau des Carmes.....	4	»
Réparation des trous de marges et tirage du livre.	2	»
Reliure	1	12
Soit (monnaie parisise).....	62	11

Environ 825 francs de notre monnaie actuelle. — C'est assez raide pour un simple manuscrit. Que devaient coûter les manuscrits de grand style?

Marbres, terme d'imprimerie. — Ces marbres sont en pierre ou en fonte, c'est sur eux qu'on impose les pages et qu'on corrige les formes ; il y en a pour la casse et pour la presse, pour cette partie de la presse sur laquelle se place la forme. Pour la casse, on use plutôt de marbres en fonte, que constituent des plaques plus ou moins considérables, réunies et nivellées entre elles aux jonctions. Ils risquent moins d'être brisés et sont d'un fonctionnement commode. Il importe que les marbres reposent toujours d'aplomb, la lettre devant s'y tenir debout, sans appui. Pour assurer leur aplomb aux marbres de pierre, il faut un lit, et c'est le papier gris non collé, employé par feuilles, qui compose le plus idoine.

On dit d'un article composé qui attend l'insertion dans une revue ou dans un journal *qu'il est sur le marbre*. Beaucoup d'études et d'articles y demeurent longtemps, des semaines, des mois, même davantage ; quelques-uns sont même *distribués* sans avoir eu les honneurs de l'insertion.

Les auteurs qui ont des articles sur le marbre sont généralement sur le gril d'une légitime impatience.

Marge, terme d'imprimerie. — Le blanc qui encadre chaque page de composition. Selon que cette page est isolée ou réunie à d'autres, la *marge* varie. La coutume établie veut qu'on donne une position presque centrale à l'impression sur la feuille d'ensemble et une position relative à l'impression devant être pliée.

La *marge*, c'est aussi la feuille collée sur le tympan et qui sert de point de repère à celles tirées en blanc, feuille dont les imprimeurs retranchent parfois une partie afin d'obtenir l'égalité du foulage, ou dont ils ne laissent sur le tympan que l'extérieur ou le tour, afin d'éviter les duretés nuisibles aux formes légères. Dans l'impression en taille-douce, on nomme *marge* la feuille de papier qui prend place sous la planche de cuivre, pour servir à marger l'estampe.

Poser la feuille que l'on veut tirer en blanc sur la *marge* adoptée extérieurement au tympan, c'est ce qui s'appelle *marger*.

Mais, sans tant ratioociner sur ce mot, la *marge* c'est l'entour de la page d'un livre broché ou relié,

la partie blanche, le trottoir du texte, et c'est toute une science, sans qu'il y paraisse, lorsqu'il s'agit d'obtenir de belles marges, d'une heureuse harmonie, ni trop larges, ni trop étroites, avec un appréciable talon au bas de page. Ah ! que nous écririons avec plaisir un *Traité sur l'esthétique des marges !* — Mais qui s'y intéresserait ! Peu de bibliophiles à coup sûr ! Quelques écrivains d'art peut-être !

Marginal. — Avec un terme aussi clair, pas de confusion possible. Il y a des avis et des astérisques marginaux, il y a des notes marginales ; les uns et les autres peuvent être imprimés ou ajoutés au crayon. Et le livre, ou l'exemplaire, qui les porte devient un volume marginé, un livre à manchettes.

Marbrures. Marbré. — L'action de marbrer la couverture où la tranche d'un livre ; le résultat de cette action.

C'est avec du noir et de l'eau-forte, tripotés hardiment avec un pinceau à la manière des peintres, que les relieurs imitent les veines et les taches du marbre ou des agates sur les couvertures en veau. On emploie aussi, pour la reliure, des papiers marbrés au moyen d'une préparation plus ou moins identique.

Maroquin. — Peau de boue, de chèvre ou de veau, tannée au sumac ou apprêtée avec de la noix de galle, corroyée et mise en couleur, et aussi, toute peau façonnée à la manière du maroquin, ce siècle étant celui de l'imitation, du truquage.

La peau étant teinte et séchée, on la *draye*, c'est-à-dire qu'on enlève, du côté de la chair, toute l'épaisseur superflue, en amincissant le plus possible les peaux destinées à la reliure. On termine en frottant, avec un corps dur et poli, toute la surface extérieure légèrement humectée, c'est le lissage ; puis en donnant le grain (*crépissage*), en *cylindrant* enfin la peau au moyen d'une roulette pareille à la lisse, mais crénelée par des cercles concentriques et roulant sur son axe. C'est en 1665 qu'on trouve à Paris la première manufacture ayant porté le titre de fabrique de maroquin.

Ce serait encore un livre à faire dont voici le sommaire : « Le maroquin, sa fabrication, ses truquages, ses origines. — De la coloration des peaux. — De la rareté des tons exquis. — Des difficultés de se procurer une belle peau pour une reliure en plein. — Des qualités essentielles qui constituent la belle peau. — L'art de préparer et de parer le maroquin. — Convient-il

d'écraser et de polir le grain du maroquin sur un livre relié ? — Opinion de certains relieurs Français ; opinion des relieurs anglais, allemands, scandinaves, etc.

On voit que la matière serait élastique et louable.

Marques typographiques. — Les armoiries des fabricants de livres. Comme les artistes d'autrefois qui signaient leurs ouvrages d'un monogramme, les éditeurs et les imprimeurs importants apposaient volontiers, sur les livres qui sortaient de leur maison, un chiffre, une figure, un signe, — c'était la *marque*, le firme. Ce fut le pavillon couvrant la marchandise, et nombreuses sont les marques qui ont leurs titres de gloire.

Des livres entiers ont été écrits sur les marques typographiques des temps passés ; il y aurait encore toutefois sur les marques des imprimeurs et libraires de ce siècle de biens jolies choses à narrer !

Matrice, terme de fondeur. — Pris dans son sens d'élément primordial d'une chose, synonyme de moule, d'empreinte. C'est un morceau de cuivre jaune pur, quelquefois incrusté d'argent, dans lequel on obtient en creux, au moyen de la *frappe*, la lettre gravée en relief

à l'extrémité du poinçon, opération qui se réalise à l'aide d'un marteau, d'où l'expression *frappe*.

Massicot. — La guillotine du papier. Le ciseau qui rogne des rames avec régularité et aisance. On nomme la machine à couper le papier *Massicot*, du nom de son inventeur. On a fait le verbe *massicoter*, c'est-à-dire couper au *Massicot*. — Dans le langage des brocheurs, les mots *Massicot*, *Massicoter*, *Massicotage*, *Massicoleur* sont usités dans un argot courant à propos de toutes autres choses que le papier.

Mélanges ou miscellanées. — Les recueils composés de poésies diverses ou de proses fragmentées, ou encore de textes courts ayant trait à différents sujets, sont des *mélanges*. *Mélanges* aussi les réunions d'articles aux thèmes divers, dans les Périodiques ; *mélanges* encore la partie des catalogues où s'indiquent les livres non classés dans les divisions ordinaires.

Il fallait un synonyme à *mélange*, pour désigner plus spécialement les recueils de morceaux littéraires ou scientifiques : on a choisi *miscellanées*. Mais il s'en faut que ce terme distingué



ait une origine select. Les *miscellanea* étaient à Rome ce que sont dans l'argot populaire les *arlequins* à Paris : un ramassis d'aliments hétérogènes à l'usage de la plèbe. Les gladiateurs, raconte Juvénal, s'en régalaient.

Metteur en page et **mise en page**, termes d'imprimerie. — Le typographe chargé de réunir les différents paquets de composition pour en former des pages et des feuillets, ce qui constitue la *mise en page*. Fonction complexe que celle-là ; en effet, c'est le metteur en page qui répartit entre ses *paqueliers* la lettre et la copie, c'est à lui qu'incombe le soin de reconnaître l'exactitude du foliotage, de noter les divisions et subdivisions, les titres courants, et d'établir la proportion des caractères, d'accord avec le proté. Son titre particulier placé et blanchi proportionnément, il lui faut délier, à la suite, le texte et déterminer la longueur de sa page d'après la réglette de longueur ; enfin, lorsque lui reviennent les épreuves, il doit en corriger toutes les parties qui le concernent ; après quoi il s'assurera que les pages sont enfin en état d'être serrées pour faire imprimer une bonne épreuve : la *seconde*.

Mille, terme de librairie. — Le nombre d'exemplaires composant une édition, le premier mille, le deuxième mille de tel ouvrage. Le trentième mille, voilà qui fait bien sur une couverture. Aussi, chez beaucoup d'éditeurs, le mille n'est-il en réalité que de 300, de 500 ou de 600 exemplaires; de la sorte, les éditions se succèdent plus rapidement et la vanité de l'auteur est sauvegardée. — C'est Georges Charpentier qui le premier substitua le mot *mille* au terme d'édition. La fortune des Romans de Zola mit les *mille* à la mode. — Les *Mille* d'Émile comme disent les courtiers.

Millésime. — C'est pour les livres, comme pour les monnaies et les médailles, le nombre, le chiffre, qui sigille la date de leur naissance en librairie.

Le nom de millésime fut donné à ces chiffres distinctifs par l'ordonnance de Henri II (1549); on le tira du nombre mille que contenait dès lors l'ère vulgaire.

Minuscules (Livres). — Les myrmidons, les lilliputiens de la librairie. Tout livre de format au-dessous de la moyenne — quel que soit son

volume quant au nombre de pages — contrairement à l'opuscule, qui peut être édité dans d'assez grandes dimensions.

On a écrit des centaines d'articles bibliographiques sur les *livres minuscules* italiens et français ; il y eut un temps où ils eurent la vogue ; alors tous les bibliographes cherchèrent à détenir le record du plus grand nombre de livres de petite dimension cités ; ce fut à qui dénicherait le plus petit ; on en découvrit de 2 centimètres. Le plaisir concours a pris fin, la recherche du livre minuscule n'est plus à la mode actuellement

Minuscule, terme d'imprimerie. — Les petites capitales, les lettres *bas de casse*, en style de typographie, le troupeau des lettres quelconques, la vile soule sur laquelle dominent les majuscules.

Avant l'imprimerie, on nommait *majuscules* les grandes lettres de commencement et *minuscules* les autres. Après 1461, on continua à désigner ainsi les deux alphabets romains ; mais quand l'art typographique se fut enrichi d'une nouvelle variété romaine : les *petites capitales* (réduction des majuscules en hauteur d'œil et en épaisseur de corps), les trois alphabets se divisèrent définitivement en *grandes et petites capitales*, et *bas de casse*.

Mise en vente. — Les exemplaires d'un livre nouvellement imprimé viennent d'arriver chez l'éditeur; les annonces ont été lancées, peut-être même le service à la presse a-t-il été expédié déjà. Le bibliopole lance alors le livre nouveau chez les libraires dépositaires qui le mettent en étalage, avec la bande qui mentionne sa qualité de nouveau-né. C'est la mise en vente; et, de ce jour, dépend souvent le succès matériel d'une édition si la presse s'en mêle, si le livre est habilement fansfaré.

Missel. — Admirablement variée dans son unité, l'église catholique a des messes appropriées non seulement à chaque jour férié, mais à chaque jour ordinaire de l'année. Le livre liturgique qui contient ces diverses messes s'appelle un *Missel*.

C'est par les soins du pape saint Gélase I^{er} (492-496) que le Missel romain fut constitué. On intitule aussi *Missel* le recueil de chants sacrés introduits dans les solennités de l'église par le pape saint Grégoire I^{er} (590-604).

Parmi les missels très artistiques, il faut citer celui de Robert Champart (travail anglais du xii^e siècle) qui se trouve à la bibliothèque de

Rouen, celui du cardinal Mendoza et celui du cardinal Ximenes de Cisneros, tous deux décorés en Espagne au XIV^e siècle.

Monographie. — Travail sur quelque sujet particulier, sur une seule catégorie d'objets, voire sur un seul objet ; étude, thème, recherche portant sur un point spécial de quelque science, de philologie, d'histoire, d'archéologie, etc. La monographie est le triomphe des esprits analytiques ; elle forme les assises de l'érudition.

Mordre. — **Morsure.** — Terme de gravure à l'eau-forte. Après avoir recouvert sa planche d'un vernis mince, tendre et de teinte fuligineuse, l'aquafoirtiste laboure, peut-on dire, cet enduit avec une pointe plus ou moins acérée, dont chaque évolution met à découvert le métal. Dans les sillons ainsi tracés, s'imprègne, en un bain d'une durée limitée, l'eau-forte (un acide nitrique mitigé, à 26° ordinairement) ; et l'action de ce liquide corrosif constitue véritablement une *morsure*. On mord ou l'on fait mordre ou remordre une planche toutes les fois qu'on la soumet à l'action de l'eau-forte.

Bibliophiles
Contemporains
Bibliophiles
Contemporains
Bibliophiles
Contemporains

Et que de surprises cette action ne réserve-t-elle pas, même au graveur initié aux techniques les plus difficiles de la gravure !

Mors, terme de reliure. — Frapper un livre à petits coups sur l'angle de son dos, des deux côtés, afin de l'arrondir, de coucher régulièrement les cahiers et d'éviter les plis de nature à compromettre la solidité de l'endosseure, c'est ce qui s'appelle former le *mors*. On se sert aussi, en France et en Angleterre, d'une presse à rouleaux. Égaliser *les mors*, c'est les serrer et appuyer plus ou moins pour les dresser parfaitement en ligne droite et à vive arête. Les *mors* trop carrés produisent des plis désagréables au fond du cahier, et prennent une partie de la marge intérieure ; moins élégants, les *mors en biseau* ou *chanfreins* conservent mieux les volumes.

Mosaïque, terme de reliure. — Exécuter une décoration en couleur sur les plats, le dos ou la doublure d'un livre à l'aide de petites fractions de peau de divers tons qu'on incruste dans le revêtement général du volume et cerner de filets d'or ou d'un entourage à froid,

cette décoration s'appelle en reliure exécuter une mosaïque. La mosaïque des reliures rappelle en effet à la fois les mosaïques architecturales et la pratique des cloisonnés ; c'est un art de patience, de combinaisons, de goût. — Jamais la mosaïque bibliopégique n'eut autant de succès que de nos jours. — Tous les progrès de la reliure contemporaine sont dus à la mise en pratique de la mosaïque que l'on arrive à modeler en relief. — Nous pensons que l'art de la mosaïque bibliopégique progressera encore considérablement, jusqu'à ce qu'on arrive à fixer des émaux durables sur le cuir, ce qui ne saurait tarder.

Il y a quinze ans, la reliure à mosaïque était une rareté. Thouvenin la pratiqua, mais les Capé, les Trautz-Bauzonnet, les Chambolle-Duru et autres ne s'y appliquèrent que par occasion. Aujourd'hui il est peu de reliures qui ne soient enrichies de mosaïques ; encore un effort et nous avouerons aisément qu'on en abuse, car la mosaïque ne souffre pas la médiocrité.

Mystériques (Livres). — Sous ce néologisme, l'abbé Girard rangeait les livres inspirés par la symbolique et ce qu'on appelait, de son temps, les arts divinatoires ou judiciaires. Le blason,

la stéganographie, les emblèmes, devises, hiéroglyphes, énigmes, logographes, formaient les symboliques ; les autres comprenaient tout ce qui relève de la magie, nous dirions maintenant des sciences occultes.

Aujourd'hui, les livres mystériques sont ceux de M. Stéphane Mallarmé, de M. Poictevin, de M. René Ghill et de nombreux jeunes décadents dont les succès éclairciront fatalement le style.



Φ



Lecture au cloître



Nerfs et Nervure, terme de reliure. — Les ficelles placées sur le dos d'un livre qu'on relie et sur lesquelles se cousent les cahiers des volumes. Dans la reliure à *nerfs*, les liens forment de petites protubérances, ce sont les *nervures*, et l'espace compris entre eux s'appelle *entre-nerfs*; la reliure à la grecque est celle où ces nerfs restent invisibles et où le dos est fait avec des nervures factices. La couture à nerfs fendus, la plus ancienne, passe pour la meilleure.

La coutume est de placer cinq nerfs sur le dos des livres. Pourquoi ne pas abandonner cette routine ? Les Anglais, qui sont moins que nous esclaves des habitudes, mettent à leurs livres deux, trois, quatre nervures, et obtiennent ainsi des dos souvent fort gracieux. — Une

pièce de titre prise entre deux nervures et rien autre est d'un effet charmant. Trois nerfs, deux entourant le titre, le troisième dominant le millésime poussé au bas du dos forment également une heureuse disposition. — Tout est encore à faire chez nous dans cet ordre d'idées.

Nombré (Livres en). — Les livres taxés d'intérêt trop médiocre pour trouver acquéreur à l'unité d'exemplaire et qu'on présente, dans les ventes, réunis à d'autres en plus ou moins grande quantité, de façon à solliciter le chaland par le nombre. — Voir *Lots*.

On nomme surtout livres en nombre les reliquats d'édition mis en vente après décès de l'auteur ou de l'éditeur, et en général tous les stocks d'ouvrages invendus jetés aux enchères.

Notice. — Il y en a d'académiques, d'historiques, de biographiques et de nécrologiques ; ce devrait toujours être une quintessence, un extrait substantiel non moins que raisonné, ce n'est, hélas ! souvent qu'un compte rendu morose et vide, parfois lamentablement dilué.

Il existe, d'autre part, des notices de libraires ; ce sont les listes imprimées d'un ensemble de livres trop peu considérable pour mériter un

catalogue, ou bien un aperçu louangeur d'ouvrages mis en vente.

Les anciens titrèrent aussi du mot *Notice* certains livres qui renseignaient sur les charges et les dignités d'un pays en même temps que sur sa géographie détaillée ; telle la célèbre *Notice de l'Empire* postérieure à Constantin.

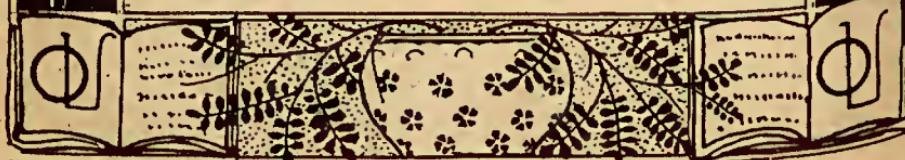
Nouveauté. — Le jargon à la mode qualifie ainsi, non pas l'ouvrage qui contient des idées neuves ou des sensations inédites, mais l'ouvrage, quel qu'il soit, dont le *Vient de paraître* est signalé en librairie. Pour beaucoup de livres, c'est le seul élément de succès ; le lendemain de la mise en vente, ils passent de la vitrine en façade à l'arrière-boutique et sont dès lors enterrés sans phrases.

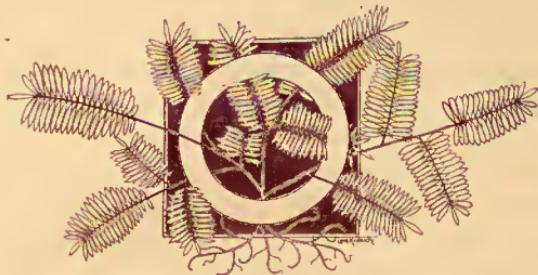
Note et Notule. — Les notes sont de deux ordres. Il y a celles que trace le lecteur lui-même pour synthétiser une pensée ; et celles imprimées dans le livre au bas des pages ou à la fin du contexte ; mais rarement, en marge, dans le but d'éclaircir, de corroborer ou de commenter certains passages. Quant à la notule, on restreignait naguère ce terme aux brèves

annotations semées sur les textes anciens, mais notre jargon littéraire vient de l'étendre à tous les diminutifs de notes, à tous les menus travaux d'Érudition. — La notule est le triomphe du Bibliographe et aussi du Libraire ou du marchand d'autographe dans la rédaction des catalogues à prix marqué.

Numéro. terme de vente. — Tout livre mis en vente figure par un numéro sur le catalogue ; d'où l'appellation abréviative. Œuvre ou inép-tie, luxueusement revêtu ou bouquin avachi, le volume qui va changer de maître n'est plus qu'un numéro.

Le numéro est généralement pris dans un sens marquant pour des œuvres rares ; on dit d'une vente : « Il y a des numéros qui seront chau-dement disputés ».





Occasion (Livres d'). — Les volumes de seconde main qu'on trouve chez les bouquinistes ou chez certains libraires au rabais. Les quais fournissent de nombreuses occasions de tous genres; les libraires de livres anciens sont en réalité des marchands de livres d'occasion:

Le livre d'occasion se trouve partout, d'ailleurs, aujourd'hui, depuis que la librairie a pris des allures de Bazar au rabais. L'Occasion, au sens bibliophilique, n'est pas chauve. Elle est à tous poils.

Oeil, terme d'imprimerie. — Le relief de la lettre. L'étendue verticale de l'œil du type ordinaire régulier reçut de Fournier jeune la division suivante : un tiers pour la lettre courte, comme l'n; deux tiers pour la lettre longue, b, E, g, q,

et, à très peu près, le tout pour la lettre pleine, *f*, *Q*, *j*; on a conservé cette division en augmentant quelque peu l'étendue de la lettre courte. L'*œil* possède un *talus*, c'est ce que son relief laisse à découvert et en pente sur la tige vers les deux côtés du corps; il possède aussi à l'intérieur son creux ou sa profondeur qui doit être, selon Fournier encore, « d'un quart de ligne géométrique depuis le 6 jusqu'au 10, et plus à proportion que le caractère est plus gros: au-dessous, ce serait trop peu; au-dessus, c'est inutile, quoique non nuisible ».

Les filets ont aussi leur *œil*. On en trouve dont l'*œil* simple est maigre ou fin, demi-gras ou gras; d'autres dont l'*œil* est à gouttière unique, double maigre ou gras et maigre; ou à double gouttière, l'*œil* intérieur plein et les extérieurs maigres; enfin à gouttières multiples, dans lesquelles l'*œil* très maigre est reproduit un grand nombre de fois. Les trois premières espèces d'*œil* offrent la progression de la force des filets.

Onglet, terme de reliure et d'imprimerie. — La partie du pli qui dépasse la moitié du blanc de

fond d'un feuillet isolé, mais prêt à recevoir une couture, telle celle qui s'adapte au pli de fond d'un feuillet double. Les onglets se collent par bandelettes de papier ajouté ou bien sont réservés dans la marge de la feuille à encarter. C'est sur des bandes de papier ainsi ménagées que se collent les cartes, les estampes, les cartons, etc.

En imprimerie, on appelle *onglet* le feuillet simple, malgré qu'on ne puisse guère y laisser que fort peu de blanc au fond, et que, par suite, on soit obligé de coller ce feuillet au lieu de le coudre. L'*onglet* s'impose fatalement aux formats dont la quantité de pages n'est pas divisible par quatre.

Le carton de deux pages qu'on substitue à des pages couvertes de fautes porte aussi le nom d'*onglet*. *Onglet*, de même, la minuscule bande qu'on laisse lorsqu'on fait un carton, traduisez lors de la suppression d'un feuillet qu'on remplace.

Opisthographe. — Exactement : qui est écrit par derrière. *Opistographe*, l'écriture tapissant le verso d'un feuillet ; *opisthographe*, le feuillet dont le recto et le verso se présentent chargés de caractères manuscrits ou imprimés.

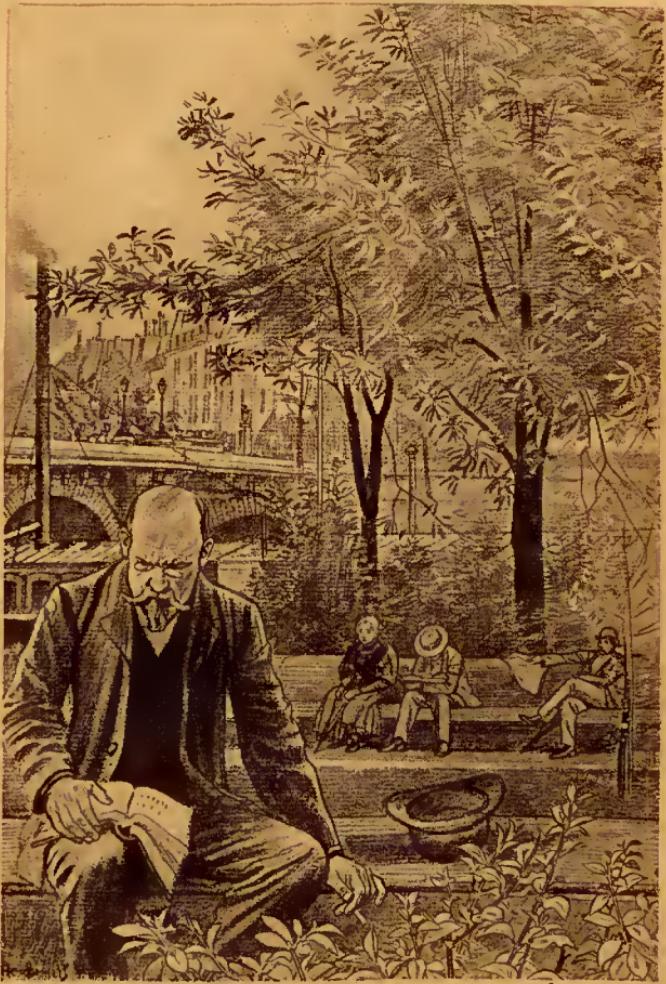
Opuscule. — Une œuvre présentée en raccourci, un thème synthétisé, condensé, quintessencé de façon à ne pas excéder la matière de quelque fort chapitre ; opuscule également s'intitule n'importe quel ouvrage résumé en un nombre de pages peu considérable.

Combien d'opuscules sont supérieurs à des œuvres gonflées d'importance qui ne sont que des dilatations d'un médiocre sujet.

Or (appliqué à la reliure). — Le vil métal joue un grand rôle dans la décoration des livres. Il s'applique sur *tranche sans marbrure*, ou *après la marbrure*, ou *sur peinture*. Les besognes préparatoires, le brunissage et la dorure, se font à la presse. Autrefois on ne craignait pas de gaufrer les tranches dorées et les Anglais le firent longtemps sur des reliures précieuses ou de fantaisie. On dore encore sur *tranches damassées*, sur *tranches à paysages transparents*, sur *tranches ciselées*. L'or couleur est cette composition grasse et gluante sur laquelle on applique les feuilles d'or battu ; l'or en chaux se prépare en broyant avec du miel des rognures de feuilles d'or.

Oreille, pli qu'on fait au feuillet d'un livre. —





Lecteur de square

Si bizarre que cela puisse paraître aux gens de goût et de logique, ce mot oreille s'applique également dans le langage typographique à une *languelle*, la petite langue ou pointe de fer par laquelle l'imprimeur saisit la frisquette pour la lever ou l'abaisser sur la feuille. C'est par cette frisquette qu'on maintient la feuille sur le tympan des presses à bras et qu'on protège les marges et les blanches d'icelle contre toute maculature.

Pour le commun des lecteurs, l'oreille, c'est le pli barbare qu'on se permet d'infliger à un feuillet pour retrouver le passage d'une lecture interrompue. Les femmes sont grandes fâseuses d'oreilles; elles cornent tous les livres sans pitié comme s'il s'agissait de maris.

Original. Originaux. — Le dessin, l'esquisse, la maquette que l'artiste a tracés de sa propre main. — L'original, c'est le cri du cœur de l'artiste; c'est, fixée dans toute sa fraîcheur ou dans toute son intensité, la sensation ou l'émotion dont, parfois, l'œuvre naquit. C'est pourquoi le moindre croquis original dégage plus de charme esthétique que la meilleure des reproductions de tableaux.

L'avènement de la photographie propre à la mise au point de nécessaire réduction du dessin a porté un grand préjudice aux beaux originaux d'artistes. Jadis le dessin fait au carré était reporté à l'échelle avec une perfection exquise et les livres se pouvaient illustrer avec des dessins d'artistes à la dimension du texte. Actuellement les dessinateurs, pour s'éviter les soucis du détail et l'ennui d'un travail de miniature, exécutent leurs illustrations à une dimension deux, trois, quatre, six fois au-dessus de la dimension que doit avoir la reproduction gravée ; ils font des cartons géants que la photographie docilement remettra à l'échelle voulue, ce procédé facile a trop souvent privé les amateurs de la possibilité d'insérer des originaux dans le texte. Il les faut encadrer. Ce sont presque toujours de véritables tableaux.

Originale (Édition). — La première édition d'un livre, puisque marquée du caractère d'origine. Le pourchas de l'édition originale donne lieu à un véritable sport.

L'édition originale, qui avait sa raison d'être avec la librairie d'autrefois, qui se concevait à l'époque romantique, alors que tirée à petit nombre la première édi-

tion d'un auteur célèbre affectait une physionomie à part, un texte intégral, inexpurgé, n'a vraiment pour les éditions d'auteurs contemporains aucune raison d'en-gouer le Bibliophile, lorsque, — tel est le cas pour les romans modernes à succès, — le livre est tiré à vingt et trente mille sur les mêmes presses, et que la seule différence des éditions est le numérotage du titre.

Cela n'empêche pas la folie bibliophilique de se donner carrière, ni les libraires de faire payer dix et vingt fois plus cher certaines éditions du premier mille des œuvres de Maupassant, de Bourget, de Loti ou de Pierre Loys. Mais rien n'est plus tenace que l'absurde.

Oeuvre. — L'ouvrage par excellence d'un penseur, d'un intellectuel ou d'un artiste ès lettres. Le même mot sert, il est vrai, dans la conversation, pour désigner le produit quelconque et l'ouvrage génial ; on dit du premier : « c'est l'œuvre d'un tel », et de l'autre : « c'est une œuvre ». La nuance se marque surtout par la conviction ou la rosseur de l'intonation. Dire d'un livre : « c'est une œuvre », c'est reconnaître sa beauté et l'auréoler de gloire.

Oeuvre (l'œuvre dessiné, l'œuvre gravé, l'œuvre lithographié d'un artiste). — L'ensemble des œuvres d'un artiste, soit qu'il

s'agisse de dessins et de croquis, soit qu'il s'agisse de gravures diverses, eaux-fortes, lithographies, etc.

A côté de leur œuvre pictural, Rembrandt et Delacroix, par exemple, ont le premier un œuvre d'aquaforiste, le second, un œuvre de lithographe; de même, Turner, Charlet, Whistler, Rops, D'Aubigny et tant d'autres.

Oeuvres complètes. — L'ensemble des œuvres d'un auteur, sans qu'il y manque le moindre volume. Il est des œuvres qu'on ne peut posséder que complètes, soit qu'elles forment un tout par les idées qu'elles exposent, soit qu'elles émanent d'un rare écrivain dont les moindres opuscules ont leur prix.

L'âge des *Oeuvres complètes* semble définitivement passé, malgré les efforts de quelques érudits annotateurs qui rêvent l'intégrité des textes d'auteurs. Victor Hugo, qui encombra son siècle, est le dernier qui ait eu les honneurs des œuvres complètes, et encore les lecteurs protestent-ils, car on leur sert, en plus, des *Oeuvres posthumes* dont les tomaisons s'allongent sans fin. Nous n'avons plus le loisir d'être rétrospectifs, ayant à peine le temps d'être modernes et de suivre la vie littéraire contemporaine dans toutes ses manifestations. Des œuvres complètes ! mais nos bibliothèques les

repoussent, grands dieux ! — c'était bon du temps de Louis-Philippe où la reine Marie-Amélie filait. Ce qu'il nous faut, ce sont des quintessences. La littérature mise en granules ; on attend le prochain règne des éditeurs dosimétriques.

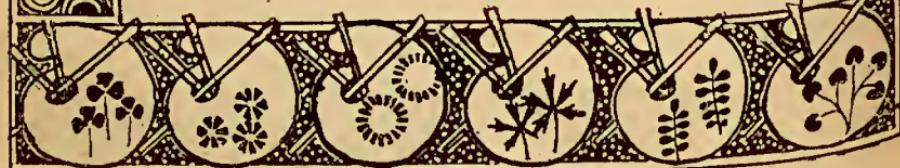
Ouvrage. — Ce vocable implique l'idée d'une production travaillée, d'un écrit plutôt sérieux, ayant coûté des labeurs. L'ouvrage, ce peut être un ou plusieurs volumes savants, ce n'est pas l'œuvre, au sens littéraire du mot. On ne saurait dire, en parlant du *Père Goriot* ou de l'*Ensorcelée*, l'ouvrage de Balzac, l'ouvrage de Barbey d'Auréville; on traitera sans irrespect, au contraire, les *Origines* de Taine et la *Cité antique* de Fustel de Coulanges, d'ouvrage considérable.

Ouvrage en préparation. — Le livre conçu, mais non encore exécuté complètement, que l'auteur fait annoncer sous cette rubrique spéciale afin de prendre date ou simplement pour entretenir sur son nom l'attention du public.

Un livre de bibliographie à la fois séricuse et amusante que nous aimerais voir exécuter, ce serait le *Catalogue anecdotique des ouvrages en préparation*,

Bibliophiles
Contemporains
Bibliophiles
CasTemps
Bibliophiles
Contemporains

d'auteurs célèbres qui n'ont jamais paru. Balzac, Gautier, Baudelaire, Dumas père et tant d'autres ont mentionné sur les faux titres de certains de leurs ouvrages, sinon dans des programmes littéraires, une série de volumes en préparation aux titres suggestifs, aux idées ingénieuses, qu'il serait bien curieux de signaler. En se reportant à 1800 et poursuivant l'étude jusqu'à nos jours, on formerait un recueil des plus intéressants. Asselineau, dans sa *Bibliographie Romantique*, a déjà largement préparé la besogne — il n'y aurait qu'à la parfaire et compléter.





Page, pagination, paginer, termes d'imprimerie. — La *page* est l'une des faces d'un feuillet de papier; l'écriture ou l'impression étendues sur cette *page*. C'est le format qui détermine le nombre de pages que doit fournir une feuille d'imprimerie. La feuille in-folio en donne quatre; l'in-quarto, huit; l'in-octavo, seize, etc.

Numéroter les pages d'un livre, c'est *paginer*; considérés dans leur ensemble, les numéros de ces pages forment la *pagination*.

O page, ô ma belle page
Mirouton (*bis*), Mirontaine
O page, ô ma belle page
Sur toi ne m'étendrai.

Palimpseste. — Nul ne l'ignore plus, c'est le



parchemin antique dont on a effacé l'écriture primitive pour le recouvrir de nouveaux caractères. Mais les modernes, curieux intrépides et habiles à exhumer des secrets, ont découvert le moyen de faire reparaître en partie le texte premier.

Déchiffrer un palimpseste, cela réserve maintes déceptions, c'est, en tout cas, la plus noble manière de lire entre les lignes.

Pamphlet. — Petit livre de peu de pages, d'après son étymologie la plus admise, mais se prend plutôt en mauvaise part. C'est, alors, l'écrit gamin qui cingle, énerve et gouaille, parfois tribun de causes justes, souvent aussi diffamatoire, sans mesure toujours. Il vise à l'effet, des effets à la rampe, sans grands scrupules sur le choix des moyens. On peut dire que, chez nous, le pamphlet est mort, du moins le pamphlet à fine et verveuse ironie. Dans la brochure révolutionnaire, son succédané, on ne trouve que la hargne et l'insulte, c'est le voyou du livre.

Papier. — Le subjectile des écrivains, des illustrateurs, des copistes et des imprimeurs.

Les plus employés sont les papiers de chiffons, de linge et de coton. L'Écosse en fournit d'excellents et les éditions de Glasgow jouissent d'une solide renommée. On fabrique du papier avec du papyrus, des pellicules, de l'écorce, du *liber*, de l'amiante; les Anglais trouvèrent même le moyen d'en faire avec des orties, des navets, des panais, des feuilles de choux, du lin en herbe et plusieurs autres végétaux fibreux.

On appelle livres en grand papier ceux qui sont tirés sur un papier spécial de qualité supérieure et fournissent de belles et grandes marges.

Nous sommes arrivés en cette fin du xix^e siècle à l'âge critique du papier.

Voici quelques chiffres sur l'industrie du papier :

Un journal technique, *Paper making Directory*, publié par M. S.-C. Philips, évalue à 4,254 le nombre des fabriques de papier dans 35 pays.

Suivant lui, les États-Unis occupent le premier rang avec 1,138 fabriques; puis viennent l'Allemagne avec 620, la France avec 510, l'Angleterre et le pays de Galles avec 285.

Dans toute l'Autriche-Hongrie, il n'y a que 193 fabriques avec 273 machines. En Allemagne, on compte une

machine pour 69,000 têtes. En Autriche-Hongrie, il y a une machine pour 130,000 têtes. Les fabricants de ce dernier pays n'ont donc pas à lutter contre trop de concurrents, et cependant ils font de moins bonnes affaires que les fabricants allemands.

Combien durera le papier sur lequel notre génération, *pejor avis*, imprime tant de chefs-d'œuvre de diverse importance? — Toujours, disent les fabricants de papier. Ce que durent les roses, disent les gens inquiets de ne plus voir entrer, ou à peu près, de véritables chiffons dans la pâte.

M. W. Herzberg, qui a étudié la question avec compétence, pense qu'il faut se tenir entre ces deux opinions extrêmes. Cependant, il reconnaît que le procédé actuel de fabrication de la pâte à papier au chlorure de chaux n'est pas sans inconvénients. La fibre conserve en petite quantité du chlorure de calcium qui, au contact de l'alun ajouté pendant l'encollage, donne naissance à du chlorure d'aluminium. Ce dernier, en se décomposant, fournit de l'acide chlorhydrique, lequel détruit la cellulose. Plus de papier! nos chefs-d'œuvre seront transformés en chlorures.

Le même auteur proteste contre la substitution de la résine à la colle animale et pense que certains outremers peuvent donner du soufre qui, se transformant en acide sulfurique, vitriolise le papier.

Tout cela est, en effet, inquiétant. Mais comme l'expérience est longue à faire, on a encore des années devant soi pour lire les livres que les divers acides

énumérés doivent dévorer, d'après M. Herzberg. Ce sera finalement la joie des éditeurs que d'en faire, s'il y a lieu, la réimpression.

Ce que nous aimerais à pouvoir suivre dans l'obscur avenir, ce sont nos livres à la dernière mode, les livres illustrés de *simili* et tirés sur *papier couché*. — Oh! les *papiers couchés!* se relèveront-ils jamais, ces tristes maquillés, ces émaillés comme des filles et dont le contact à la main a quelque chose de poreux, de doux, de répulsif! — Quel sera le squelette de ces papiers d'ici cinquante années!

Parchemin. Parcheminer. — Simple peau de mouton ou de chèvre qu'on prépare et qu'on polit avec la pierre ponce. L'origine en est inconnue. Il y avait trois sortes de parchemins, le blanc, le jaune et le pourpré. C'est vers le VIII^e siècle qu'on s'avisa, économie barbare, de racler les feuilles de parchemin pour les couvrir d'un nouveau texte.

De 1000 à 1400, la préparation du parchemin laissa à désirer, on le fit épais et sale; depuis, on exagéra encore son épaisseur.

Le papier parchemin est un papier rendu constant, parcheminé, au moyen d'une dissolution d'acide sulfurique dans laquelle on le trempe, pour lui donner sa transparence.

On a beaucoup tiré de livres sur peau de parchemin en exemplaire unique, il y a trente ans environ. On semble y avoir renoncé et avec raison pour revenir à l'impression sur satin blanc que les imprimeurs contemporains savent fixer sur papier et rendre merveilleusement propre aux plus mirifiques tirages en relief ou en taille-douce.

Patron des libraires (Saint Jean devant la Porte Latine). — Au temps où chaque corporation se choisissait un saint pour patron, les libraires et les typographes élurent saint Jean l'Évangéliste. Pour fêter leur protecteur céleste, les premiers adoptèrent le jour commémoratif du miracle accompli devant la Porte Latine, soit le 6 mai.

Ce miracle arriva en l'an 95. Le saint évêque d'Éphèse, arrêté et conduit à Rome, avait été condamné par l'empereur Domitien à l'immersion dans une cuve d'huile bouillante. Le supplicié eut lieu devant la Porte Latine ; à la surprise générale, le Saint ne ressentit aucun mal et ses bourreaux se lassèrent. C'est alors qu'on reléguua saint Jean dans l'île de Pathmos.

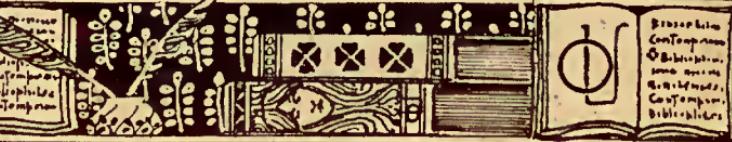
Patron (Coloriage au). — L'art de colorer des gravures au trait à l'aide de tons mis à plat, à

travers des poncifs ou patrons découpés dans du zinc. Il faut toujours un et quelquefois deux patrons par couleur selon les *épargnes* et les difficultés du modèle.

Le coloriage au patron était connu jadis sous le nom de coloris oriental, à cette différence qu'il n'y avait pas d'impression sur le papier ou le parchemin qui devait recevoir l'enluminure; de nos jours, tout le travail est limité par l'impression, et le coloriste découpeur n'a qu'à suivre les traits indiqués sur les épreuves qui lui sont remises pour circonscrire nettement ses couleurs.

Le coloris patron est une profession toute française; les Anglais ni les Allemands ne peuvent jusqu'ici établir chez eux des *coloristes patroniers*.

Ce procédé est et a été surtout employé depuis des siècles pour la mise en couleur d'images enfantines à Metz, Épinal, Pont-à-Mousson; il n'y a guère qu'une quarantaine d'années que ce genre est exploité à Paris, et l'on peut dire que depuis dix ans seulement il est entré dans le domaine du livre d'art. Nous estimons qu'aucun procédé de tirage polychromique ne peut rivaliser avec le coloris au patron,— que nous patronnons et patronnerons avec insistance; — le patron bien ordonné, ingénieusement exécuté, peut reproduire avec fidélité les plus subtiles aquarelles, et de plus en plus la librairie de luxe à petit nombre usera de ce mode de mise en couleur, qui



devient impossible et onéreux dès qu'il s'agit de gros tirages au-dessus de deux à trois mille.

Phototypie. — Procédé de photographie sur couche de gélatine qui permet d'obtenir des épreuves d'une fidélité parfaite et en même temps d'une délicatesse vaporeuse, d'une texture grasse et presque molle. Les reproductions phototypiques donnent assez généralement l'impression du cliché même qui serait décalqué par un procédé de glycérine.

Nous pensons que la Phototypie est encore dans l'enfance et que, associée à la typographie, mêlée au coloris au patron, ou repérée par planches successives, on en tirera des effets surprenants pour l'illustration des livres. Son seul défaut est d'être un peu molle, comme la gélatine qui est sa base, de devoir être cuisinée pour un tirage immédiat et d'être sensible à la température ambiante, c'est-à-dire facile à détériorer, et impossible à retoucher.

Photogravure, photolithographie, photozin-cographie. — La photogravure est un procédé de reproduction qui vaut par la retouche ; on photographie l'œuvre à reproduire sur une

plaqué de métal et le retoucheur, qui doit être un artiste au courant de la gravure, ramène les effets à leur valeur.

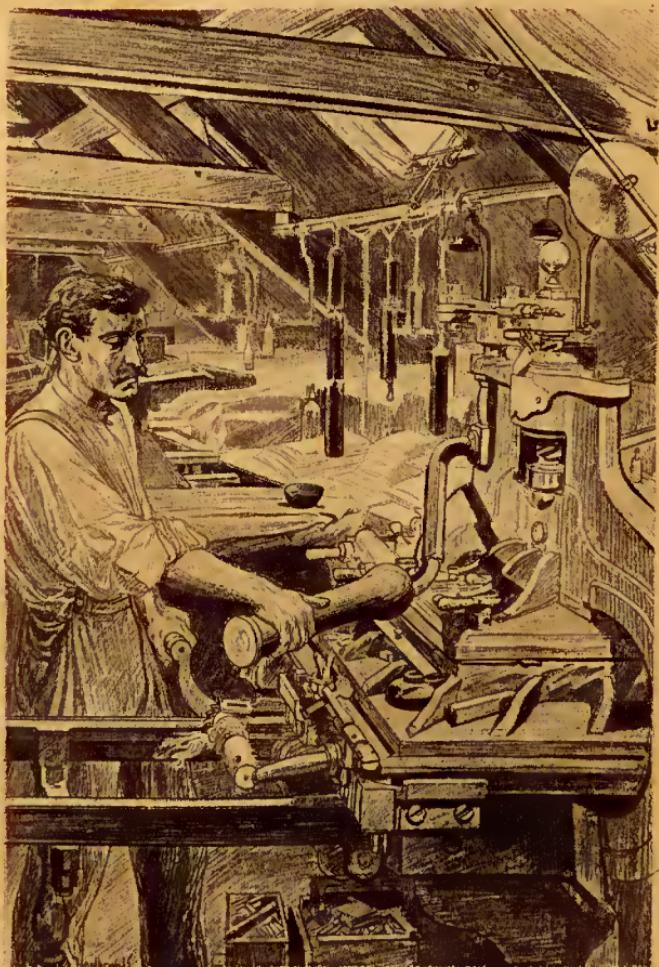
La *photolithographie* consiste à décalquer sur la pierre une épreuve photographique que l'on encrera ensuite; la *photozincographie* est synonyme de procédé Gillot. — D'ailleurs, *Photogravure* ou *Héliogravure* sont expressions équivalentes (Voy. *Héliogravure*).

Pilon (Mettre au). — Jadis les livres condamnés étaient détruits, foulés, au moyen d'un pilon. Ils servaient à refaire du papier; c'est pourquoi l'on disait aussi mettre à la rame pour mettre au pilon. La coulume morte, on a conservé la locution pour désigner toute destruction volontaire d'ouvrages imprimés. Car si les livres ne sont pas condamnés à mort par l'État, il s'en faut que tous puissent vivre à une époque où chacun se mêle d'écrire. Les éditions qui ne trouvent pas acquéreur, ou celles qu'on veut rendre introuvables, le cas se présente, sont quelquefois déchirées par morceaux, tranchées au massicot, et s'en vont par ballots,achever leur destinée comme matière de refonte dans de nouvelles fabriques de papier.

Prospectus. — C'est, selon l'importance et le ton des maisons d'édition qui le lancent, une simple annonce ou un vrai boniment écrit, assez souvent rédigé par l'auteur même d'un ouvrage en préparation.

Rigoureusement, le prospectus d'un libraire devrait toujours présenter une vue en raccourci (*pro*, en avant, et *spicere*, voir) de l'ouvrage qu'il annonce. Un arrêt du conseil promulgué le 13 mars 1730 ordonnait au libraire de distribuer avec le prospectus au moins une feuille d'impression, de tout ouvrage proposé par souscription. Mais les temps sont changés; c'est plutôt par l'annonce des divers tirages sur papier de luxe, et par une note laudative visant le souscripteur et évoquant l'esprit du livre, que les libraires allèchent le client d'aujourd'hui, de plus en plus récalcitrant.

Planche, terme de gravure. — Avant que la gravure sur métal ne fût découverte, les graveurs opéraient sur des tablettes de bois, faites de légères *planches*; par vieille habitude, ils conservèrent ce nom aux feuilles de cuivre ou d'acier sur lesquelles ils opèrent; on est très conservateur dans le monde des artistes, et le



Le Pressier

terme fut étendu même aux estampes tirées sur ces *planches*.

C'est aussi, au moyen de tablettes ligneuses, que furent imprimés, avant la découverte des caractères mobiles, les tout premiers livres, les traités élémentaires, les *donats*.

Rappelons la piquante épigramme de l'abbé Galiani sur les Baisers de Dorat, illustrés de gravures d'Eisen.

Lorsque j'admire ces estampes,
Ces vignettes, ces culs-de-lampes,
Je crois voir en toi, pauvre auteur
(Pardonne à mon humeur trop franche)
Un malheureux navigateur
Qui se sauve de planche en planche.

Plaquette. — Moins épaisse que le livre, plus consistante que la brochure, la plaquette se présente élégante et svelte, idoine aux vers et aux proses précieuses, facilement bijou typographique, et aucun initié ne saurait la confondre. *Incessu patuit dea.*

La plaquette redevient *personna grata* dans Bibliopolis. Elle conserve sa grâce à la reliure ; elle n'encombre pas, elle est portative, maniable; on la lit aisément, on la choisit de plus en plus. Le gros volume a fait son temps, le règne de la plaquette commence.

Plat (du livre). — Les deux surfaces reclangulaires du livre, par quoi il se pose à plat. Champ favorable d'ornementation pour le relieur.

Presses. — La moderne distributrice de la renommée. Si nos artistes comprenaient leur époque, c'est par l'image d'une presse radieuse élevée jusques au symbole qu'ils remplaceraient la poncive femme à la trompette.

Il y a plusieurs sortes de presses pour imprimer les livres et les journaux. Les plus usitées sont celles à cylindre et à engrenages que l'on fait mouvoir par la vapeur.

Les presses à bras, précieuses pour les travaux délicats, artistiques, ne servent plus guère qu'aux imprimeurs lithographes et aux tireurs en taille-douce. Rares — malheureusement! — sont les typographes qui en conservent pour l'impression de quelques beaux ouvrages à tout petit nombre. On répudie la presse à bras; les ouvriers la désertent, mais les imprimeurs d'art y reviendront forcément tôt ou tard.

S'il faut en croire un constructeur américain de machines à imprimer, le temps ne serait pas éloigné où la presse mécanique disparaîtrait.

Elle serait remplacée par la photographie, dont le

travail serait à la fois plus rapide et moins coûteux. Il s'agirait d'abord d'établir une épreuve négative d'une colonne de journal, et de la fixer par un jet de lumière électrique sur le papier, se déroulant avec une vitesse telle qu'on pourrait produire 100 épreuves à la seconde, soit 360,000 à l'heure.

Il faudrait avant tout trouver un papier très sensible à la lumière et à bas prix; mais ceci ne serait pas une difficulté insurmontable.

La prévision du constructeur américain est plus sérieuse qu'elle ne le paraît au premier abord. Il y a dix ans, personne ne se doutait qu'il fût possible de fixer une épreuve photographique en 1/500 de seconde; et il n'y a pas encore cinquante ans que l'imprimeur qui aurait prédit à ses confrères qu'on arriverait un jour à tirer 20,000 journaux à l'heure au moyen de la presse rotative aurait été déclaré atteint de folie. Et cependant ce chiffre n'a plus aujourd'hui rien d'exagéré.

Princeps (édition). — La première édition d'un ouvrage. Ne se dit en général que d'un ouvrage ancien et classique [Voy. *Originale* (édition)].

Pseudonyme. — Les noms inventés à plaisir, ou tirés des livres, dont certains auteurs signent leurs écrits, et, en général, tous les faux noms qu'ils peuvent prendre, quelle qu'en soit l'origine. — S'applique également aux ouvrages

desdits auteurs. — L'usage des pseudonymes est très répandu et plusieurs ont une célébrité égale à celle attribuée aux noms véritables.

Nous renvoyons au *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes* de Barbier, au *Manuel du Libraire* de Brunet, à la France Littéraire et aux auteurs déguisés de Quérard, pour les livres d'autrefois; quant aux écrivains et aux ouvrages contemporains, voir le *Tout Paris* et l'*Annuaire de la Société des Gens de Lettres*.

Publication. Publier. — L'apparition, la mise en vente d'un livre, d'un écrit, d'un périodique, de tout imprimé qui a paru. Publier, c'est rendre un livre présentable au public. Le libraire répand un produit qu'il reçoit tout préparé, seul l'éditeur publie.





Rabais (Livres au). — Livres sur le prix marchand desquels le vendeur fait une diminution notable. Que d'éditions offertes à la pâture littéraire des foules n'ont rencontré qu'indifférence et s'en vont finir *au rabais*.

Les livres ont leurs ratés, et ce ne sont pas toujours des fruits secs.

Il est des mots qui mettent en suette.
Voilà pourquoi ma plume est muette.

Raisin (Papier). — Papier dans l'épaisseur duquel se voyait l'image d'un raisin. Le *grand raisin double* et le *grand raisin simple* mesurent l'un et l'autre 0,614 de largeur et 0,460 de hauteur et, par extension, 64×50 ; c'est par le poids qu'ils diffèrent. On les emploie dans les

ouvrages courants. Le *petit raisin* possède 0,433 de largeur sur 0,325 de hauteur.

Rame, terme de papeterie et d'imprimerie. — Mesure qu'emploient couramment ceux qui ont à manier de grandes quantités de papier. C'est le rameau figuratif que forment vingt mains de papier, soit cinq cents feuilles.

Rares (Livres). — Ceux qui ne furent imprimés qu'à un petit nombre d'exemplaires ou à un seul en tirage de luxe; ceux qui restent les derniers représentants d'une édition détruite ou introuvable; et, dans une certaine mesure, ceux qui traitent de sujets d'intérêt spécial, tels les histoires particulières de villes, d'académies, de sociétés littéraires, les catalogues de bibliothèques, les critiques pures, etc.

Et voilà... une définition qu'eût appréciée Saumaise-Richelet ou Ménage, et qui, à cette heure de scepticisme, peut faire sourire... Mais soyons concis... N'épiloguons point, dans les marges de ce grave sujet, ne serait-ce que pour la rareté du fait.

« Au moyen âge les livres étaient extraordinairement rares, dit Peignot; il y avait très peu de particuliers qui en possédaient. Des monastères même assez

considérables n'avaient qu'un missel. Lorsque quelqu'un, dit Muratori, faisait présent d'un livre dans une église, ou un monastère, les seuls endroits où il y eut des bibliophiles pendant ces siècles d'ignorance, le donateur venait lui-même l'offrir à l'autel au milieu de la pompe des cérémonies religieuses.

Dans son *Essai de Bibliographie*, Cailleau reconnaît deux sortes de livres rares, les uns qui le sont absolument pour eux-mêmes, vu le peu d'exemplaires qu'il y en a eu d'imprimés, les autres qui ne sont rares qu'à certains égards. Les premiers sont donc d'une *rareté absolue*, les seconds d'une *rareté relative*.

Quant aux livres contemporains, leur rareté est le plus souvent *aléatoire*. Elle subit les impulsions de la mode qui hausse cette rareté à un niveau excessif, ou bien elle est le fait d'un groupe, d'un syndicat de bibliophiles ou de libraires. Ce qui est rarissime aujourd'hui peut cesser de l'être demain sans autres raisons de baisse ou de banalisation que celles qui ont fait rechercher l'ouvrage par genre, par besoin de se conformer à certain mouvement d'opinion du moment.

Réclame, terme d'imprimerie. — On appelle ainsi, ou plutôt on appelait, car l'usage en est perdu, le mot qui, placé au bas de la page verso, se répète à l'orée de la page suivante. C'était toujours au bas de la dernière page de la feuille qu'on plaçait la réclame, ordinaire-

ment à la fin de chaque cahier, lorsque la feuille se partageait entre plusieurs cahiers. Le travail du relieur s'en trouvait facilité et, d'autre part, les erreurs qui pouvaient se glisser dans les signatures en étaient d'autant mieux rectifiées.

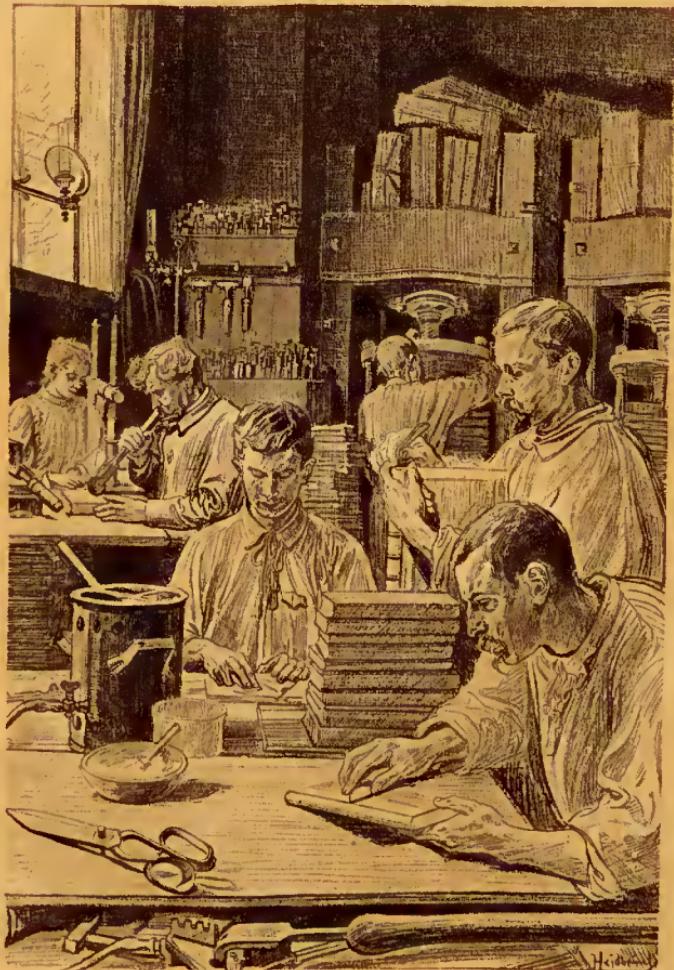
Réimposer, terme d'imprimerie. — Veut-on donner aux pages une disposition nouvelle ? les feuilles sont *imposées* une seconde fois avec de nouveaux blancs plus ou moins larges dans les marges. C'est la réimposition.

On a beaucoup réimposé les éditions de luxe il y a vingt ans. Ce fut une mode ; un *chic*.

Les *grands papiers réimposés* furent un des triomphes de Jouaust et de sa *Librairie des Bibliophiles* ; actuellement on ne réimpose guère les textes. Est-ce un tort ou une raison ? La controverse risquerait d'être longue et sans conclusion positive.

Réimpression, terme d'imprimerie. — L'impression nouvelle d'un livre, ce livre lui-même.

Relier Relieur Reliure. — Parchemin, velin, basane, veau, maroquin, cuir de truie, chagrin, tout cela et beaucoup d'autres diverses



Atelier de Reliure

matières encore fournissent les éléments de la reliure. C'est pourquoi les modes de relier sont devenus nombreux. Ce n'est pas l'habileté, certes, qui manque aux relieurs, mais l'éducation esthétique, et le goût des amateurs ne leur en tient lieu que trop rarement. De plus, la funeste division du travail et les actuelles conditions d'existence contribuent à faire dégénérer en commerce l'art de la reliure dans son ensemble. — Il est à peine dix relieurs en France qui puissent encore à cette heure œuvrer avec conscience et avec goût.

Nous avons écrit des livres sur ce sujet : les referons-nous ici ? — Dans la *Reliure moderne*, parue il y a dix années, on ne nous pardonna généralement point

L'inexcusable tort d'avoir trop tôt raison.

Dans la *Décoration extérieure des livres de ce temps*, on pensera sans doute que nous sacrifions trop à l'amour de l'étranger; le temps marche toutefois, et lorsque tout le monde finit par tomber d'accord pour reconnaître une vérité alors indiscutable, on oublie trop aisément celui qui le premier la prôna.

Ne parlons donc pas reliure, et, par esprit de malice et goût de modernité, donnons ce sonnet inconnu de Paul Verlaine intitulé *Reliomanie* :

Lire n'est rien, faut avoir lu ; faut ; l'a fallu !
 Pour ce que si vous lisez dans les livres qu'honore
 La Reliure gaie ou sombre, que décore
 Encore un blason fier ou tendre au choix élu,

Pourriez, hélas ! contaminer d'un doigt poilu
 D'amateur brut le vélin noble que, sonore
 Abstraitement, la gloire emplit, glaive ou mandore,
 D'un grand héros ou d'un poète très... relu !

C'est vrai qu'étant à la fleur de votre bel âge,
 Vous auriez tort (quand l'Amour vous laisserait cois
 Un instant) de ne pas lire, — tels autrefois

Nous — les exploits et les beaux vers, quittes, hommage
 Suprême, à vénérer, dès dûment reliés,
 Leur majesté, leur force et... leurs dos repliés !

En voulez-vous des z'homards ?.. en voulez-vous
 z'encore du Verlaine ?... Ous'qu'est notre absconse pour
 déchiffrer un tel sonnet !

Remarque, terme de gravure. — Les petits dessins silhouettés d'une pointe verveuse par les graveurs dans la marge de leurs états, vraies signatures d'artistes, ce qui ajoute un certain prix à ces états.

Remboitage, terme de reliure. — Les reliures dont le volume et la couverture sont isolément fabriqués se nomment emboîtage. Le remboîtage est une sorte d'avatar du livre, c'est la mise d'un corps d'ouvrage dans un habit par-

fois emprunté à un autre lorsque le bouquin est ancien.

Romantisme. Romantique. — Se dit du mouvement littéraire né, en 1827, avec la préface de *Cromwell*, et de l'état d'esprit des écrivains qui le composèrent. Dirigé contre les règles arbitraires du classique, nous dirions aujourd'hui du *classicisme* avec une intention dans la nuance, ce mouvement donna lieu à un art de caractère et de pittoresque, et l'on peut dire qu'il prépara la voie au réalisme, du jour où se manifesta l'influence de Beaudelaire et de Flaubert ; l'esprit romantique, qui fut avant tout une adaptation théâtrale de l'histoire et des hommes, donna à la librairie un essor considérable, et les livres publiés par les Romantiques ont été un instant recherchés au poids de l'or par les Bibliophiles d'il y a vingt ans. — Leur vogue diminue actuellement.





Satinage, terme d'imprimerie. — Une feuille de papier étant bien étendue entre deux cartons minces, d'une unité, d'un poli parfaits, on la soumet, pendant douze heures au moins, à l'action d'une forte presse. Le satinage a pour but d'abattre le foulage du papier imprimé et sert aussi à rendre plus lisses les deux surfaces du papier blanc.

On satine, non seulement les feuilles de papier imprimées, mais aussi les gravures en taille-douce, les lithographies et les papiers à dessin.

Serpente (Papier), terme de papeterie. — Espèce de papier ténu que les relieurs mettent, tel un zäimph, devant les estampes insérées entre les

feuilles d'un livre afin de protéger et les estampes et les feuilles imprimées.

On emploie le papier serpent également au brochage pour isoler les gravures hors texte du contact de l'impression typographique qui les pourrait maculer.

Ce papier très fin et très transparent était autrefois marqué d'une figure de serpent; c'est de là que vient l'origine de sa désignation bizarre.

Signatures, terme d'imprimerie. — Au rez-de-chaussée des pages recto, celles de droite, sous la dernière ligne, se placent des lettres de l'alphabet, afin d'indiquer l'ordre des cahiers et des pages les composant. Ces jalons sont les *signatures*.

Y a-t-il plus de cahiers que de lettres, on multiplie l'alphabet par minuscules, puis par majuscules, autant qu'il le faut; et, pour assurer l'ordre des feuillets, on ajoute à la lettre initiale quelques chiffres ne dépassant point le milieu du cahier, et marquant, par leur nombre, le format de l'édition. Les indications en chiffres placées dans les lignes de pied des premières pages de chaque feuille d'un volume désignent aussi la tomaison si l'ouvrage comporte plus d'un volume.

Signet, terme de reliure. — Le mignon ruban qu'on coud par une extrémité sous la tranchefile et qu'on insère entre les pages dont la lecture est interrompue pour retrouver la place.

La mode des signets tend à disparaître pour les livres reliés avec luxe. Le pauvre signet usuel, dont on se sert si rarement d'ailleurs, et qui se dissimule dans les pages du livre ou pend en dehors, jaunissant et s'effilochant, n'est point d'une utilité absolue ; on n'a rien fait d'ailleurs pour en varier la forme, la matière, la variété. On n'a rien cherché en dehors du médiocre liséré vert ou tricolore, on n'a point modifié sa place sur la coiffe du dos. Le signet se pourrait placer cependant logiquement dans le haut de l'un des plats ; mais, allez donc lutter contre la routine !

Souscripteur. — Celui qui souscrit à l'édition d'un livre à publier, qui s'engage à en prendre un ou plusieurs exemplaires. Rarement on a usé d'un tel système d'édition comme en cette époque de surproduction littéraire et d'indifférence artistique. Souscrire, c'est manifester une admiration ou quelque sympathie, de la curiosité ou du snobisme.

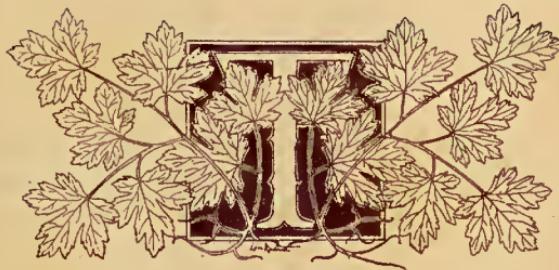
Stéréotypie. — C'est le mot savant du verbe clicher. Stéréotyper, c'est l'art d'imprimer en

planches solides, de convertir des pages aux caractères mobiles en un seul bloc de fonte, en une planche, susceptible ainsi de servir à des tirages renouvelés.

Les types sont fondus d'après le procédé ordinaire, mais avec un métal d'un alliage particulier, d'une consistance telle qu'il puisse supporter, sans risques, le coup nécessaire à l'impression de la matrice métallique. Depuis 1846, on stéréotype au papier. Parmi les éditions stéréotypes, il faut citer particulièrement celles de Didot.

Suite, terme d'art. — Vieille locution respectée, on ne sait trop pourquoi. Une suite de gravures, c'est une série, un ensemble de gravures d'un même ouvrage, des estampes à la suite les unes des autres, en *l'héorie*, conçues et exécutées dans une même ambiance d'idées, de vision, ou sur un même thème favori.



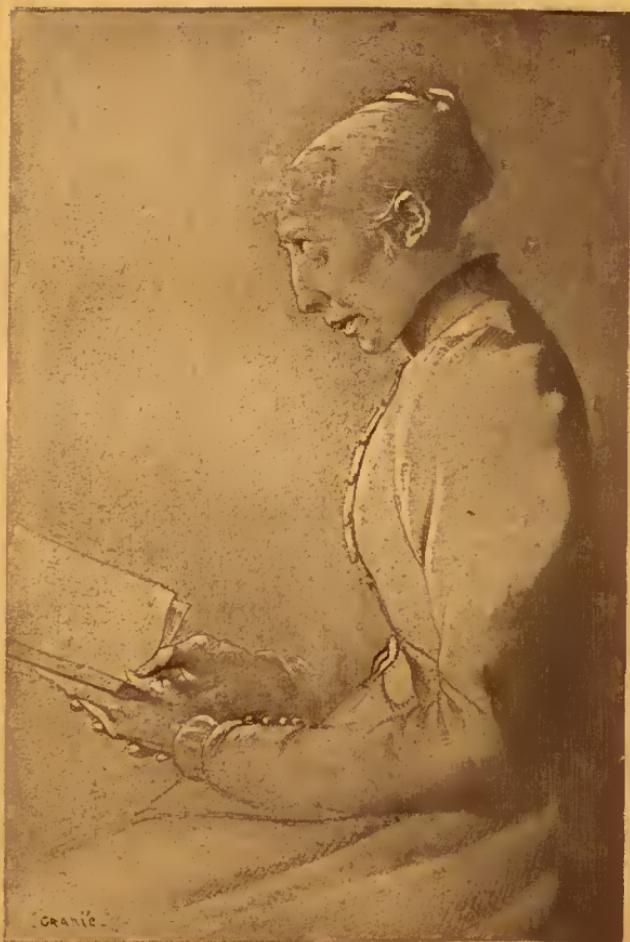


Tabis, terme de reliure. — Étoffe de soie ondée, de moire, sinon sorte de gros taffetas, dont on fit des jupons de dessous aux reliures de jadis. Le tabis est remplacé par des soies brochées et son nom étrange se perd de plus en plus.

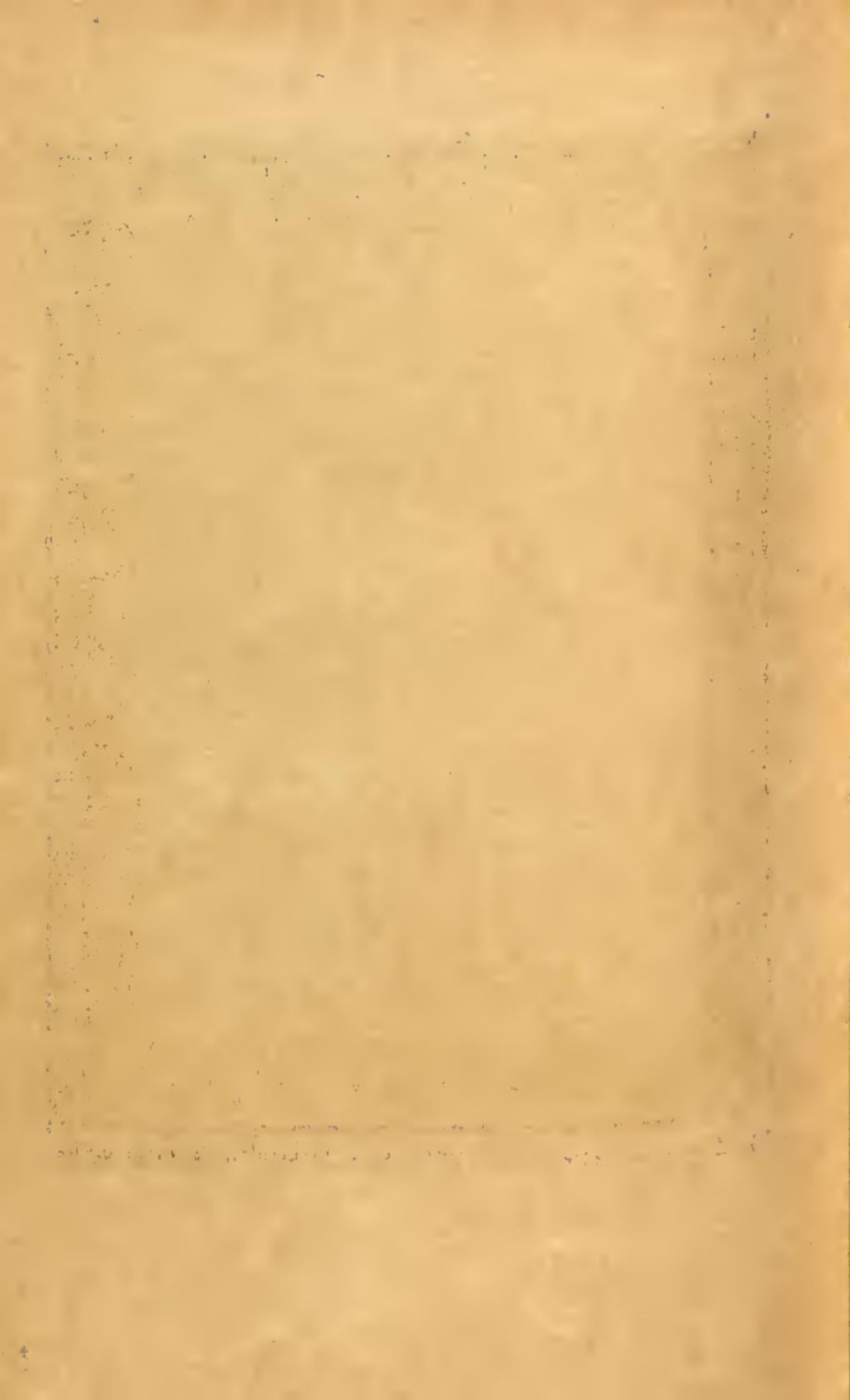
Table (des matières). — Index conçu et arrangé de telle sorte que le lecteur puisse trouver facilement les matières ou les mots qui composent un livre, guide pratique à travers les chapitres. C'est aussi le tableau qui présente, en raccourci, certaines matières coordonnées méthodiquement, telles les tables généalogiques, chronologiques, etc.

Un bibliophilophe a écrit ce judicieux paradoxe :





L'Institutrice



La vie est un livre dont la table des matières se trouve à la fin.

Que de gens n'y trouvent que des points, des blancs, aucune marque de pagination par date, aucun chapitre personnel vraiment digne d'intérêt !

Taille-douce, terme de gravure. — Gravure qui s'exécute sur cuivre en creux par tous procédés. L'estampe obtenue par ce procédé, lequel ne date que du XVII^e siècle. Auparavant, on appelait *taille-douce* la gravure au burin et en hachures dont les orfèvres ornaient les pièces de vaisselle.

Témoins, terme de reliure. — Il est des feuillets que le relieur ne rogne pas, afin de prouver qu'il épargna la marge autant que faire se put; d'où ce nom de *témoins*, qui est logique en ce sens que le feuillet épargné reste comme un témoignage de la dimension exacte du livre en son état de brochure primitive.

Texte. — La matière d'un volume, d'un article, et les propres mots écrits par l'auteur considérés par rapport aux notes et commentaires qui peuvent les accompagner.

En imprimerie, le *gros texte* et le *petit texte* sont

des caractères, l'un de 14 points, l'autre de 7 1/2.

Tirage, terme d'imprimerie. — L'action de mettre au jour un livre, un écrit, un journal. Le *tirage* d'une feuille, l'impression même de cette feuille. *Tirer* ne signifie pas autre chose qu'imprimer au moyen de la presse. Se dit des réimpressions successives avec les mêmes formes et mêmes planches.

On appelle *concurrent* le tirage des papiers Japon, de Chine, de peaux de vélin et du satin, parce que ces tirages n'ont guère lieu que concurremment avec celui du papier ordinaire, quoique, parfois, le vélin puisse faire exception.

Pour le tirage en blanc, lorsque le nombre à fournir est considérable, on fait prendre la même feuille par deux presses différentes, celle qui a commencé devant fournir à l'autre des feuilles mises en train pour le registre.

Enfin, il y a les tirages en couleur, en or et en retiration. En parlant des estampes de la gravure en taille-douce, on dit *tirage* et non impression.

Le tirage est également pris dans le sens bibliophile pour verbaliser le nombre d'exemplaires, *tirage*

à petit nombre, tirage à cinq cents, à mille, tirage sur Japon, sur Chine, sur satin.

A. Robida, dans un de ses romans, *la Clef des cœurs*, sans doute pour ironiser la manie des tirages restreints de la bibliophilie contemporaine, nous montre un poète qui, pour assurer la fortune de son livre : « Râles et Sourires », fait les frais de mille exemplaires numérotés et parafés qui se décomposent ainsi :

500 exemplaires sur papier de Chine.

475 exemplaires sur satin.

10 exemplaires sur peau de guillotinés contemporains.

10 exemplaires imprimés sur peau féminine (marquises ou duchesses galantes du siècle dernier).

4 exemplaires imprimés sur peau de suicidées par amour.

1 exemplaire imprimé sur peau de courtisane vénitienne de la Renaissance.

Plus 1 exemplaire tatoué sur peau féminine, réservé pour l'auteur.

Le tirage en bibliophilie comme au baccarat est bien souvent trompeur, il y a des tirages *biseautés*!

Titre, terme d'imprimerie et de librairie. —

L'inscription indicatrice (matière traitée, nom de l'auteur) qui s'étale glorieusement au fronton d'un livre, d'un écrit quelconque, en avant des chapitres ou autres divisions. Le *faux titre*,

premier titre abrégé, précède ordinairement le frontispice et prend place sur le feuillet qui précède celui où est le titre entier de l'ouvrage. Par *titre courant*, on désigne le titre de l'ouvrage qui figure moitié sur le verso et moitié sur le recto de chaque page.

Enfin, lorsqu'un titre est gravé en taille-douce ou lithographié avec des ornements historiés et relatifs au sujet de l'ouvrage, on le dit *frontispice*, *titre cartouche* ou *titre planche*.

On a écrit de nombreux chapitres sur les titres de livres chez les Orientaux, dans l'antiquité et chez les modernes ; Ludovic Lalanne, dans ses curiosités bibliographiques, a parlé de titres singuliers d'ouvrages de dévotion, d'ouvrages d'érudition et de controverse, d'ouvrages chimériques, des titres incompréhensibles, bizarres, pompeux, ridicules et autres. Il y a une mode pour les titres qui s'inspire du goût littéraire d'un temps ; il y aurait une étude très variée et très amusante à faire sur ce sujet, historiquement et anecdotiquement. La nouvelle génération de cette fin de siècle commence à rechercher le titre déroutant, fait d'un lambeau de phrase, d'une interjection ou d'une interrogation ; cela plaira un temps, puis l'on reviendra au titre synthétique, au titre court si difficile à formuler d'une façon originale, alors que tant de titres ont été pris et exprimés pour des romans connus ou des mono-

graphies célèbres. Les jeunes écrivains ne savent plus aujourd'hui à quels titres se vouer !

Tome. — Lorsque, de par son importance matérielle, un ouvrage est présenté en plusieurs volumes, chacun de ces volumes prend le titre de tome. Un tome est toujours le frère de quelqu'autre; s'égare-t-il, c'est alors pour le retrouver une chasse quelquefois aussi dramatique et passionnante que celle d'un enfant perdu dans les œuvres populaires de Montépin ou de Richebourg.

Tranches, terme de reliure. — Les trois parties apparentes des feuillets assemblés d'un livre dont le dos seul est cousu. Les tranches se rognent, s'ébarbent et se dorent à la reliure. La dorure sur tranches se fait à gouttières creuses pour reliures de luxe, à gouttières plates pour les reliures courantes.

L'art du doreur sur tranches demanderait tout un manuel pour être exposé congruement. Il y a la dorure sur tranches blanches, sur marbrure, sur tranches rouges unies, sur tranches antiquées et ornées, sur tranches en couleurs ou semées de fleurs d'or, sur tranches ciselées,

damassées ou peintes sur or, enfin sur tranches à ornements transparents.

Au xvii^e siècle on fit des chefs-d'œuvre sur les tranches des livres reliés; l'art des relieurs anglais, français, allemands et italiens arriva à la maîtrise dans ce genre depuis longtemps démodé.

Au début de ce siècle jusqu'à 1860, on dora affreusement les livres en les rognant à outrance, en les creusant en gouttière sans souci de la beauté des marges. Nous avons heureusement changé tout cela.

On ne dore plus guère les livres qu'en tête et on laisse aux marges toute leur valeur; les livres se conserveront peut-être moins longtemps de la sorte, mais que nous importe *demain!* nous en jouissons davantage aujourd'hui.

Tranchefile, terme de reliure. — Dans le but d'assujettir les cahiers et de consolider cette partie de la couverture qui les déborde et, surtout, pour mettre le dos du livre à la hauteur des cartons, on use d'un ornement appelé *tranchefile*, qu'on place en tête et queue, côté du dos. Ces ornements, tranches à coudre, sont en fil ou en soie de couleurs variées, parfois en fil d'or et d'argent.

Typographie. Typographe. Typochromie.

Typométrie. — On comprend par *typographie* tout ce qui concerne l'impression des livres, par conséquent la gravure ou taille des poinçons et la fonte des caractères aussi bien que l'impression. Dans cette dernière catégorie se rangent la réunion des caractères, la formation des pages, la mise sous presse, leur encrage et l'imposition de leur empreinte au papier blanc. Ce sont les ouvriers occupés à ces divers soins qu'on appelle couramment *Typographes*.

La *Typochromie*, son nom l'indique, est l'impression typographique en couleur. — Dresser des cartes géographiques, à la façon des imprimeurs, c'est la *typométrie*.





Unique (Livre). — Le livre dont il n'a été tiré ou dont il ne reste qu'un seul exemplaire. La Bibliothèque nationale possède certain livre unique imprimé à Bramberg (Franconie) en 1462 par Albert Pfister. Il est resté inconnu des bibliographes jusqu'en 1792, époque où Steiner, pasteur de S. Ulric à Augsbourg, l'annonça dans un mémoire. C'est un petit in-folio composé de cent un feuillets que recouvre une reliure en bois, garnie d'agrafes portées par des lanières, d'encoignures à bossages et d'un autre bossage sur le milieu du plat du livre, le tout en cuivre. Il contient trois ouvrages : une allégorie sur la Mort, les histoires de Joseph, de Daniel, de Judith, d'Esther, et une Bible des pauvres.

On rapporte aussi qu'un *Liber Passionis*, seul



en son genre, figura dans le cabinet du prince de Ligne. Ce livret in-12 contenait 24 feuillets, compris 9 estampes, et avait été imprimé, présume-t-on, en Angleterre, vers le XVI^e siècle. On ne sait ce qu'il est devenu.

Peignot, qui a connu ce volume, donne la copie du morceau poétique qui l'annonce ; il est curieux, le voici :

La comtesse Isabeau d'Hochtrat et Culembourg,
Tint ce chef-d'œuvre ancien entre son héritage ;
Depuis, sa chère nièce, Anne de Rennebourg,
Succédant à ses biens, eut ce livre en partage.

Sa fille de La Laing, Marie, l'hérita,
De qui les quatre sœurs depuis le posséderent,
Dont ma mère eut un quart qu'elle me transporta,
Les trois en ma faveur leur part me délaissèrent

Or, maintenant j'ordonne et commande à mon fils
De le garder soigneux, comme une œuvre très digne,
Et qu'à mes successeurs, toujours de père en fils,
Ce livre soit au chef de ma maison de Ligne.

LAMORAL, Prince de Ligne, 1600.

L'histoire des livres uniques fournirait matière à une extraordinaire bibliographie. En cette fin de siècle, les exemplaires uniques d'une édition passionnent les amateurs. Il est peu de publication de luxe qui n'ait son exemplaire unique. Certains bibliophiles très fortunés ont même poussé l'amour de l'Unique jusques à se faire faire des éditions illustrées pour eux seuls ; seulement les exemplaires sont-ils bien uniques ? L'auteur en réclame une copie, également aussi en exige l'illustrateur.



Variante. — Les diverses présentations d'un même texte, soit que ce texte soit l'œuvre de plusieurs auteurs, comme la Bible; soit, au contraire, que l'auteur ait travaillé son œuvre dans des sens différents, à l'instar de ces peintres qui reprurent plusieurs fois un même sujet en modifiant toujours leur composition. Se dit aussi des différentes manières d'orthographier un mot.

Veau (Peau de). — Matière de reliure qui se prête à plusieurs aspects; aux xv^e et xvi^e siècles, la plupart des reliures en veau étaient sauvages. On relie toujours beaucoup en veau pour le vulgaire, et le vers de Musset est encore quelque peu d'actualité:

Le scandale est de mode, il se relie en veau.

Vélin. — Le *vélin* le plus appréciable s'obtient avec la peau d'un veau mort-né ; on le tire aussi des veaux de lait ; sa préparation ressemble à celle du parchemin, mais l'aspect en est plus précieux. Ce sont les *vélins* du xv^e siècle, manuscrits ou livres, qu'on se dispute le plus. Le papier dit *vélin* se recommande aussi par sa finesse, sa blancheur, sa matité, et surtout par l'absence de toute vergeure, de tout pontuseau, c'est le papier uni, le papier hostie.

Vergé (Papier). — Ce papier porte l'empreinte des fils de laiton de la forme ; par quoi il se distingue des papiers faits à la mécanique, dit *vélins*, lesquels conservent l'apparence d'une mer étale, leur pâle ayant reposé sur une toile métallique aussi ténue que possible.

Vignette. Vignettiste. — Ornements de livres, jadis tirés des branches de la vigne, ou marques que les imprimeurs apposaient sur les ouvrages sortis de leur presse, en tête ou à la fin des volumes. Certains, qui négligèrent d'imprimer leur nom, ne sont connus que par ces marques. On trouve la première dans un *Psallerium græcum*, in-4 imprimé, vers 1495,

par Alde Manuce. Toute estampe entourée d'un cartouche est appelée *vignette*, même si elle occupe toute une page. Actuellement, toute illustration dans le texte traitée allégrement en manière de croquis et quel que soit son procédé de reproduction, est désignée également du nom de *vignette*.

De nombreux artistes ne dédaignèrent pas d'être *vignellistes*, tels Johannot, Deveria, Jean Giguoux, Nanteuil, Meissonier et combien d'autres !

Volume. — Des feuillets agglomérés forment un livre, mais ce livre ne devient *volume* que sorti des mains du brocheur.

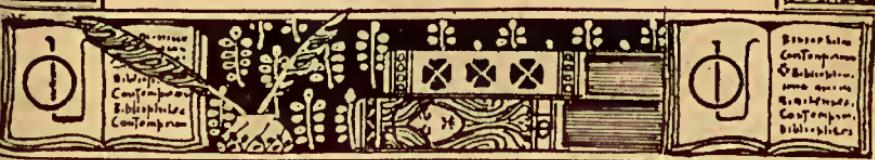
Le *volume* antique était l'ensemble des feuilles roulées autour d'un bâton de cèdre, de buis, d'ivoire ou d'os, ainsi que des kakemonos d'artistes japonais.

Whatman (Papier). — Papier de fabrication anglaise employé pour les exemplaires de luxe et baptisé du nom du fabricant.

Le whatman, qui est un papier sonore, résistant, de belle apparence, peut-être un peu fort, a eu la plus grande vogue il y a vingt ans; son succès décline; ce papier se prête mal en effet aux tirages de typographie.

délicate; il repousse les procédés en relief peu profondément gravés et surtout la simili-gravure; la gravure sur bois largement entaillée s'en accorde, mais les petites gravures blondes, genre Florian, y perdent toute la douceur de leurs contours. Le Whatman n'est excellent que pour la typographie d'un bel œil de grand corps mariée à la taille-douce.

D'une fabrication serrée, solide, admirable, le Whatman paraît devoir défier les injures du temps.





Xylographie, Xylographique. — L'art de graver sur bois. Un livre *xylographique* est celui imprimé sur planches de bois fixes; des planches *xylographiques* sont celles gravées ou sculptées sur bois. — Harlem est considéré comme le berceau des éditions *xylographiques*, même avant 1440. Les initiales ornées, les lettres de fantaisies, les vignettes, fleurons et autres ornements de dimension inexécutables par les fondeurs de caractères, sont du domaine de la *xylographie*.





Zincographie. — L'impression des dessins par le zinc, tenant lieu de pierre lithographique. Quoique moins parfaite que celle sur pierre, cette impression ne laisse pas de se propager rapidement, grâce surtout à l'électrochimie.

On entend surtout par zincographie toute impression faite à l'aide des nombreux procédés modernes de gravure sur zinc, c'est-à-dire presque toutes les impressions courantes contemporaines, journaux illustrés, magazines, livres de vulgarisation par la gravure, estampes murales en chromotypé, étiquettes, enseignes, affiches. Tout se fait par le zinc. Nous sommes dans le siècle du zinc et les imprimeurs, aussi bien que les chands de vin, ont droit au surnom de *manezingues*.

FIN.

LA DERNIÈRE FEUILLE

DE

CE DICTIONNAIRE BIBLIOPHILOSOPHIQUE

*Ébauché en 1895 et qui porte la date de 1896
(titres et couvertures ayant été tirés avant l'achèvement)*

A ÉTÉ IMPRIMÉE



Ainsi que tout le texte de l'ouvrage
SUR LES PRESSES TYPOGRAPHIQUES
DE ÉDOUARD CRÉTÉ
Imprimeur à Corbeil
Sous la direction de l'auteur
et pour
MM. LES ANCIENS MEMBRES DE LA
SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES CONTEMPORAINS
Le quatorze octobre

1897

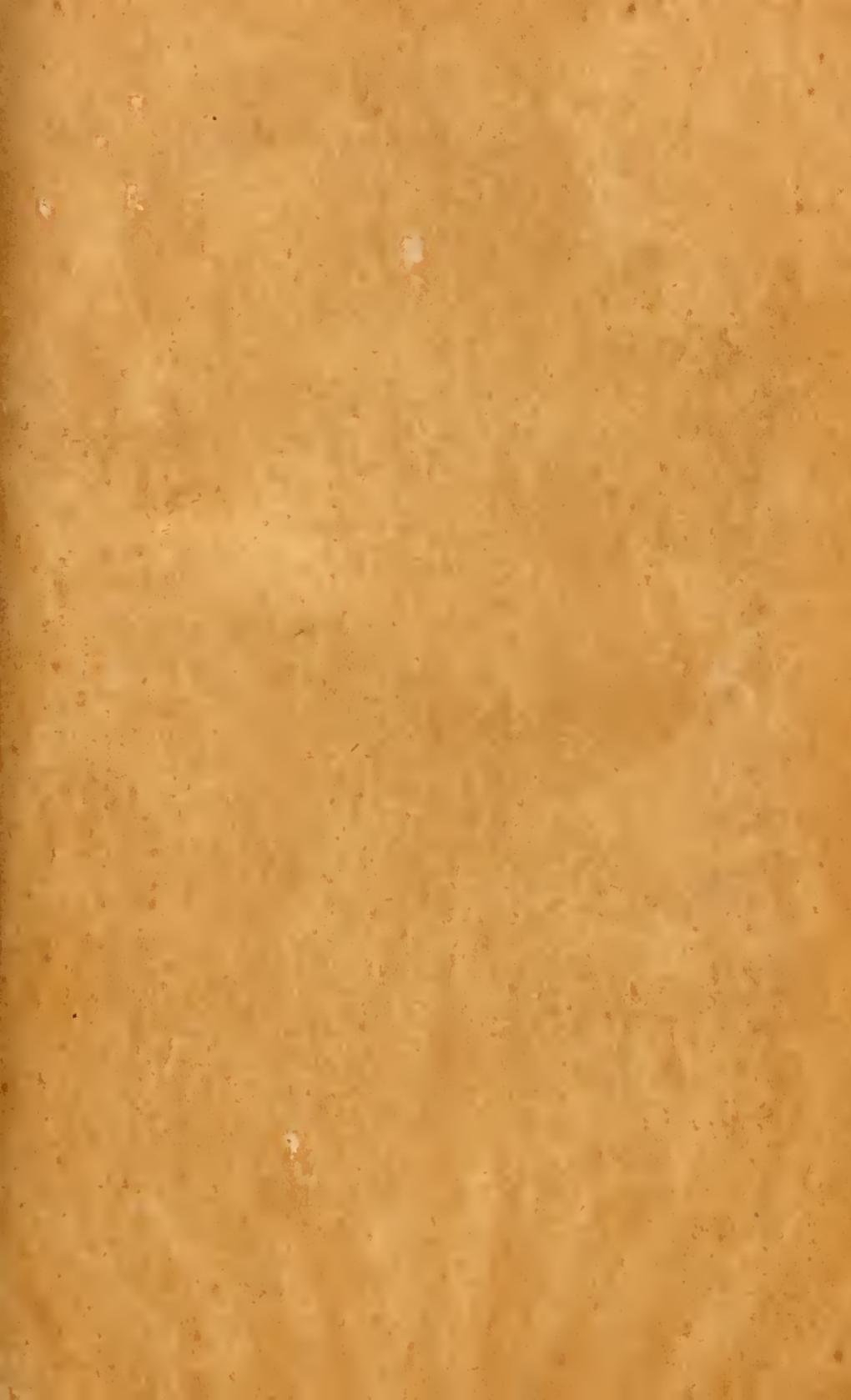


Bibliophiles
Contemporaines
Bibliophiles
Contemporaines
Bibliophiles
Contemporaines











OCTAVER UZANNE

Dictionnaire
Bibliophiloso-
phique

DÉDIÉ

aux

BIBLIOPHILES
Contemporains

PARIS
1896



DRAME

LEIVRE

HISTOIRE
des
CITÉS

QUZANNE
DICTION-
NAIRE BI-
BLIOPHILO-
SOPHIQUE



1896



Oeuvre
Uzanne

Dictionnaire
BIBLIO =
PHILOSOPHIQUE

Bibliophiles
contemporains
1896